

Fortunatus

PR
111



547A

Achat des Musées Nationaux
Musée des Arts et Traditions Populaires

100
10R
1011

HISTOIRE
DES AVENTURES
HEUREUSES ET MALHEUREUSES
DE
FORTUNATUS,
AVEC SA BOURSE ET SON CHAPEAU,
Enseignant comme un jeune homme se doit
gouverner.



A R O U E N,

De l'Imprimerie de LABBEY, rue de la Grosse-
Horloge, n^o. 12, vis-à-vis le petit portail de
l'ancienne Eglise de Saint-Michel.

Avec Permission.

A LA LOUANGE
DU CHAPEAU ET DE LA BOURSE
DE FORTUNATUS.

JE chante ici des merveilles
D'un Reliquaire précieux,
Dont la vertu n'ompareille
Egale celle des Dieux;
Car celui-là qui le porte,
A son vouloir se transporte
Par-tout ce bas Elément,
Et plus prompt que n'est Æole;
Il peut l'un & l'autre Pôle
Compter en un seul moment.

Qu'on ne vante davantage
Pégase tant estimé,
Ce Chapeau a l'avantage
Sur ce Cheval emplumé,
Puisqu'il peut sans secours d'ailes
Porter d'une course isnelle,

A z

L'homme où il a dessein,
Et que par la même trace,
Il le rapporte à sa place
Au moindre tour de main.

Jadis on chanta la gloire
Du grand Armet de Platon,
Qui servit à la Victoire
D'un demi-Dieu, se dit-on;
Mais maintenant que l'on change
Cette excessive louange
A ce Chapeau précieux,
Qui ne rend l'homme paisible,
Non-seulement invincible,
Mais le transporte en tous lieux.

FORTUNATUS, quelle grace
Le Ciel fit pleuvoir sur toi,
Quand tu obtins sans fallace
Ce Chapeau des mains du Roi,
Et cette grace opportune
S'agrandit, quand la Fortune
Te chérissant autrement,
Te fit présent d'une Bourse
Qui tout ainsi qu'une source
N'étoit jamais sans argent.


Que l'on vante les largesses
Que les Dieux font aux mortels;
Que Junon comble de richesses
Ceux qui réverent ses Autels,
Que Jupiter entretienne
Une pluie Acrésienne;
Que Jason élève encor
Sa Toison inestimable,
Ce ne sera qu'une Fable,
Près ta Bourse pleine d'or.

Parmi les Rives étrangères
Aussi tu sera exquis,
Et auras mille louanges
Pour avoir eu ce beau prix:
Quelle fortune plus féconde
Peut avoir l'homme en ce monde,
Lorsque ne manquant d'argent,
Il peut voir toutes les Villes,
Coutumes & Loix civiles
De ce terrestre Elément!



AU TRADUCTEUR.

SI FORTUNATUS doit sa gloire
A celui qui est son Auteur,
Il n'en doit, à ce qu'on peut croire,
Gueres moins à son Traducteur,
Car l'un est cause qu'il s'envole
Dans la Région Espagnole;
L'autre de plus vive voix,
Par sa célèbre élégance,
Lui donne seconde naissance
Dans ce territoire François.



HISTOIRE DES AVENTURES HEUREUSES ET MALHEUREUSES DE FORTUNATUS, AVEC SA BOURSE ET SON CHAPEAU;

*Enseignant comme un jeune homme se doit gouverner,
tant envers les grands que les petits, entre amis
& étrangers, tant dehors que dans son pays.*

CHAPITRE PREMIER.

*Comme Fortunatus fut né, & le commencement de son
bonheur & malheur.*

EN l'Isle & Royaume de Chypre est une Ville nommée Famagusta, en laquelle demouroit jadis un noble Bourgeois nommé Théodose, à qui ses Ancêtres avoient laissé de grands biens & possessions, en sorte qu'il étoit bien riche & puissant, & avec cela très-libéral, se souciant peu comme les Prédécesseurs avoient tant travaillé à lui amasser, & tant épargné pour les garder, n'ayant le cœur porté qu'à l'honneur mondain, à la volupté & plaisir de cette vie, tenant toujours un train honorable, luttoit souvent à la lance, se trouvant ordinairement aux joutes & tournois, s'exerçant à monter à cheval, & souvent à la Cour du Roi, en quoi faisant, il consumma une grande partie de ses biens, choses qui mécontentoient beaucoup ses meilleurs amis, car il faisoit cela contre leur volonté; parquoi ils prirent

conseil tous ensemble de le marier, afin de pouvoir par ce moyen le retirer. Ils lui en parlerent, ce qu'il eut pour agréable, promettant en cela suivre leur conseil. Eux donc le voyant résolu à cela, ils commencerent à lui chercher une femme.

Or en ce temps il y avoit un noble Bourgeois d'une Ville nommée Nicossa, où le Roi faisoit ordinairement sa demeure; ce riche Bourgeois avoit une belle fille nommée Gratiana, avec ce parti fut conclu & arrêté le mariage, & on ne s'enquit point plus avant quel homme c'étoit, mais à cause de son nom & de la réputation qu'il avoit d'être riche & grandement puissant en biens. La fille lui étant amenée & donnée en mariage, Théodose fit un grand festin à ses noces, comme gens riches font ordinairement, afin de paroître.

Or après les noces finies, & que chacun fut retourné en sa maison, Théodose vécut avec sa femme avec toutes sortes de devoir & d'amitié, de quoi ses amis furent grandement satisfaits, croyant avoir fait une bonne œuvre. C'est que Théodose qui étoit comme un homme sauvage, se fut apprivoisé par le moyen d'une femme; mais ils ne prévoyoient pas que l'homme change avec grande difficulté sa nature à quoi il est accoutumé dès son jeune âge.

Or quelque peu de temps après leur mariage, Gratiana devint enceinte & enfanta un beau fils avant le bout de l'an, dont tous les amis de part & d'autre furent fort joyeux, & fut ledit fils nommé Fortunatus. Et encore que Théodose en fut bien aise, si est-il pourtant qu'il ne laissa pas de recommencer ce qu'il faisoit auparavant, c'est à savoir de monter tous les jours à cheval, se trouver aux joûtes & tournois, avoir nombre de chevaux & serviteurs, & aller souvent à la Cour, n'ayant soin de sa femme & de son enfant: aujourd'hui il vendoit ou engageoit un héritage, & demain l'autre; il fit cela si souvent qu'il n'a-

voit plus de quoi vendre ni engager, & par ce moyen vint en si grande pauvreté, qu'il ne pouvoit plus avoir serviteurs ni servantes, & croit Gratiana contrainte de se servir elle-même, d'appréter son manger & de blanchir son linge, tout ainsi que fait une pauvre servante.

Or comme ils étoient assis à table, le pere envisagea son fils fixement, soupirant du profond de son cœur, ce que remarqua très-bien Fortunatus, étant âgé d'environ dix-huit ans, & ne savoit pour lors qu'un peu lire & écrire; mais il savoit assez bien chasser, tant aux oiseaux qu'aux bêtes sauvages, étant bon Veneur, à quoi il passoit le plus souvent le temps, & disoit à son pere: ô mon cher pere, pourquoi votre cœur a-t-il ainsi soupiré? car j'ai remarqué que toutes fois que vous me regardez, vous me montrez avoir de la fâcherie; c'est pourquoi je vous supplie par affection de me dire si je vous ai offensé en quelque chose; car le sachant, je suis prêt de m'amender & de vivre dorénavant selon votre volonté. Son pere lui répondit, & dit: ô mon fils aimé, le regret & le déplaisir que j'ai ne vient point de votre faute, & ne puis aussi en donner le blâme à personne, car la nécessité en laquelle je suis maintenant réduit, me cause la grande angoisse que j'ai pour le présent, dont moi-même en suis la cause; car quand je pense aux grands biens & honneurs que j'ai eu ci-devant, dont je suis destitué à présent, pour les avoir si inutilement & prodigalement dépensés, que mes ayeux m'avoient soigneusement conservés, ce que par droit j'étois obligé de garder, pour tenir en réputation & honneur notre lignée, laquelle chose, hélas! je n'ai fait, qui cause que quand je vous vois, & que je n'ai le pouvoir de vous aider ni conseiller; j'ai une si grande tristesse en mon cœur, que je ne puis dormir ni nuit ni jour: joint aussi que je suis abandonné de tous ceux à qui j'ai départi mon bien si libéralement,

tellement que je n'en suis estimé par eux, que comme un homme de néant ; sur quoi Fortunatus répondit, & dit ; mon pere, je vous supplie de laisser votre tristesse, & n'ayez aucun souci de moi ; je suis encore jeune & fort sain, je desire aller par les pays étrangers & servir d'honnêtes personnes, il y a encore plusieurs bonnes fortunes au monde, dont j'espère jouir de quelqu'une. Et quant à vous, vous avez le Roi qui est un Prince débonnaire, que si vous le servez bien, il ne vous laissera au besoin ni ma mere semblablement, tant que vous vivrez ; & quant à moi, ne vous mettez pas en peine ; car je suis à présent hors d'enfance, dont je vous remercie très-humblement. Et ayant dit cela, il sortit hors de la maison avec un oiseau sur le poing, & s'en fut droit vers la mer, & pensant comme il pourroit faire enforte qu'il ne retournât chez son pere, afin de ne point attrister davantage. Etant en cette pensée, allant & venant de côté & d'autre, il vit dans le Havre une Galere de Venise, qui venoit de Jérusalem, & étoit venu dans icelle le Comte de Flandres, à qui il étoit mort un serviteur depuis peu, lequel Comte ayant fait ses affaires auprès du Roi, & le Patron étant prêt, il en donna avertissement, afin que chacun eût à s'embarquer, car il vouloit faire voile : donc s'embarqua le Comte, & avec lui plusieurs autres Gentilshommes. Ce que voyant Fortunatus, il dit en soi-même : si je pouvois être un des serviteurs de ce Seigneur & voyager avec lui, j'irois si loin que je ne retournerois plus en Chypre ; ayant dit cela il s'en fut trouver le Comte, & lui fit humblement la révérence, dont le Comte jugea très-bien qu'il étoit bien né, ne sentant rien moins que son paysan. Fortunatus lui disoit ainsi : Monseigneur, j'ai entendu qu'il vous est decédé deux de vos serviteurs, c'est pourquoi si au lieu d'eux en desirez avoir quelqu'autre, je suis prêt selon votre volonté de vous

faire service. Le Comte lui dit : que savez-vous faire ? Fortunatus lui répondit, je fais bien chasser tant aux oiseaux qu'aux bêtes sauvages, étant assez bon Veneur, & en un besoin servirois d'Ecuyer à un Gentilhomme. Le Comte lui dit : Vous me serviriez bien, mais je suis d'un pays éloigné, & je doute que vous vouliez quitter votre pays pour y venir. Fortunatus lui répondit : Monseigneur, vous ne sauriez aller si loin, que je ne souhaite de passer encore plus outre ; le Comte lui dit : combien voudriez-vous gagner ? Fortunatus lui dit Monseigneur, je ne desire aucun gage ; mais, comme je vous servirai vous me paierez. Cette parole contenta le Comte qui lui dit : la Galere sera bientôt prête, êtes-vous prêt ? il répondit : Monseigneur, je le suis, & laissa envoler son oiseau. Et puis sans dire adieu à pere ni à mere, sans prendre congé de personne, s'en fut avec le Comte, ainsi que l'un de ses serviteurs, dans la Galere, laissant ainsi son pays, n'ayant que fort peu d'argent sur lui ; ayant le vent très-favorable, ils arriverent tous en très-peu de temps en la Ville de Venise.

CHAPITRE II.

Comme Fortunatus sans le congé de son pere ni de sa mere, s'en alla avec un Seigneur de Flandres.

Comme ils furent arrivés à Venise le comte desira passer outre jusqu'en son pays, d'autant qu'il avoit déjà vu toutes les richesses & magnificences de la Ville, & ne desiroit que de voir ses amis, ayant la volonté, que si Dieu permettoit qu'il pût être de retour de la Terre-Sainte en sa maison, de prendre à femme la fille du Duc de Cleves, laquelle étoit jeune & fort belle, le mariage ayant été différé jusqu'à son

retour, qui lui cauloit la volonté d'être bientôt chez lui: c'est pourquoi il fit provision de chevaux, s'appropriant pour faire ledit voyage, & acheta à Venise de beaux & précieux joyaux, & de velours & des draps d'or, & tout ce qui peut convenir à une noce somptueuse & magnifique, suivant sa qualité. Et combien qu'il eût plusieurs serviteurs, si est-il toutefois qu'il n'y avoit nul d'entr'eux si bien façonné ni adroit que Fortunatus, tant à faire quelques marchés qu'à autres choses, ce qui agréoit fort au Comte qui le prit en grande amitié; ce qu'il remarqua bien, & l'occasionna encore plus de lui rendre service qui lui fut agréable. Il étoit toujours le soir le dernier, & le matin le premier près de lui, à quoi aussi son Seigneur prenoit bien garde.

Quand donc le Comte eut acheté plusieurs chevaux, entre lesquels il y avoit des rebuts & des vicieux, comme il arrive ordinairement; & quand on les eut amenés devant lui pour les avoir, il les distribua à ses serviteurs, & donna à Fortunatus un des meilleurs, dont les autres serviteurs regarderent cela de mauvais œil, & commencerent tous de lui porter envie, disant l'un à l'autre: le diable nous a bien amené cet Italien; néanmoins ils étoient contraints de ne rien dire & de le laisser en repos, ne l'osant blâmer ni calomnier à leur Seigneur, & vinrent en cette manière avec le Comte en son pays, lequel fut reçu magnifiquement de tous ses vassaux & serviteurs, car ils l'aimoient fort tendrement, aussi étoit-ce un Comte vertueux, qui aimoit bien ses sujets, qui fut la cause qu'il y fut bien reçu de tous avec joie, eu remerciant Dieu de l'avoir ramené d'un si long voyage. Quelque-temps après ils parlerent de son mariage, ainsi qu'il avoit été conclu & arrêté, ce qu'il trouva bon, & pria avec un grand desir qu'on achevât ce qui avoit été commencé. Ce que peu de jours après fut exécuté & lui fut donnée en mariage la fille du

Duc de Cleves, & se fit une noce magnifique: il y vint un grand nombre de Princes, Seigneurs & Gentilshommes, & il y eut plusieurs joutes & tournois devant cette noble compagnie. Et combien que plusieurs Princes & Seigneurs eussent amené avec eux plusieurs braves serviteurs & écuyers à cette noce, si est-il pourtant que nul n'agréoit tant aux yeux des hommes ni des femmes comme faisoit Fortunatus, & demanderent au Comte d'où étoit venu ce jeune homme de service. Il leur dit qu'au retour de Jérusalem il se vint offrir à son service; qu'il étoit bon chasseur, que les oiseaux en l'air & les bêtes sauvages dans les bois n'étoient gueres bien assurés devant lui; outre plus qu'il savoit fort bien servir & discernér chacun selon sa qualité. A cause de la bonne estime que son maître faisoit de lui, plusieurs présents lui furent donnés, tant par les Princes & Seigneurs, que par les Dames & Demoiselles.

CHAPITRE III.

Comme Fortunatus gagna deux prix aux Joutes & Tournois qui se firent aux noces de son Seigneur.

Après que les Princes eurent joué & tournoyé, le Duc de Cleves & le Comte, son gendre, furent d'avis de présenter un prix aux serviteurs des Seigneurs qui étoient venus à la fête; savoir, deux joyaux de velours de deux cens écus, & que celui qui seroit mieux au tournois en auroit un. De quoi les serviteurs furent fort joyeux, chacun espérant bien faire. Or, le premier jour qu'ils coururent, un des serviteurs du Duc de Brabant gagna un prix d'un côté, & Fortunatus le gagna de l'autre; de quoi les serviteurs en furent encore plus mal contents, & lors ils prièrent Timothée, serviteur du Duc de Brabant, qu'à

avoit gagné le joyau, de faire appeller Fortunatus l'Italian, afin de tirer contre lui à qui auroit les deux joyaux, mettant son joyau contre le sien, & que ce faisant, ils lui demeureroient tous grandement obligés. Timothée ne pouvant refuser la priere de si bonne compagnie, il défia Fortunatus de mettre son joyau contre le sien, & tirer l'un contre l'autre à qui les auroit tous deux à l'honneur des Dames. Quand Fortunatus eut oui cela, il ne différa pas plus long-temps à parler, disant qu'il en étoit content, quoiqu'auparavant il ne s'y fût pas beaucoup exercé. Cette nouvelle vint pardevant les Seigneurs, que Timothée & Fortunatus vouloient tirer l'un contre l'autre à qui auroit les deux joyaux, ce qu'ils eurent pour agréable: alors ils s'appréterent, & vinrent en place l'un contre l'autre, chacun faisant de son mieux; mais à la quatrième course, Fortunatus fit tomber Timothée de son cheval, de la longueur d'une lance, & gagna les deux joyaux, qui valoient bien deux cens écus: à cause de cela, ils lui portèrent plus d'envie, & principalement les serviteurs du Comte de Flandres; mais le Comte fut aisé qu'un de ses serviteurs avoit gagné le prix, ignorant l'envie que ses autres serviteurs portoient à Fortunatus, car ils n'osoient lui rien dire.

Or, il y avoit entr'eux un vieux Chevalier subtil & malicieux, qui se nommoit Robert, lequel souvent disoit: Si j'avois dix écus d'argent comptant, je ferois en sorte, par une certaine invention, que je ferois sortir aujourd'hui notre Italien en grande hâte, sans dire adieu à son Seigneur ni à personne, & ferois cela si subtilement que l'on auroit soupçon sur aucun. Ils lui dirent: Si tant est que puissiez faire cela, pourquoi tardez-vous tant? Il leur dit: Je n'en puis venir à bout sans argent; mais donnez-moi chacun un demi-écu, & si je ne le fais sortir promptement, je serai obligé de vous en donner chacun un. Ils furent contents; celui d'entr'eux qui n'avoit point d'argent, en em-

prunta à son compagnon; de sorte qu'ils apportèrent quinze écus, & les donnerent à Robert, qui leur enjoignoit bien que personne n'eût à parler de rien, mais que chacun fit son affaire comme auparavant, & qu'ils promirent tous de faire.

Après, Robert eut une grande familiarité avec Fortunatus, étant toujours en sa compagnie, lui récitant plusieurs choses qui étoient jadis arrivées au pays & plusieurs autres semblables, à quoi Fortunatus prêtoit l'oreille: aussi il commença à lui faire voir plusieurs belles femmes, à quoi Fortunatus prenoit un singulier plaisir, & par-tout où ils alloient, Robert envoyoit toujours quérir du vin & plusieurs friands morceaux qu'il connoissoit être à son goût; louant grandement Fortunatus de ce qu'il étoit noble & riche, ce qu'il enduroit patiemment. Et comme Fortunatus vouloit payer, Robert ne le vouloit jamais permettre, lui disant qu'il l'aimoit plus que son propre frere, & que tout ce qu'il avoit étoit à son service, avec plusieurs autres semblables paroles à sa louange. Cette familiarité & conversation dura si long-temps, que les autres serviteurs s'en ennuyèrent, & disoient: Robert pense-t-il tirer Fortunatus d'ici en menant une telle vie? Il s'abuse bien; car, s'il étoit encore en Chypre, & sachant qu'il auroit à mener une si bonne vie par-deçà, il y viendrait bien promptement; mais s'il ne fait ce qu'il nous a promis, il nous rendra les quinze écus, ou bien il n'aura jamais un sol vaillant.

Robert, entendant ces paroles, il se moqua d'eux, & leur dit: Sans votre argent je ne pourrais banquerter ni faire ce que je fais. Or, comme l'argent fut presque dépenié, un soir bien tard le Comte étant déjà couché, & n'y ayant personne à servir, Robert vint à la chambre de Fortunatus & lui dit: Camarade, j'ai entendu quelque chose de secret de Monsieur le Chancelier, qui est mon intime, & quoiqu'il

m'ait bien défendu de n'en parler à personne, néanmoins, à cause que vous m'etes bon ami, je ne vous le puis celer; car il a une résolution prise, qui peut-être pourra arriver, & la chose est ainsi: Vous savez que Monseigneur le Comte a pris pour femme une belle & noble demoiselle, & qu'il y a plusieurs dames dans sa chambre; or, il a pris depuis peu de temps une imagination en sa fantaisie d'une jalousie qu'il a de sa femme, & des autres dames & demoiselles qui sont avec elle, & son plus grand soupçon est sur les jeunes hommes qui la servent, quoiqu'il croit pourtant qu'ils ont le cœur si noble & si honnête, qu'ils ne voudroient pourtant rien faire à son deshonneur; & néanmoins il a cela en fantaisie, s'imaginant que l'amour est aveugle, & que quand une fois le feu commence à s'allumer, qu'il est bien difficile par après de l'éteindre; car, quand deux personnes s'aiment uniquement pour s'épouser, il n'y a que la mort qui puisse les séparer. Et pour empêcher cela, on lui a conseillé, aussi c'est sa délibération, d'aller demain à Louvain, auquel lieu il a un procès contre un Comte pour une grande terre, & magnifiquement menera tous ses serviteurs avec lui, (car il fait très-bien que le Comte de Saint-Paul qui est sa partie, y viendra aussi en grande pompe,) & durant le temps qu'il sera là, il veut faire châtrer les quatre jeunes hommes qui servent ordinairement les femmes, soit de force ou d'amitié, & ensuite les remettre à servir les femmes comme auparavant, & le doit dire à sa femme, lui défendant de n'en rien dire, sachant bien que sans la défense, qu'elle le diroit à sa principale femme de chambre, & celle-là le diroit après à une autre; & ainsi de l'une à l'autre, toutes viendroient à le savoir, & je crois que par ce moyen l'amour n'aura jamais entrée dans la chambre des femmes; car il fait bien qu'elles ne sont point amoureuses de ceux qui sont eunuques. Quand Fortunatus eut ouï

cout

tout ce discours, il fut grandement épouvanté, & lui demanda à l'instant s'il ne savoit point quelque endroit de la ville par où il put sortir à l'heure même & qu'il lui montrât; car, dit-il, je m'en veux aller promptement, & ne veux point attendre l'effet de la délibération de Monsieur; & quand même il me donneroit tout son bien, ou qu'il eut la puissance de me faire Roi d'Angleterre, je ne le suivrois pas un jour davantage; c'est pourquoi, Robert, soyez à mon aide, & me donnez conseil, afin que je puisse échapper. Robert dit: Sachez, mon ami Fortunatus, que la ville est fermée par-tout, & on ne peut entrer ni sortir jusqu'à demain matin, que l'on sonne matines; alors on ouvre la porte que l'on nomme la porte des Vaches, qui est celle qui est la première ouverte; mais mon ami Fortunatus, si j'étois à votre place, je ne refuserois pas que l'on me fit cela; car tout le temps de votre vie, vous paroîriez toujours un beau jouvenceau & voudrois que l'on me prit au lieu de vous, je ne tarderois pas beaucoup à m'y résoudre, & je ne ferois pas beaucoup le rétif. Fortunatus lui dit: J'aimerois mieux mandier mon pain de porte en porte, & ne dormir jamais en lit. Robert lui dit: Je suis bien mari de vous avoir dit cela, à présent que je vois que vous désirez partir d'ici; car j'espérois que nous nous conserverions ensemble comme deux freres, & passerions toujours en amitié; mais maintenant que vous voulez vous en aller, écrivez-moi où vous vous retirerez, afin que quand Monseigneur aura fait châtrer les jeunes hommes, je vous le fasse savoir, afin que vous puissiez revenir, car je ne doute point que le Comte ne vous aime.

Non, non, dit Fortunatus, vous ne m'écrirez pas, ni me manderez rien; car tant que je vivrai, je ne reviendrai en ce lieu ici, vous priez de m'avertir personne de mon départ que dans trois jours, ce que Robert lui promit de faire. Et ainsi il prit congé

B

de lui, en se montrant bien fâché en apparence, & faisant mine de le bien regretter.

Ceci arriva sur les minuit, alors que chacun prenoit son repos; mais Fortunatus n'avoit aucune envie de dormir, chaque heure lui sembloit durer un jour; car il craignoit que le Comte, sachant sa délibération ne le fit prendre, tellement qu'il attendoit le jour avec impatience; & quand il fut botté & éperonné, il prit son oiseau & son chien, comme s'il eût voulu aller à la chasse, & se mit à chevaucher au plutôt qu'il fut possible, & se hâtoit de sorte, que si un de ses yeux fût tombé, il n'eût pas mis pied à terre pour le ramasser.

CHAPITRE IV.

Comme Fortunatus ayant peur qu'on ne le fit Eunuque, s'en alla en cachette en grande diligence.

ET quand il eut bien chevauché dix lieues, il acheta un autre cheval, dessus lequel il monta & se hâta de courir; & néanmoins il renvoya au Comte son cheval, son oiseau & son chien, afin qu'il n'eût occasion de le faire suivre.

Or, après qu'il fut parti & que le Comte le fût, il trouva cela fort étrange, qu'il s'en étoit allé de cette manière, sans lui avoir demandé congé, & sans dire adieu à personne, vu qu'il lui devoit beaucoup d'argent pour son salaire, même qu'il ne lui avoit montré aucun mauvais visage; alors il demanda aux serviteurs tous ensemble, & puis chacun en particulier, pour quelle occasion il étoit parti: ils dirent tous qu'ils n'en savoient rien, & affirmoient par serment ne lui avoir fait aucun déplaisir. Le Comte, non content de cela, s'en fut demander à sa femme dans sa chambre & à ses femmes, leur demanda à toutes

s'il y avoit quelqu'une d'elles qui lui eût donné de l'ennui ou fâcherie, & s'ils ne savoient l'occasion pourquoi il étoit parti de la sorte, sans dire adieu. Sa femme & tous les autres dirent qu'elles savoient très-bien qu'on ne lui avoit donné aucun sujet de fâcherie, ni en faits, ni en dires; que le soir, quand il étoit parti d'avec elles, il étoit bien plus joyeux qu'elles ne l'avoient encore vu, & qu'il leur racontoit les façons de faire de son pays, comme les femmes étoient vêtues, & de leurs manières & coutumes, avec un si mauvais flamand que nous ne nous pouvions tenir de rire; nous regardant, il rioit aussi, & il s'en fut en riant. Le comte dit: Est-il possible que je ne puisse savoir pourquoi il s'en est ainsi allé! Je le ferais pourtant; en vérité, si je puis découvrir qui sont ceux de mes gens qui lui ont donné occasion de s'en aller, ils en pâtiront, car il s'en est allé sans sujet: je fais qu'il a bien mérité envers moi cinq cens écus pendant le temps qu'il a été ici, & pensois qu'il dût demeurer avec moi toute sa vie; mais je vois bien qu'il n'a aucune volonté de revenir, puisqu'il a enlevé tous ses bijoux & tout ce qu'il avoit: Quand Robert eut entendu que son Seigneur étoit fâché pour l'amour de Fortunatus, il eut peur & craignoit que ses compagnons ne vinsent à déclarer avec le temps que c'étoit lui qui l'avoit fait évader, pourquoi il vint vers eux les supplier à part soi de ne point dire qu'il avoit été l'occasion de l'avoir fait partir, ce que tous promirent; mais ils eussent bien voulu savoir le moyen qu'il avoit tenu pour le faire fuir de la sorte avec si grande hâte, sans dire adieu, tout ainsi que s'il eût commis quelque grand mal. Or, il y en avoit un entr'eux qui avoit plus de créance envers Robert que les autres, celui-ci ne cessoit souvent de le solliciter pour savoir de lui de quelle subtilité il avoit usé envers Fortunatus, & comme il ne le laissoit en repos, & se voyant importuné de

lui, dit comme Fortunatus lui avoit raconté plusieurs fois de son pere, comme il étoit devenu pauvre, comme il servoit à la Cour du Roi de Chypre, sur quoi il lui avoit dit qu'il étoit venu une poste en ce pays, qui alloit au Roi d'Angleterre, & lui portoit nouvelle que le Roi de Chypre étoit mort, car ils étoient parents; & que la poste avoit dit que le Roi étoit encore vivant, qu'il avoit fait Comte Théodose son pere, qu'il lui avoit donné le Comté du Comte d'Anselmus de Theracine, qui étoit mort sans hoirs, Théodose en ayant prié le Roi, & le Roi l'en avoit investi pour lui & ses descendants, & lui en avoit passé Lettres: quand je lui eus dit cela, il n'en fit pas grand semblant, sinon qu'il dit: Je voudrois bien que les affaires de mon pere allassent bien, & que sur cela il s'en étoit allé; & quand les autres serviteurs eurent oui cela, ils se dirent les uns aux autres, que Fortunatus étoit un grand fou; car s'il eût dit à Mr. que ce bonheur lui fût arrivé, il l'eût renvoyé avec honneur & en équipage, & trois ou quatre de nous avec lui, il eût toujours eu un bon refuge en son endroit. Dieu lui veuille garder ce qui lui est échu.

CHAPITRE V.

Comme Fortunatus vint à Londres.

MAintenant nous nous taisons du Comte & de ses serviteurs, qui ne savoient pas que Robert leur eut donné une vanité de paroles en paiement, & nous verrons comme Fortunatus s'avança en son voyage. Quand donc il eut acheté un autre cheval, & qu'il eut renvoyé celui qu'il avoit pris à son Maître, craignant toujours qu'on ne le poursuivît, il se hâtoit de plus en plus, jusqu'à ce qu'il vint à Calais où il s'embarqua pour passer en Angleterre; car lors-

qu'il se représentoit qu'on le vouloit châtrer, il ne se tenoit pour bien assuré qu'il n'eût passé la mer. Etant donc en Angleterre, & sachant qu'il étoit en assurance, il commença à se réjouir, & vint ainsi dans la Ville Capitale, nommée Londres, laquelle est une Ville grandement marchande, auquel lieu il y vient des Marchands trafiquer de toutes les parties du monde; au même temps étoit venu une Galere de Chypre, avec de bonnes Marchandises & plusieurs Marchands en icelle, entre lesquels il y avoit deux jeunes hommes qui avoient leurs peres fort riches en Chypre, qui leur avoient donné de bonnes Marchandises en leurs mains, lesquels n'avoient jamais été bien loin hors de la maison, sachant peu comme la personne se doit régir & gouverner en pays étrangers, sinon autant qu'ils en pouvoient avoir oui dire à leurs parents prédécesseurs, lesquels leur avoient donné bonne instruction s'ils l'eussent voulu suivre. Quand donc la Galere eut été déchargée & que les impôts du Roi eussent été payés, & que chacun par après pouvoit vendre & acheter, les deux jeunes hommes commencerent à vendre leurs marchandises, & reçurent une grande somme d'argent, de quoi ils furent bien joyeux, d'autant qu'ils n'avoient point accoutumé de s'en voir beaucoup: à ces deux-ci s'adressa Fortunatus, & s'entre-reçurent comme les jeunes gens ont accoutumé de s'entre-recevoir en pays étrangers, & trouverent incessamment des bandes de garnemens, de gens inutiles avec lesquels ils s'accollerent, qui savoient l'invention d'affrioler les jeunes gens, les faisant sonnerouer & banqueter, & vécutrent de la façon plusieurs ours en souldars & volupté. Ceci continua presque l'espace d'un demi-an; alors commença leur argent grandement diminuer, quoique l'un eût achevé plutôt que l'autre.

C H A P I T R E V I.

Comme Fortunatus ayant fréquenté mauvaise compagnie, avec laquelle il dépensa tout son argent, se trouva réduit en grande pauvreté.

Fortunatus avoit le moins d'argent, aussi fut-il le premier qui eut fait, & après il en prit de même à tous les autres; car la plupart de l'argent qu'ils avoient reçu à Londres y demeura; & néanmoins ils estimoient qu'ils y seroient toujours les bien reçus; mais on se moqua d'eux; pour toute récompense on leur disoit; sortez d'ici, & vous en allez quérir encore davantage: & durant ledit temps les Marchands de Chypre ayant vendu leurs marchandises & employé leur argent, se tinrent prêts pour s'en retourner; le Patron de la Galere s'appretea pour faire voile.

Ainsi les deux jeunes Marchands allerent à leur Hôtellerie, firent compte & trouverent qu'ils avoient plus reçu d'argent que leurs peres ne leur avoient écrit & commandé de faire; ils avoient dépensé tout leur argent en confitures, & en eussent dépensé davantage s'ils en eussent eu: ainsi s'embarquerent dans la Galere & naviguerent derechef à la maison. S'ils furent bien reçus ou non de leurs parens & amis, je m'en rapporte à ce qui en est.



C H A P I T R E V I I.

Comme Fortunatus fut voir son amie, desirant qu'elle lui prêta de l'argent.

Quand donc Fortunatus se vit tout seul, & sans argent, il disoit en lui-même, que s'il avoit deux ou trois écus il passeroit en France, & que peut-être il trouveroit quelque Maître à servir, ainsi s'en alla à son amie & la pria de lui prêter deux ou trois écus pour passer en France avec un de ses cousins, & qu'en bref il rapporteroit quatre cens écus; elle lui dit: vous pouvez aller chercher de l'argent, faites-le, mais sans le faire à ma perte; par-là il entendit bien qu'elle ne lui vouloit donner aucun argent, & pourtant il disoit: Si je tenois mon argent, je ne le donnerois pas une autre fois à le garder de la sorte; toutefois il lui dit: ma mie, envoyez quérir du vin, afin que nous buvions ensemble: elle dit à la servante, allez quérir un pot de biere; c'étoit-là le grand merci qu'il avoit mérité envers elle. Quand donc Fortunatus se vit ainsi délaissé tout seul, il se résolut de servir jusqu'à ce qu'il eût gagné deux ou trois écus; il s'en alla donc sur la place du marché qu'on appelle la rue des Lombards, où plusieurs personnes viennent ordinairement, & là demanda si quelqu'un avoit affaire d'un serviteur; alors il vint un riche Marchand de Florence, qui tenoit bon train, ayant un grand nombre de serviteurs qui étoient faits & instruits à son négoce; celui-ci prit Fortunatus & lui promit deux écus par mois, puis le mena en son hôtellerie, de quoi il fut fort joyeux, & là il commença à servir à table.

Le Maître de la maison, nommé Jérôme Robert, s'aperçut, à le voir faire, qu'il avoit servi autre-

Fois d'honnêtes gens , pour cela il l'envoya porter de la marchandise dans son navire , d'autant que le grand navire ne pouvoit approcher de la Ville qu'à vingt mille près ; & s'acquittoit Fortunatus très-bien de tout ce qui lui étoit commandé. Or pendant ce temps étoit-là un Florentin , fils d'un riche Marchand , nommé Andreas , qui avoit reçu de son pere beaucoup de marchandises , & s'en étant allé à Bruges en Flandres , avoit inutilement dépensé tout son bien ; non content de cela , il tira grande somme d'argent à lui par Lettres de Change , lui écrivant que dans peu de temps il lui feroit un grand retour de marchandises ; ce bon Pere , croyant cela , payoit toujours pour son fils jusqu'à ce qu'il n'en put plus , attendant toujours ce qu'il lui devoit envoyer , mais il lui envoya à la façon des enfans perdus.

Quand donc ce gargonement eut ainsi perdu tout son bien & son crédit entre les Marchands , & que personne ne lui vouloit plus rien donner , il délibéra de s'en aller à Florence , espérant trouver là quelque vieille veuve à laquelle il s'allieroit par mariage ; comme donc il s'en alloit dans son pays , il vint en une Ville de France nommée Rouen , où il y avoit un Gentilhomme prisonnier qui étoit de Londres en Angleterre , ce qu'il entendit dire à son hôte , qui l'occasionna de le prier de lui faire voir & parler à lui , ce qu'il lui promit de faire , & lui dit : je vous y menerai bien , mais il est si ferré que c'est pitié : Andreas étant venu vers lui , il parla à lui en anglais , dequoi le prisonnier fut fort joyeux & lui demanda , s'il ne connoissoit point à Londres un homme qui se nommoit Jérôme Robert ; il lui dit oui , je le connois bien , c'est mon bon ami ; le prisonnier lui dit : cher ami Andreas , je vous prie d'aller à Londres à Jérôme Robert , & lui dites qu'il me veuille aider , me conseillant comme je pourrai sortir d'ici ; il me connoit bien & fait fort bien ce que je suis , & lui dire , que
l'argent

l'argent qu'il me prêtera que je lui rendrai au triple ; c'est pourquoi , ami Andreas , je vous supplie de faire diligence , vous promettant de vous donner cinq cens écus , & vous aiderai aussi à avoir quelque bon office ; dites aussi à mes amis que vous avez été vers moi , & qu'ils s'obligent pour moi envers Jérôme Robert : Andreas promit au prisonnier de faire pour lui tout ce qui lui seroit possible.

Ainsi il s'en fut à Londres , & rapporta son message à Jérôme Robert , lequel étoit tout prêt de le faire s'il eut été bien assuré d'avoir trois écus pour un ; mais il connoissoit bien Andreas pour être un garnement , & nonobstant il dit : allez vers les amis & à la Cour du Roi , si vous pouvez faire en sorte qu'aucun se porte garant , je prêterai l'argent.

Andreas demanda donc aux parents du prisonnier & leur récita la façon comme il étoit détenu , étant si fort enfermé dans la prison ; mais ils ne prirent pas cela beaucoup à cœur , & lui dirent qu'il fût au Roi & à son Conseil , qui leur donnât à entendre l'affaire , car lorsqu'il s'en fut il étoit au service du Roi. Quand donc il fut venu en Cour , & qu'il vit que son affaire ne se pouvoit effectuer , il entendit dire que le Roi d'Angleterre avoit donné sa sœur en mariage au Duc de Bourgogne , & qu'il lui devoit encore envoyer plusieurs joyaux , lesquels il n'avoit pu recouvrer durant leur mariage , car c'étoit des joyaux exquis & précieux , & les avoit baillées à un bon vieux Gentilhomme , qui aussi étoit demeurant à Londres , & qui avoit femme & enfans : quand Adreas scut qu'il y avoit de si beaux joyaux entre les mains de ce Gentilhomme , il s'en fut & fit connoissance avec lui ; il lui dit , qu'il avoit entendu que le Roi devoit envoyer par lui de beaux & précieux joyaux au Duc de Bourgogne c'est pour quoi ; il le prioit par amitié de les lui laisser voir s'il étoit possible , car il avoit aussi de beaux joyaux , & avoit

entendu étant à Florence que le Roi en desiroit avoir, c'est pourquoy il étoit venu de si loin, & esperoit que le Roi en acheteroit de lui quelque nombre, ce qu'il esperoit encore de présent : le bon Gentilhomme répondit : attendez que je sois prêt, & venez avec moi, je vous les ferai voir : & après avoir achevé son affaire il le mena en sa maison, c'étoit environ sur le midi, pourquoy il lui dit, nous dînerons premierement, ma femme n'en fera point marrie. Ainsi ils dînerent ensemble, & les traita bien honorablement, & furent long-temps à table ; apres diner étant joyeux il le mena dans sa chambre où il lui ouvrit un beau Cabinet, & en tira un linge dans lequel étoient les joyaux, & lui dit, qu'il les vit à loisir ; il y avoit entre iceux cinq joyaux qui coustoient plus de soixante mille ducats, & tant plus on les regardoit & tant plus beaux paroissoient. Andreas les prisoit fort & dit : j'en ai quelques pieces, lesquelles si elles étoient aussi bien mises en œuvre, elles feroient honte à plusieurs de ceux-ci, ce que le Gentilhomme voyoit fort volontiers, & dit en soi-même, si celui-ci a de si beaux joyaux, il faut que le Roi notre Sire, en achete davantage ; ainsi se partirent & s'en allerent à la Cour ensemble : alors lui dit Andreas, venez-vous en demain à midi diner avec moi en la maison de Jérôme Robert, & je vous laisserai aussi voir mes joyaux, ce que le Gentilhomme accorda. Après Andreas s'en alla chez Jérôme Robert, & lui dit : j'ai trouvé un homme en Cour, lequel comme j'espere m'aidera à délivrer le prisonnier, & que vous aurez bonne caution sur le domaine du Roi, ce qui contenta fort Jérôme Robert. Andreas lui dit, apprêtez demain bien à diner, je l'amenerai afin qu'il dîne avec nous, ce que fit ledit Jérôme : & le lendemain sur le midi, Andreas amena l'homme, & avant qu'ils fussent assis à table, Andreas dit à Jérôme : ne tenez pas beaucoup de parole du prisonnier, car il faut que

la chose se mene avec douceur ; ainsi ils mangerent & burent, étant bien joyeux, & se tinrent long-temps à table : après diner Jérôme s'en alla dans son comptoir ; alors Andreas dit au Gentilhomme : venez avec moi dans ma chambre & je vous ferai aussi voir mes joyaux, ainsi ils s'en allerent en haut en une chambre qui étoit sur la salle où ils avoient diné, là où Andreas étant & feignant ouvrir un grand coffre où étoient les joyaux, en tira un couteau & en frappa le Gentilhomme qui tomba par terre, & après il lui coupa la gorge, puis il prit son anneau qu'il avoit au doigt où étoit son cachet & prit les clefs qui étoient à sa ceinture, & s'en fut promptement à la maison du Gentilhomme, & dit à sa femme : Madame, votre mari m'a envoyé pour vous dire que vous me donniez les joyaux qu'il me montra hier, aux enseignes qu'il vous envoie cet anneau & son cachet, & les clefs du Cabinet où sont les joyaux : la femme le croyant ouvrit ledit Cabinet, mais ils ne trouverent point de joyaux, car il y avoit trois clefs, & chercherent par-tout, mais ils ne trouverent rien, dont la femme lui rendit les clefs & l'anneau en disant : allez lui dire que nous ne les avons pas pu trouver, mais qu'il vienne lui-même, & qu'il regarde où il les a mis. Andreas tressaillit, voyant qu'il avoit fait une si mauvaise affaire, & n'avoit pu recouvrer les joyaux, car son dessein étoit de s'enfuir promptement. Or pendant qu'il étoit allé à la maison du Gentilhomme, le sang étoit coulé à travers les planchers & étoit tombé jusques dans la salle, ce qu'appercevant, l'hôte appella ses serviteurs, & leur demanda d'où provenoit ce sang, lesquels coururent, & regarderent : lors ils trouverent le bon gentilhomme étendu mort sur la place, de quoi ils furent grandement étonnés de la peur qu'ils eurent, ne sachant ce qu'ils devoient faire.

CHAPITRE VIII.

Comme le méchant Andreas, après avoir massacré un Gentilhomme, le jetta dans le privé, puis s'enfuit, & Jérôme Robert & toute sa famille furent mis prisonniers.

ET comme ils étoient ainsi éperdus, vint le mal-faiteur, lors ils se mirent à crier à l'entour de lui, disant : qu'as-tu fait ? pourquoi as-tu poignardé cet homme ? Il répondit : le méchant, il me vouloit tuer, croyant trouver sur moi de précieux joyaux, pourquoi j'aime mieux l'avoir tué ; mais ne faites point de bruit, je le jetterai dans le privé, & si on vient le demander, vous direz : ils sont sortis de la maison, & depuis ne les avons vus : après il prit le mort & le jetta dans le privé, puis s'en alla, & fit tant par ses journées, cheminant toujours sans oser s'arrêter, craignant que l'on n'envoyât après lui, qu'il sortit du pays & vint ainsi jusqu'à Venise, où il se loua pour servir dans une Galere à tirer l'aviron & parvint à Alexandrie, étant par ce moyen quitte du mal qu'il avoit fait.

Le jour suivant que cela arriva, Fortunatus vint à Londres, revenant de Sandvick, auquel lieu il avoit embarqué de la marchandise pour son maître, puis ayant fait quelques affaires par la Ville, il fut au logis; lors il s'aperçut bien qu'il n'étoit pas si bien venu que les autres fois, voyant que le Maître & ses serviteurs n'étoient pas si joyeux comme ils avoient accoutumé d'être, & qu'il les avoit laissés; il leur demanda ce qui étoit arrivé durant son absence, qui les occasionnoit d'être tant contristés. La bonne vieille servante cuisiniere, qui aimoit grandement son

Maître, lui dit : Fortunatus, ne vous en étonnez point, car notre Maître a reçu une lettre de Florence, comme il étoit mort un de ses meilleurs amis qui lui causoit une grande fâcherie, mais il ne lui est pas si proche parent qu'il en puisse porter le deuil; mais il eût bien mieux aimé que c'eût été son propre frere que celui-là. Fortunatus ayant oui cela, fut content, & ne s'enquit plus avant; il s'en contrista semblablement comme son Maître. Après tout cela, la femme du Gentilhomme voyant qu'il ne revenoit point à la maison, & qu'il n'avoit point envoyé devers elle, elle en fut grandement émerveillée; nonobstant elle attendit jusqu'au lendemain matin, & voyant qu'il ne revenoit point, elle envoya quelques-uns de ses proches voisins à la Cour du Roi, pour s'enquérir de son mari, & si le Roi ne l'avoit point envoyé en quelque part pour son service, ou bien où il pourroit être.

Aussi-tôt qu'on sût qu'on le demandoit, Messieurs du Conseil furent étonnés de ce qu'il n'étoit venu en Cour; les nouvelles en vinrent incontinent au Roi, lequel commanda d'aller promptement à sa maison pour voir s'ils y trouveroient les joyaux; car le Roi doutoit qu'il ne s'en fût allé avec ses joyaux, bien qu'il le tint pour homme d'honneur; si est-il pourtant que les grandes richesses qu'il avoit entre les mains, lui pourroient avoir donné occasion de faire choses mal-à-propos; c'est pourquoi il fit informer à plusieurs personnes, si on ne savoit point qu'étoit devenu le Gentilhomme, mais nul n'en pouvoit parler: alors le Roi envoya à la maison où étoit sa femme, & lui demanderent où étoient les joyaux: car, encore qu'il aimât bien le Gentilhomme, si est-il pourtant qu'il faisoit plus d'enquête des joyaux qu'il ne faisoit de lui, quoiqu'il fût homme d'honneur: par-là on peut voir que quand il est question d'argent que cela fait oublier l'amitié;

& quand on demanda à la femme où étoit son mari & les joyaux, elle répondit & dit : Voici le troisième jour que je ne l'ai vu : ils lui demanderent ce qu'il lui avoit dit à son départ ; elle dit qu'il devoit aller dîner avec le Florentin, & par après il m'envoya son cachet & les clefs, afin de lui envoyer les joyaux, & qu'ils étoient à la maison de Jérôme Robert, pour voir plusieurs beaux joyaux qui y étoient, afin de savoir lesquels étoient les plus beaux ; je le menai dans ma chambre, & lui ouvris les coffres dont il m'avoit apporté les clefs, mais nous ne trouvâmes point les joyaux ; ainsi, il s'en retourna sans les joyaux, ce qu'il fit fort à regret ; & me fit bien chercher, mais nous ne trouvâmes rien ; ils lui demanderent si elle n'avoit point d'autres clefs ; elle dit que non, car toutes ses lettres & meilleures écritures étoient toutes dans son cabinet ; là aussi avoient été les joyaux, mais ils n'y étoient plus ; car, s'ils y eussent été, je les lui eussent envoyés. Quand ceux que le Roi avoit envoyés entendirent cela de la femme, ils firent ouverture de tous les buffets & coffres, mais ils ne trouverent point les joyaux ; de quoi la femme s'offensa fort de ce qu'on avoit ainsi fouillé & ravagé dans sa maison ; ainsi furent les gens du Roi bien étonnés de ce qu'ils n'avoient trouvé ni l'homme, ni les joyaux, lesquels en firent rapport au Roi, lequel étoit plus fâché des joyaux que pour la valeur de l'argent qu'ils avoient coûté ; car, on ne trouve pas toujours de semblables joyaux à acheter, quoiqu'on aie assez d'argent ; par ainsi le Roi, ni son Conseil, ne savoient que faire, sinon qu'ils trouvoient pour le mieux de faire pendre Jérôme Robert & toute sa famille, afin de restituer le Gentilhomme. Ceci arriva le cinquième jour après que cet homme fut tué ; on attendit pour ce faire lorsqu'ils prenoient leurs repas, & lors venant à la maison dudit Jérôme, ils les trouverent tous ensemble ; sa-

voir, deux Maîtres, deux Ecrivains, un Cuisinier, un Palefrenier, deux Servantes & Fortunatus, étant neuf personnes que l'on mit toutes en prison, tous séparés, & furent examinés chacun à part, leur demandant qu'étoient devenus les deux hommes. Ils répondirent tous d'une même façon, disant : Lorsqu'ils eurent dîné ils s'en allerent, & que depuis ils n'en avoient point oui parler ; mais ils ne se contenterent point de cela, car ils prirent les clefs, tant des Maîtres que de tous les autres, & retournerent à la maison où ils cherchoient dans les étables, caves, magasins & boutiques, où étoient leurs marchandises, pour voir si on ne les avoit point enterrés ; mais ils ne les trouverent point ; & comme ils s'en retournoient, il y en eut un qui avoit une torche allumée à la main, qui alloit chercher par tous les lieux obscurs & cachés & néanmoins n'avoit rien trouvé : celui-ci prit une poignée de paille qu'il tira de dessous un lit, & y mit le feu & la jeta dans le privé, puis regardant il vit le corps les pieds en haut ; lors il commença à s'écrier à haute voix, au meurtre ! au meurtre ! voici l'homme dans le privé ! Ils rompirent donc le privé, & le tirèrent hors du trou plein d'ordures, & d'infection comme il étoit, ayant la gorge coupée, puis le mirent devant la maison de Jérôme Robert, parmi la rue, ainsi souillé & puant qu'il étoit. Quand les Anglais eurent vu ce grand meurtre, ils firent une si grande clameur à l'encontre des Florentins & des Lombards, qu'ils furent contraints de se cacher, se mettant hors de la vue du peuple ; car, s'ils eussent été trouvés dans les rues, la populace les eût massacrés. La nouvelle en vint incontinent au Roi & à la Justice, par qui commandement fut fait de prendre Maîtres & Serviteurs, & les mettre à la question chacun à part, pour savoir la vérité du fait, & que l'on écrivit soigneusement leur confession, que l'on s'enquit particulièrement touchant tous lesdits

joyaux ; alors vint le Bourreau , & prit le Maître le premier , & lui donna bien fort la question , afin de lui faire dire pourquoi il avoit tué ce Gentilhomme , & qu'étoient devenus les joyaux du Roi ; & aussi-tôt le bon homme Jérôme Robert s'aperçut bien de la cause des grands tourmens qu'on lui faisoit endurer , que l'on avoit trouvé le meurtre qui avoit été fait dans la maison sans son feu , & dont il avoit été bien marri ; pourquoy voyant qu'il ne pouvoit faire autre chose , il leur déclara ainsi que les choses s'étoient passées , comme Andreas l'avoit prié d'appréter un bon dîné , & qu'il ameneroit un Gentilhomme qui devoit lui aider à délivrer un autre Gentilhomme qui étoit prisonnier à Rouen en France ; ce que je fis pour le devoir que je dois au Roi notre Sire , & l'amour que je porte à ma Patrie , & n'en scus autre chose pour l'heure : quand le dîné fut parachevé , & ne pensant à rien , je m'en allai dans mon comptoir où je me mis à écrire , & après avoir écrit je sortis dehors ; m'en venant à la salle , je vis couler du sang à travers le plancher ; voyant cela je m'écriai bien fort , j'envoyai mes serviteurs pour savoir ce que c'étoit , lesquels me rapportèrent ce qui en étoit , mais je ne pouvois savoir comment cela étoit arrivé : durant ce temps vint ce méchant Andreas courant , auquel je demandai le sujet de la mort de ce Gentilhomme. Il me répondit : il me vouloit tuer , mais la chose est tombée sur lui ; lors il prit l'homme , le jeta dans le privé , & s'enfuit promptement ; mais où peut-il être allé ? je n'en fais rien : & tout ainsi que Jérôme avoit parlé , ainsi en dirent les autres , qui furent mis à la question ; mais Fortunatus ne connoissoit rien que le tourment qu'on lui donnoit ; car il n'étoit pas à la maison quand le meurtre fut fait.

CHAPITRE IX.

Comme Jérôme Robert & tous ceux de sa maison furent pendus.

Quand donc on n'en put savoir davantage , ni comme le meurtre étoit arrivé , ni l'occasion d'icelui , & que les joyaux demuroient perdus , le Roi en fut fort contristé & commanda qu'on les pendit tous à une nouvelle potence ; & qu'on les attachât avec des chaînes , afin qu'ils ne tombassent pas si promptement : ils furent donc pendus l'un après l'autre , sinon que Fortunatus & le Cuisinier restèrent après les autres ; mais le pauvre Fortunatus voyant tout ceci , disoit en lui-même : Si je fusse demeuré avec mon Seigneur & Maître le Comte de Flandres , & que j'eusse voulu endurer que l'on m'eût fait comme on fait aux chapons , je ne fusse point venu ici. Or , comme on vouloit pendre le Cuisinier qui étoit le dernier réservé avec Fortunatus , lequel Cuisinier étoit Anglais , il cria à haute voix : si qu'un chacun le pouvoit bien entendre , que Fortunatus ne sçavoit rien de toute l'affaire qui s'étoit passée , & encore que la Justice sçut bien que Fortunatus en ce cas étoit innocent , si est-ce pourtant qu'elle le vouloit faire pendre ; car ils disoient , qu'aussi bien si on le laissoit aller , qu'il seroit tué du peuple , néanmoins on en parla tant à la Justice , qu'il fut résolu qu'il ne seroit point pendu , attendu qu'il étoit innocent , & aussi qu'il n'étoit pas Florentin ; c'est pourquoi ceux de la Justice dirent à Fortunatus : retirez-vous promptement d'ici , & hors du pays ; car les femmes qui sont dans les rues vous tueront ; & enverront avec lui deux hommes qui le conduiront jusqu'au bord de la mer & s'embarqua , allant quelque temps

par eau, puis par terre, & fit tant qu'il sortit du pays. Et après que Jérôme Robert & sa famille furent pendus, le Roi donna permission au menu peuple de piller sa maison; mais les Sergens du Conseil avoient premierement fait enlever le plus beau & le meilleur; c'est pourquoi qui put en avoir du reste il en eut, & n'étoit sujet d'en donner aucun compte à personne; & quand les autres Florentins & Lombards eurent entendu qu'on avoit ainsi pillé tout & ravagé la dite maison, ils eurent grande crainte de leurs biens & de leurs vies, & envoyèrent au Roi une grande somme d'argent, afin de leur donner une sauve-garde, attendu qu'en ce fait ils n'étoient en rien coupables. Le Roi usa de grace envers eux, & leur donna une sauve-garde & permission de vendre & acheter comme à la coutume; mais le dommage qui étoit tombé sur Jérôme Robert lui étoit arrivé par les Loix, à l'occasion qu'il avoit su l'affaire, & s'en étoit tu ne l'ayant pas révélée.

CHAPITRE X.

Comme les joyaux du Roi furent trouvés à la maison du Gentilhomme, sous un lit.

Après ces choses, le Roi eût bien désiré savoir qu'étoient devenus les joyaux, & s'il n'y avoit nul moyen de les pouvoir découvrir, car ils lui avoient beaucoup coûté, & les eût bien voulu ravoïr en les payant encore une fois; c'est pourquoi il fit faire une publication, que si quelqu'un pouvoit certifier où pouvoient être les joyaux, il auroit mille roubles, & outre cela on écrivit des lettres à la Cour, à plusieurs Rois, Princes & Seigneurs, & aussi aux Villes riches & puissantes, que si d'aventure quelqu'un venoit vers eux qui eût de tels joyaux, qu'on eût à les arrêter, &

les prendre; mais personne pour tout cela n'en dit rien, ce qui étoit merveilleux, car chacun eût bien désiré gagner l'argent; ceci dura jusqu'à ce que la femme du Gentilhomme eut parfait la trentaine sur son mari, & tant plus fut en avant du temps & plus en quittoit le deuil, si bien que peu de jours après envia ses voisins & voisines à venir manger un soir en sa maison, & entr'autres femmes il y en avoit une qui depuis peu étoit demeurée veuve, & qui lui dit: voulez-vous suivre mon conseil? je vous enseignerai comme vous oublierez en peu de temps votre mari; faites mettre votre couche en une autre chambre, si vous ne voulez pas faire cela, faites-la changer de place puis dites, ici n'est question de deuil, il faut oublier les morts & penser aux vivans; voilà comment j'en fis quand mon mari fut mort; la femme répondit: ô ma bonne amie, mon mari m'a été si cher, & l'ai tant aimé, que je ne pourrai si-tôt l'oublier: néanmoins elle n'oublia ce conseil, car aussi-tôt que les femmes furent sorties de la maison, elle commença à remuer tout ce qui étoit dans la chambre & faire porter tous les coffres & meubles de son mari hors icelle, & fit mettre tous les siens en leurs places, & aussi la couche de son mari en un autre endroit comme on lui avoit dit, sous laquelle chota, quand on vint à l'ôter on trouva le linge dans quoi étoient enveloppés les joyaux du Roi, & étoient près d'un porteau, ce qu'apercevant la femme, elle les prit, car icelle connoissoit bien & les serra, ne laissant pourant de faire accommoder sa chambre comme elle avoit déjà commencé: après elle envoya quérir un de ses plus proches voisins & parens, leur dit comme elle avoit recouvert les joyaux; que si on n'eût remué la couche & changé de place, ils porteroient chance d'être encore-là bien long tems, car personne ne les eût cherchés-là; c'est pourquoi elle demandoit conseil à ses amis pour savoir d'eux ce qu'elle devoit

faire d'iceux joyaux. Quand son parent eut entendu qu'elle avoit trouvé les joyaux il en fut joyeux, & la femme; si vous vous voulez me croire je vous conseillerai pour votre profit ce que vous devez faire, c'est que présentement vous preniez les joyaux & irai avec vous, & essayerons de nous présenter au Roi, afin de lui donner les joyaux à lui-même en sa main propre, en lui contant la vérité comme vous les avez trouvés, & que vous lui remettiez à sa volonté de vous donner ce qu'il lui plaira pour les avoir trouvés; car qui voudroit les retenir pour en avoir quelque grande somme d'argent, ou bien les envoyer en pays étranger pour les vendre, cela seroit fort avantageux, car le bruit est si grand par tout que le Roi a perdu des joyaux, qu'ils seroient incontinent connus, ce qui seroit occasion de mettre en grands périls de corps & de biens ceux qui s'en seroient mêlés, c'est pourquoi il vaut mieux les rendre au Roi.

CHAPITRE XI.

Comme la femme du Gentilhomme livra les joyaux au Roi.

LA Femme trouva ce conseil très-bon, & partant elle s'habilla joliment avec son habit de veuvage, & vint ainsi avec son cousin au Palais du Roi, & désiroit elle-même venir au-devant de lui, ce qui lui fut rapporté lequel commanda qu'on la laissât entrer en la Salle Royale, auquel lieu étant venue, elle s'agenouilla devant le Roi, lui faisant le plus d'honneur qu'elle put, & lui dit: Sire, comme étant votré pauvre & très-humble servante, je me suis venue présenter devant votre Majesté, pour vous faire entendre que vos Joyaux que vous aviez

recommandé à mon mari pour les livrer à la Duchesse de Bourgogne, ma très-honorée Dame, je les ai trouvés ce jour d'hui dans ma chambre derrière un poteau sous une couche, & en faisant remuer ladite couche j'ai trouvé le linge dans quoi ils étoient enveloppés, & aussi-tôt je suis venu promptement & en diligence pour les livrer à votre Majesté; & en disant ceci remit ces joyaux dans la main du Roi. Le Roi dépliant le linge trouva ses joyaux en fort bon état comme appartenoit, de quoi étant fort content les fit tous porter au lieu où ils devoient être portés: la chose plut grandement au Roi de ce qu'avoit fait la femme d'avoir été si soigneuse que de ne s'être point fiée à personne pour donner à porter ces joyaux si précieux. C'est pourquoi estimant que cela méritoit un bon présent pour lui faire passer son deuil & son chagrin, attendu que son mari avoit perdu la vie à cause des joyaux. Il appela un jeune Gentilhomme qui suivoit ordinairement la Cour, qui étoit bien fait, & lui dit: Monsieur, j'ai une prière à vous faire; le jeune homme répondit: Sire, vous ne me devez point prier, mais commander, & j'obéirai au commandement de votre majesté. Le Roi en sa présence les fit marier, & leur donna de grands biens, & vécut long-temps ensemble avec joie & contentement. Après, la femme fut vers sa bonne amie qui lui avoit donné un si bon conseil, & la remercia grandement de son bon avis de lui avoir fait ôter la couche; & lui dit: si je n'eusse pas cru votre conseil, le Roi n'eut eu ses joyaux, & je n'aurois pas épousé un si beau jeune homme, c'est pourquoi il fait bon suivre le conseil des plus sages que soi.

CHAPITRE XII.

Comme Fortunatus s'égara dans un bois, & comme toute la nuit il dormoit en grande peur & si ayeur.

Fortunatus suivit son chemin après avoir été délivré du gibet, n'ayant pas beaucoup d'argent, il se hâta tant qu'il put jusqu'à ce qu'il fut sorti d'Angleterre, & vint en Picardie, où il eut volontiers servi, mais il ne trouva point de Maître. Pourquoy il passa outre, & s'en vint en Bretagne, où étant il entra dans un gros bois désert, & se fourvoya en sorte qu'il ne lui fut point possible d'en pouvoir sortir, & comme la nuit approchoit fort, il se trouva auprès d'une ancienne maison où autrefois on avoit voulu faire des verres, dont il fut joyeux espérant y trouver quelqu'un, mais il n'y avoit personne; néanmoins il demeura la nuit là-dedans avec une frayeur extrême, étant de plus en grand souci de sa vie, à cause des bêtes sauvages, qui faisoient ordinairement leur repaire dans ce bois, & lui tâdoit beaucoup la venue du jour, esperant sortir de ce désert, afin qu'il ne mourut de faim, & le jour étant venu, il croyoit passer au travers du bois, mais il y marchoit par sa longueur, de sorte que plus il marchoit & moins il en pouvoit sortir, ainsi passa le deuxième jour en grande fâcherie: la nuit étant venue, il se trouva fort las & recru; car il y avoit deux jours qu'il n'avoit bu ni mangé, & après comme le bonheur lui en voulut, il trouva une fontaine où il but, il rassasia sa soif & se rafraichit le cœur, étant ainsi prêt de la fontaine, la Lune commença un peu à luire, & ouit le bruit d'une bête sauvage dans les bois & les rugissemens des Ours, ce qui lui fit penser qu'il n'étoit pas bon de se tenir-là plus long-temps, ni aussi de s'ex-

fuir plus loin, car il n'eut point trouvé de maison de retraite, ni aussi de secours, & les bêtes sauvages l'eussent bientôt attrapé, & croyoit que pour le mieux qu'il feroit bien de monter sur un grand arbre, ce qu'il fit afin d'éviter la fureur des bêtes sauvages, & non loin de-là il monta sur un arbre bien haut qui avoit beaucoup de branches & s'assit dessus, contemplant plusieurs bêtes farouches qui venoient boire à la fontaine; s'entre-mordant & s'entre-frappant de leur pattes, menant entr'eux un bruit horrible. Mais entre tous il y en avoit un qui participoit de la nature d'un Loup & de l'Ours, qui sentit Fortunatus sur l'arbre, & commença à grimper vers lui: Fortunatus voyant ceci en eut grande peur, & monta de plus haut en plus haut, l'Ours le suivoit à toute force. Mais quand Fortunatus ne put monter plus haut, monta sur une branche, tira son poignard & le fappant à la tête lui fit plusieurs plaies, dequoy l'Ours fut grandement irrité, & laissant aller une de ses pattes de devant, en frappa Fortunatus si furieuse-ment, que l'autre patte faillit, & tomba du haut en bas avec un si horrible bruit, que toute la forêt en retentit. Alors s'enfuirent toutes les autres bêtes sauvages tant qu'elles purent. Or après qu'il vit l'Ours qui étoit tombe, étant encore sous l'arbre, car il avoit fait une si lourde chute qu'il ne pouvoit sortir delà, & toutefois n'étoit-il pas encore mort; durant ce temps, Fortunatus se tenoit assis sur l'arbre & n'osoit descendre, & commença à avoir si grand sommeil, qu'il eut crainte de s'endormir, & par après tomber du haut en bas pour se rompre le col, ou bras ou jambes, ayant le cœur rempli de crainte, il descendit de l'arbre, tenant son poignard, il en frappa l'Ours & lui fit une profonde plaie, puis en mettant sa bouche sur la plaie en suçà le sang tout chaud, qui lui donna un peu de force & de vigueur, & disoit que s'il eût eu du feu qu'il eut bien rassasié sa faim,

& avoit si grand sommeil qu'il se coucha contre terre pres de l'Ours mort, & s'endormit jufqu'au lendemain matin, & étant éveillé il vit devant lui la perfonne d'une belle Femme.

CHAPITRE XII.

Comme dame Fortune donna une bourse à Fortunatus, dans laquelle il y avoit toujours de l'argent.

Quand Fortunatus vit cette femme, il lui dit: Mademoifelle, je vous fupplie tant que je vous puis fupplier qu'il vous plaife me donner aide, secours & confeil afin que je puiffe fortir de ce bois, car voici le troifieme jour que je fuis égaré fans aucune nourriture, & lui raconta ce qui lui étoit arrivé avec l'Ours: elle lui demanda d'où il étoit; il répondit, je fuis de Chypre. Fortune lui dit, où paflez-vous? La pauvreté, dit-il m'a réduit de cette façon, & fuis près à chercher mon pain quotidien tous les jours de ma vie. Fortunatus, dit Fortune, ne craignez point, car c'est ici que par l'influence des cieux me font octroyées fix vertus que je puis concéder par ci-après, foit une, deux ou trois, ou plus felon la conduite & difpofitions des heures qui regnent dans tous les fept Planettes; c'est à favoir, fageffe, richeffe, force, fanté, beauté & longue vie; maintenant choisissez une des fix & n'y penfez pas longuement, car l'heure de difpenfer & de donner quelque chofe eft prefque paffée. Fortunatus ne fut pas long-temps à y penfer, & dit: je defire donc richeffe, c'est que je puiffe avoir toujours affez d'argent. Incontinent Fortune prit une bourse & la donna à Fortunatus, & dit: prenez cette bourse, car auffi fouvent que vous mettrez la main dedans, en quelque pays que vous foyez, vous y trouverez toujours dix pieces d'or,

d'or, que toutes feront mifes & auront cours au lieu où vous ferez, & aura cette bourse telle vertu pour vous & pour vos enfans leur vie durant, même pour ceux qui en feront en poffeffion; mais lorsque vous ferez mort elle perdra fa vertu; c'est pourquoi vous aimerez cette bourse, & l'aurez en eftime & en aurez un grand foin. Fortunatus tout affamé qu'il fut, eut le cœur conforté par la vertu qu'il efperoit qu'auroit la bourse, & dit à la Demoifelle, ô ma très-chere Dame! à préfent que vous m'avez fait un fi grand Don, c'est bien raifon que je fois obligé à faire votre volonté, afin de ne jamais oublier le bien que vous me faites; cette jeune Dame répondit fort benignement à Fortunatus, & lui dit: puifque vous avez fi bonne volonté en mon endroit de me rendre quelque fervice, pour le plaifir que je vous ai fait, je vous recommande deux chofes que vous ferez pour l'amour de moi tout le temps de votre vie & en même jour qu'il eft aujourd'hui; en premier lieu, c'est que vous ferez des feux de joie, & la deuxieme, que dans quelque pays que vous foyez vous ferez enquête où il y aura quelque pauvre homme qui ait une fille à marier, vous la ferez vêtir bien honnêtement, & vous lui donnerez à même jour que celui-ci quatre cens pieces d'or, qui aient cours audit lieu où vous ferez, afin de pouvoir le marier, & en reconnoiffance de ce que je vous ai bien réjoui aujourd'hui, auffi tous les ans vous réjouirez une pauvre fille. Fortunatus lui répondit: ô Dame! remplie de toutes vertus, n'avez aucun doute de cela; car j'accomplirai votre volonté, & je l'ai déjà gravée dans mon cœur, & y fera tant que je vivrai.

Or néanmoins pendant tout ceci, Fortunatus étoit toujours en grand fouci comment il pourroit fortir du bois, c'est pourquoi il dit à Fortune: grande Dame, je vous fupplie donnez-moi confeil, afin que par votre moyen je forte de ce bois défert: Fortune répondit,

de ce que vous vous êtes égaré dans ce bois, & êtes tombé en un si grand inconvénient, cela vous a été de bonheur, maintenant suivez-moi; puis le mena à travers le bois dans un chemin frayé, & lui dit: marchez & suivez ce chemin, & ne vous retournez pas pour voir où j'irai, que si vous faites cela, vous sortirez bientôt hors du bois. Fortunatus fut ainsi que la Dame lui avoit commandé, & suivit le chemin battu du mieux qu'il lui fut possible; sortant du bois il vit une bonne Taverne, où le monde ordinairement buvoit & mangeoit, alors qu'on passoit & repassoit au travers du bois. Fortunatus étant parvenu près de la Taverne s'affit contre terre, & tira la bourse de son sein pour voir s'il étoit ainsi qu'elle lui avoit donné à entendre, & aussi pour savoir combien il dépenseroit, car il n'avoit point d'argent, il mit donc la main dans sa bourse & en tira hors dix écus, de quoi il fut grandement réjoui; & s'en fut fort aisé à la Taverne, aussi-tôt dit à l'hôte de lui donner bien à manger & du bon vin, car il avoit grande faim, & qu'il le contenteroit & paieroit fort bien; ce que fit le Tavernier, & mit devant lui à boire & à manger à la suffisance de ce qu'il y avoit.

CHAPITRE XIV.

Comme Fortunatus vint faire grande chere à la Taverne, & comme il acheta de beaux chevaux qu'un Comte voulut avoir, à cause de quoi il fut pris prisonnier, & fut en bien plus grand danger qu'il n'avoit encore été.

Fortunatus donc but & mangea-là, & rassasia sa faim, il y demeura deux jours entiers & acheta de son hôte un riche habit pour être au service de

quelque Grand, faisant bonne chere pour récompenser la faim qu'il avoit endurée, puis paya l'hôte selon sa demande, s'enfuit & passa outre. Etant éloigné du bois environ deux lieues, vint à un petit Château où demeuroit un Comte que l'on nommoit le Comte du Bois: celui-ci avoit droit & Jurisdiction sur ledit bois pour le garder & en faire faire la vente par le commandement du Duc de Bretagne. En ce lieu vint Ferrunatus & se mit en bonne Auberge, en commandant qu'on n'apportât que du bon. Entr'autres choses il demanda à l'hôte si on ne pouvoit point trouver en ce lieu quelques beaux chevaux à vendre. Il répondit quoi, & que le jour d'au paravant il étoit venu ici un riche marchand étranger avec cinquante beaux chevaux, & s'en va sur ce qu'un mariage va se faire du Duc de Bretagne avec la sœur du Roi d'Arragon, mais sur ce nombre de cinquante chevaux, il y en a trois pour qui notre Seigneur le Comte offre trois cens écus; mais ce dit Marchand en veut avoir trois cens vingt écus, & ainsi ne sont en discord que de vingt écus. Fortunatus ayant appris cela, s'en fut secretement en sa chambre, puis tira de sa bourse six cens écus, & les mit dedans sa poche, puis fut devers l'hôte & lui dit: Où est l'homme qui a ces chevaux à vendre? s'ils sont si beaux que vous me dites, je les desirerois voir: Son hôte répondit, je doute qu'il vous laisse voir ses chevaux, car le Comte lui a promis de les voir avant son départ. Fortunatus répondit: si ces chevaux me sont agréables je les achèterai, & en donnerai peut-être, autant que le Comte. Ceci parut à son hôte une pure moquerie de se faire bien riche, & n'avoit pas ses habits à l'avenant, & même qu'il étoit venu à pied; néanmoins il fut trouver ce Marchand & sçut si bien l'engager qu'il lui fit voir les chevaux à la montre & à l'essai, lesquels plurent fort à Fortunatus, mais principalement les trois que le Comte devoit acheter, & avoit en-

tendu qu'il n'y avoit à leur différent que vingt écus, c'est pourquoi il compta l'argent & lui donna trois cent vingt écus, puis envoya les chevaux à son Auberge, & envoya querir l'Ouvrier pour faire des harnois & autres choses nécessaires. Outre cela il enjoignit à l'hôte de trouver deux hommes pour les servir & voyager avec lui, leur promettant de bons gages. Or pendant ce temps-là, le Comte eut avis que Fortunatus avoit acheté des chevaux, de quoi il étoit grandement irrité; des chevaux lui sembloient beaux, & n'eût pas laissé de les prendre à l'appétit de vingt écus, voulant aussi les mener aux noces, afin de paroître. Etant ainsi contristé, il envoya un de ses serviteurs à l'hôte pour lui demander quel homme c'étoit qui avoit acheté les chevaux: L'hôte lui répondit, qu'il ne le connoissoit point, & qu'il étoit venu chez lui à pied en façon d'Écuyer, & qu'il lui avoit demandé bien à boire & à manger, disant qu'il le paieroit bien. Le serviteur se mit en colere de ce qu'il étoit avec lui pour voir ces chevaux & pour les acheter; il répondit: J'ai fait comme un bon hôte doit faire à ceux qui sont logés chez lui, je pouvois bien faire cela avec honneur, car je ne pouvois pas juger qu'il acheteroit les chevaux, ne le croyant pas assez riche pour acheter seulement un âne.

CHAPITRE XV.

Comme Fortunatus fut pris & examiné qui lui avoit donné la Bourse.

LE Serviteur du Comte étant de retour, lui raconta ce que l'hôte lui avoit dit: le Comte ayant entendu qu'il n'étoit pas Gentilhomme, dit à ses Serviteurs: Allez, & prenez celui qui a acheté les chevaux, car il a dérobé l'argent ou bien il a tué quel qu'un.

Ainsi ils le prirent & le mirent en une forte prison, puis lui demanderent d'où il étoit. Il répondit qu'il étoit de Chypre, d'une Ville nommée Famagusta. Ils lui demanderent qui étoit son Pere; il répondit, c'est un pauvre Gentilhomme. Le Comte étoit bien aisé qu'il étoit d'un pays éloigné, il lui demanda où il avoit pris cet argent duquel il étoit si riche. Il répondit, l'argent est à moi, & croyez que je ne dois rien à personne qui me puisse contraindre de dire où j'ai pris cet argent, mais si quelqu'un me veut accuser que je lui aie fait tort ou que j'aie dérobé quelque chose, qu'il vienne devant votre Grandeur en jugement, je lui répondrai. Le Comte dit derechef, tout votre babil ne vous sert de rien; mais vous direz d'où vient cet argent; & pour ce faire il le fit mettre au lieu où l'on donne la question aux mal-faïcients; quand Fortunatus vit que c'étoit à bon es-cient qu'on le vouloit tourmenter de la façon, il eut grande peur, & nonobstant cela il résolut de plutôt mourir que de découvrir la vertu de sa bourse: après avoir été guindé avec de pesants poids sur lui, il répondit: ôtez-moi d'ici, je vous répondrai à tout ce que vous me demanderez: quand on l'eut démonté, le Comte dit de grande colere, dites-moi donc où vous avez pris tant de beaux écus. Fortunatus dit, j'ai été égaré dans votre bois jusqu'au troisieme jour sans boire & sans manger, mais en sortant je trouvai une bourse dans quoi il y avoit six cent écus. Le Comte dit où est la bourse? Fortunatus lui dit: Je pris l'argent que je mis dans ma poche, puis jetai la bourse dans l'eau qui court au travers du bois: le Comte répondit: O méchant que tu es! me veux-tu frauder de ce qui m'appartient? tiens-toi donc pour assuré présentement de perdre la vie, & voir tous tes biens confisqués; car saches que tout ce qui est dans le bois est à moi; Fortunatus lui dit: Monseigneur, je n'ai pas su ni connu aucune chose du droit que vous

aviez sur ce bois. Le Comte répondit : il ne m'importe si vous le saviez ou non. N'avez-vous jamais oui dire que qui ne le fait le demande ? Or, maintenant tenez-vous prêt ; car aujourd'hui je prendrai vos biens, & demain la vie.

Fortunatus ayant entendu dire tout ceci, disoit en lui-même : Hélas ! quand j'avois le choix des six dons, pourquoi ne choisissais-je pas plutôt sagesse que richesse ? je ne serois pas à présent en si grande angoisse & perplexité ; & commença à demander grace & pardon, en disant : Très-clément Seigneur, ayez pitié de moi ; & que pourrez-vous profiter de ma mort ? Prenez votre bien que j'ai trouvé, & me laissez la vie ; à quoi le Comte ne voulut rien entendre, savoir, de lui laisser la vie, craignant qu'on ne lui fit reproche où il iroit, ce qui lui eût été d'une grande infamie devant plusieurs Princes & Seigneurs. Ce nonobstant, à la priere & requête de ses serviteurs, il fut ému à compassion de lui donner la vie ; ainsi, il le fit ôter de la question, & lui donna son équipage avec une couple d'écus pour sa dépense ; ce qu'il faisoit pourtant à contre-cœur, & au lendemain du matin le fit conduire hors de son pays, & le fit promettre & jurer de ne retourner jamais sur ses terres ; ce qu'il promit bien de faire, étant fort joyeux d'être échappé à si bon marché ; car si le Comte eût su la vérité du fait, il ne l'eût pas laissé aller de la façon. Quand donc Fortunatus se vit en pleine liberté, il n'osoit cependant tirer aucun argent de sa bourse, craignant qu'il ne lui arrivât encore quelque inconvénient ; mais il fut deux jours entiers à mendier, car il craignoit, si on eût trouvé de l'argent sur lui, qu'on ne l'eût pris de rechef. Ainsi, il vint à Angers, qui est une des principales villes du pays, & se logea près de l'eau, auquel endroit il y avoit un grand peuple ; aussi y avoit-il des Ducs, Comtes & Seigneurs qui étoient là, attendant la venue de l'Épouse pour

lui faire honneur à ses noces, à ses joutes & tournois, danses & autres plaisirs semblables, choses qui agréoient fort à Fortunatus ; mais il craignoit que s'il faisoit comme il pourroit bien faire, il lui fût peut-être arrivé de même qu'à l'endroit du Comte du Bois. Néanmoins il acheta de beaux chevaux, & loua un serviteur, & se fit faire, à lui & à son homme, de beaux habits, & harnacha joliment ses chevaux, & s'en fut loger en la plus grande Auberge qui fut à Angers ; car il desiroit aussi voir la Fête & demeurer là jusqu'à la fin des noces. L'Épouse donc vint d'outre-mer, & on lui envoya à sa rencontre plusieurs beaux vaisseaux pour la recevoir, avec tout l'honneur qui lui étoit dû ; mais elle fut encore mieux reçue en mettant pied à terre par son Seigneur & Époux, & par tous les autres Princes & Seigneurs. Le Comte tint Cour ouverte pendant l'espace de six semaines & trois jours.

CHAPITRE XVI.

Comme Fortunatus se tint Angers, pour voir les triomphes de la Cour.

Comme Fortunatus voyoit tout ceci, il y prenoit un très-grand plaisir, & ainsi quant à lui il ne faisoit rien autre chose tous les jours que de monter à cheval pour voir généralement tout ce qui se faisoit à la Cour, & n'arrêtoit point à son Auberge, ce qui ne plaisoit point à son hôte, qui ne le connoissoit point, & craignoit qu'il ne s'en allât sans payer, comme plusieurs fois cela est arrivé : c'est pourquoi il dit à Fortunatus : Ami, je ne vous connois point, je vous prie de faire en sorte de payer tous les jours ; Fortunatus se mit à rire, & lui dit : mon hôte, je ne m'en irai point sans vous payer ; lors il tira de sa

bourse cent beaux écus & les lui donna, lui disant : Quand vous estimerez que j'en aie dépensé autant, je vous en donnerai d'autres, & pourtant vous n'avez que faire de m'en rendre compte : l'hôte les prit & commença grandement à honorer Fortunatus, & le faisoit feoir à table parmi les gens de qualité, & lui donna une chambre plus honorable que celle qu'il avoit auparavant. Quand donc Fortunatus fut assis à table parmi les Seigneurs & Gentilshommes, il vint là plusieurs Chantres & Ménestriers devant la Compagnie pour la réjouir, & pour gagner de l'argent. Il y vint aussi, parmi eux, un vieil Gentilhomme qui se plaignoit de sa pauvreté, & se disoit d'Irlande; il avoit été sept ans hors de son pays, & avoit traversé deux Empires & vingt Royaumes, car il n'y en avoit pas davantage en la Chrétienté; ayant dépensé son argent il desiroit qu'on lui en donnât quelques pièces pour l'aider à retourner à sa maison. Un Comte qui étoit assis à table, lui demanda comment s'appelloient tous ces Royaumes là; le Gentilhomme les lui spécifia les uns après les autres, & dit de plus: il n'y a point de Royaume qui n'ait sous lui trois ou quatre Duchés, sans les autres grands Seigneurs qui relevent d'eux où j'ai semblablement été; chaque pays a son propre langage à part, de chacun langage j'en ai autant appris à parler comme il m'est de besoin, aussi j'ai par écrit comment chacun Roi se nommoit au tems que j'y étois, & aussi combien chacun Royaume est distant l'un de l'autre: le Comte lui dit, je voudrois avoir été avec vous & être de retour en ce lieu, parce qu'il y a bien du dégoût & souvent péril de la vie quand on voit ainsi les pays étrangers; le Gentilhomme lui dit: Oui, Monseigneur, l'on y voit & apprend le bien & le mal, & son a bien souvent de misérables logis & beaucoup à souffrir. Le Comte lui donna quatre écus, & lui dit: si votre commodité vous le permet, vous

pouvez

pouvez demeurer ici tant que la Fête durera, & je paierai pour vous. Léopoldus le remercia & lui dit: Monseigneur, il me tarde que je sois avec ma femme & mes enfans & amis, parce qu'il avoit été absent pendant un très-long voyage. Fortunatus avoit parfaitement bien entendu tout ce qu'avoit dit ce Gentilhomme, pourquoi il disoit en lui même: si je pouvois induire ce vieux Gentilhomme à me servir de guide pour voir bien du pays, je lui donnerois bon salaire: aussi-tôt que le diner fut fini, il l'envoya quérir & lui demanda comment il se nommoit: Léopoldus répondit-il; Fortunatus lui dit, j'ai oui dire que vous avez bien voyagé, & avez été par plusieurs & divers Royaumes, or maintenant je suis jeune, je voudrois bien volontiers employer mes jeunes ans à voyager tant que mon désir fût accompli: c'est pourquoi si vous me voulez servir de guide & de conducteur, je vous entretiendrai un cheval & un écuyer, & vous tiendrai comme mon propre frere, & vous donnerai bons gagés. Léopoldus répondit: Monsieur, ce me viendroit bien que l'on m'entretint honnêtement & que l'on me donnât bien de quoi; mais je suis vieil & ai femme & enfans qui ne savent où je suis; d'autre part l'affection que j'ai pour eux m'excite à les voir. Fortunatus répondit: Cher Léopoldus, faites ma volonté & j'rai avec vous en Irlande; que si votre femme & vos enfans sont encore vivants, je leur ferai d'honnêtes présents, & quand nous aurons achevé notre voyage & que nous serons à Famagousta en Chypre, je vous donnerai des serviteurs & des servantes, si vous le désirez, toute votre vie. Léopoldus disoit en lui-même: ce jeune homme promet beaucoup, si ce qu'il dit est vrai, ce me seroit un bonheur sur mes vieux ans. Partant il lui dit: Je ferai votre volonté moyennant que vous me teniez ce que vous me promettez, & aussi que vous en puissiez venir à bout; mais ne commencez point que vous n'ayiez

E

assez d'argent ; car sans beaucoup d'argent , cela ne se peut faire. Fortunatus lui dit : n'ayez souci de cela , je sçais le moyen de trouver de l'argent en quelque pays que ce soit ; c'est pourquoi promettez-moi seulement de demeurer avec moi , afin de parachever le voyage. Léopoldus lui dit : promettez-moi aussi que vous me tiendrez ce que vous m'avez promis : ainsi ils se promirent la foi l'un de l'autre de ne s'entre-laisser au besoin.

Quand donc cela eut été arrêté entr'eux, Fortunatus prit incontinent deux cens écus , & les donna à Léopoldus , en lui disant : achetez deux bons chevaux & n'épargnez point l'argent , prenez un serviteur , & s'il ne vous sert bien prenez-en un autre ; quand vous n'aurez point d'argent , je vous en donnerai & ne vous laisserai point sans argent : ceci plut assez à Léopoldus , disant que c'étoit un assez bon commencement , & s'accorda , puis s'appréta selon sa volonté , ce que fit semblant Fortunatus ; il ne prit pourtant que deux écuyers & un garçon , & de façon qu'ils étoient au nombre de six , étant tous d'un même accord qu'ils iroient par tous Pays & Royaumes. En premier lieu , ils devoient voir le pays de Romanie , & partant s'en furent tout droit à Nuremberg sur le Wery , à Ausbourg , Nortlingue , Ulissingue , Capernick , Strasbourg , Basle , Metz , Cologne & de-là à Bruges en Flandres , & de Bruges à Londres , qui est environ à quatre journées de-là , & pour y venir il faut passer la mer ; de Londres ils furent à la Cour du Roi d'Ecosse , étant à neuf de distance l'une de l'autre.



CHAPITRE XVII.

Comme Fortunatus fut en Irlande avec son serviteur , & comme ils furent ensemble voir le Purgatoire de Saint-Patrice.

ETant parvenus audit lieu , ils avoient encore six journées jusqu'en Irlande , en la Ville d'où étoit Léopoldus , lequel pria son Seigneur de vouloir bien venir avec lui jusques-là , ce qu'il fit fort volontiers. Ainsi ils furent en Irlande , & vinrent en la Ville de Maldric , qui étoit le lieu de la naissance de Léopoldus : là il trouva la femme & ses enfans comme il les avoit laissés , réservé qu'un de ses fils avoit pris femme , & une de ses filles avoit pris mari , lesquels furent fort réjouis de sa venue. Fortunatus sachant qu'il n'avoit plus gueres d'argent , lui donna cent nobles afin d'acheter tout ce qu'il falloit , & mettre tout par ordre ; car il vouloit aller dîner chez eux & se réjouir ; ce qu'il fit & appréta le tout somptueusement comme il falloit , puis invita tous ses enfans , ses gendres , ses belles filles & tous ses autres amis ; il avoit un si grand festin qu'un grand nombre de peuple y étoit venu de la Ville. Fortunatus étoit joyeux avec eux , & après dîner il appella Léopoldus & lui dit : vous prendrez congé de votre femme & de vos enfans , puis vous prendrez ces trois bourses , dans chacune sont cinq cens nobles , vous donnerez la première à votre femme , la seconde à vos fils , & la troisième à vos filles pour une reconnoissance , afin qu'ils puissent avoir de quoi. Léopoldus en fut joyeux , le remercia de ses grands dons , & s'en réjouit avec sa femme & ses enfans. Or Fortunatus ayant entendu qu'il n'y avoit que deux journées jusqu'à la ville où étoit le Purgatoire de St. Patrice , nommé Vernieu ,

qui est aussi en Irlande, auquel lieu est située l'Abbaye, où dans l'Eglise, derrière le Maître-Autel, est la porte par où l'on va dans ce trou obscur que l'on nomme le Purgatoire de S. Patrice, & où personne ne peut entrer sans le congé de l'Abbé; c'est pourquoi comme ils furent arrivés, Léopoldus vint à l'Abbé & impetra congé de lui pour entrer dedans; néanmoins il s'informa d'où étoit ce Seigneur; il dit qu'il étoit de Chypre, & fut Fortunatus invité de l'Abbé avec toute sa compagnie, pour venir dîner avec lui; ce que Fortunatus tint à grand honneur, & peu avant dîner il acheta un poinçon de vin, du meilleur qu'il pût trouver, dont il fit présent à l'Abbé, car le vin est là fort rare, ce que l'Abbé prit avec grand remerciement, car en icelle Abbaye on use peu de vin, & le plus qui s'en use c'est au Service Divin. Après que ce repas fut fini, Fortunatus remercia l'Abbé & lui dit: Si je ne craignois de faire déplaisir à votre pauvreté, je vous demanderois volontiers la raison pourquoi on dit que c'est ici le Purgatoire de S. Patrice. L'Abbé lui dit: je vous dirai qu'il y a quelques centaines d'années que cette place où est présentement cette maison de Dieu étoit un désert, & non pas loin d'ici étoit un certain Abbé, nommé Patricius, homme très-dévoit, qui venoit bien souvent en ce désert pour faire pénitence. Or, un jour il trouva cette caverne ouverte qui est très-longue & bien profonde; il y entra si avant, & marcha si loin qu'il ne savoit point comme il en pourroit sortir. Lors il se jeta à genoux, & pria Dieu, que si ce n'étoit contre sa volonté, il lui fit la grace de lui aider à sortir de cette Caverne, & durant ce temps qu'il prioit Dieu dévotement, il entendit plus avant un cri effroyable, & peu après Dieu lui fit la grace de sortir de cette Caverne, de quoi il remercia Dieu grandement & revint à son Cloître; il parvint plus saint homme qu'il n'avoit encore été; par ceci est arrivé que plusieurs personnes pieuses ont fondé

ce Cloître en ce lieu. Fortunatus lui dit: que disent les Pèlerins lorsqu'ils en sortent? L'Abbé dit: je ne m'en informe pas; mais plusieurs me disent: qu'ils ont oui des cris seulement, & plusieurs autres disent qu'ils n'ont oui ni vu rien en tout, sinon qu'ils avoient la frayeur. Fortunatus dit: je me suis déjà promené par plusieurs endroits, & n'irois-je point en la Caverne? que si j'y manquois cela me seroit reproché; c'est pourquoi je n'en partirai point que je n'aie été dans le Purgatoire. L'Abbé lui dit: si vous voulez y entrer, n'allez pas trop avant; car il y a plusieurs chemins qui font fourvoyer, & l'on est incontinent égaré, comme cela est arrivé à plusieurs que l'on n'a trouvé que le quatrième jour. Fortunatus dit aussi-tôt à Léopoldus, s'il vouloit marcher avec lui; il lui dit qu'oui, qu'il iroit & demeureroit avec lui tant que Dieu lui prêteroit la vie; ce qui contenta fort Fortunatus. Le lendemain matin ils s'apprêterent, & tôt après on leur ouvrit la porte de la Caverne, qui étoit derrière le Grand Autel. Ainsi ils entrèrent, & puis fermerent la porte après eux; alors ils entrèrent en cette obscurité, & ne savoient plus où ils étoient, pourquoi ils furent bientôt égarés, & ne voyoient plus rien, & n'entendoient point ceux qui croient à la porte par où ils étoient entrés. Ainsi, ils ne se pouvoient plus aider eux-mêmes, & avoient grand faim: ils commencerent déjà à entrer en désespoir étant ennuyés de leur vie; car en ce lieu, ni l'argent ne sert de rien, & étoient assis contre la terre comme gens désespérés, ne voyant ni n'oyant personne. Les portiers s'en vinrent vers l'Abbé, & lui dirent que les Pèlerins ne sortoient point, ce qui les contrista grandement, & principalement pour l'amour de Fortunatus, qui lui avoit fait présent de si bon vin; de même tous les écuyers & serviteurs s'y en furent & étoient bien attristés à cause de leur Seigneur. Or, l'Abbé connoissoit un vieil homme, qui avec des cor-

des avoit autrefois mesuré la Caverne, & même plusieurs années; il l'envoya quérir, & lui dit, qu'il regardât s'il ne pourroit point trouver l'occasion pour faire sortir deux hommes qui étoient dans la Caverne; les Ecuers lui promirent cent nobles. Il répondit: s'ils sont encore vivans je les tirerai de-là. Il s'appréta avec ses instruments & entra dedans. Quand il eut mis son affaire en œuvre, il chercha tant de trou en trou, qu'à la fin il les trouva; de quoi ils furent bien joyeux, car ils étoient déjà grandement débiles & langoureux. Il leur dit qu'ils se tinssent à lui, comme un aveugle fait à celui qui le mene, & suivant ses instructions ils sortirent dehors, dont l'Abbé fut bien aise, d'autant qu'il craignoit que par après personne n'y voulut plus entrer, ce qui lui eût retourné à grande perte & dommage. Les Ecuers dirent à Fortunatus, qu'ils avoient promis cent nobles à un vieil homme, afin qu'il les allât chercher; il les lui donna, & encore davantage. Après cela il fit apprêter à son logis un somptueux dîner, & invita l'Abbé & tous ses Freres, & le remercia de ce qu'il étoit sorti de si grand danger, puis laissa à l'Abbé & à son Convent cent nobles d'or: ainsi ils prirent congé de l'Abbé, & reprirent leurs erres pour voyager, & de-là ils furent à Calais en Picardie; car, par-delà l'Irlande, la mer est tellement tempétueuse, qu'il n'y a moyen de passer outre: puis ils furent de-là à Paris & à travers la France, en Espagne, à Naples, à Rome, & de-là à Venise.



CHAPITRE XVIII.

Comme Fortunatus vint de Venise à Constantinople, pour voir le couronnement d'un Empereur, & comme son hôte coupa sa bourse & celles de ses gens.

Quand donc ils furent à Venise, ils entendirent comment l'Empereur de Constantinople avoit un beau fils, qu'il vouloit faire couronner Empereur; car il étoit fort vieil, & se vouloit remettre de l'Empire pour le mettre en possession de sa Couronne, de quoi les Vénitiens avoient des nouvelles certaines; c'est pourquoi ils avoient apprêté une Galere, avec une Ambassade honorable, & plusieurs précieux & excellents joyaux pour présenter au jeune Empereur. Alors Fortunatus fit marché pour aller dans la Galere pour lui & ses gens, puis voguerent avec les Vénitiens à Constantinople, qui est une grande ville, & y étoit venu si grande quantité d'étrangers, que l'on ne pouvoit pas trouver d'hôtellerie; on donna aux Vénitiens un logis à part, parce qu'ils ne vouloient recevoir aucuns étrangers. Fortunatus avec ses gens fut long-temps à trouver logis; à la fin ils trouverent un homme qui étoit larron, où ils se logerent, & furent tous les jours voir la Fête, & plusieurs choses qui se feroient & seroient trop longues à réciter. Fortunatus allant ainsi tous les jours voir la Fête, avoit une chambre séparée des autres, laquelle étoit toujours bien fermée à la clef, pensant, par ce moyen, que toutes ses hardes fussent bien en assurance; mais l'hôte qui avoit une entrée secrète, par où il entroit dans la chambre par-dessous la plus grande couche, trouvoit moyen d'ôter un ais, puis le remettoit de telle façon que personne ne pouvoit remarquer, & par ainsi il entra dedans, puis se mit à souil-

ter toutes leurs hardes, tant valises que malles, il n'y trouva aucun argent, ce qui lui sembla bien étrange. Mais il pensa qu'ils portoiert leur argent sur eux, coufus dans leurs pourpoints; & quand ils eurent été quelque temps audit logis, ils compterent avec l'hôte, lequel prit garde d'où ils prenoient leur argent, & vit que Fortunatus donnoit à Léopoldus l'argent par dessous la table, lequel paya l'hôte, & avoit Fortunatus enjoint à Léopoldus de payer leurs hôtes selon leurs demandes, ce qu'il fit semblablement à celui-ci qui lui agréoit fort, mais ce ne lui étoit pas assez, car il eut bien desiré avoir la bourse & tout l'argent qui étoit dedans. Or, en ces entrefaites, le jour vint que Fortunatus avoit promis de marier une pauvre fille, & de lui donner quatre cents pieces d'or en mariage ayant cours audit pays, pourquoi il demanda à l'hôte, s'il ne connoissoit point quelque pauvre homme qui eût une fille à marier, & qui ne pût point la marier à cause de sa pauvreté; qu'il la fit venir à lui, & qu'il la marieroit en honneur. L'hôte lui dit, qu'il en connoissoit plus d'une, & que le lendemain il lui ameneroit un bon pauvre homme avec sa fille quant & lui, ce que Fortunatus trouva bon; mais l'hôte faisoit son compte de lui dérober cet argent la nuit prochaine pendant qu'il l'auroit encore; car disoit-il, si je tardois davantage il le pourroit donner. Sitôt que la nuit fut venue, il se coula par un trou pendant qu'ils dormoient profondément, & il chercha par-tout leurs habits, pensant trouver plusieurs pieces d'or cousues dans leurs pourpoints; mais il n'en trouva point; pourquoi il coupa la bourse à Léopoldus, dans quoi il trouva environ cinquante ducats: il coupa aussi la bourse à Fortunatus; mais quand il l'eût târée par dehors, & senti qu'il n'y avoit rien dedans, il la jetta sous le lit, & après il fut aux trois serviteurs, & leur coupa semblablement leurs bourses, dans quoi il trouva peu d'ar-

gent; après il ouvrit la porte & les fenêtres, comme si quelqu'un y eut monté du côté de la rue. Quand Léopoldus fut éveillé & qu'il eut vu la porte & les fenêtres ouvertes, il gronda les serviteurs, leur disant, pourquoi ils n'alloient pas & venoient plus doucement, laissant reposer leur Seigneur: les serviteurs qui dormoient sautèrent incontinent du lit en terre, chacun disant n'avoir fait cela. Lors Léopoldus tressaillit, puis regarda la place de sa bourse, & vit qu'elle étoit coupée, & les courroies tenoient encore à la ceinture. Il appella Fortunatus & lui dit: Seigneur, la porte de notre chambre est ouverte, & l'argent que j'avois de vous m'a été dérobé; les serviteurs ayant ouï cela, regarderent & virent qu'on leur en avoit fait tout autant. Fortunatus entendant cela se faisoit incontinent de son pourpoint où étoit sa bienheureuse bourse, & trouva qu'on lui avoit aussi coupée, de quoi il fut tellement épouvanté qu'il tomba évanoui, & sembloit à le voir qu'il fut mort. Léopoldus & les serviteurs en eurent grande peur & furent grandement déplaisant de voir leur Seigneur en un tel état; car ils ne savoient pas la grande perte qu'il avoit faite; mais à force de le froter & lui jeter de l'eau sur la face, ils le firent revenir; & comme ils étoient en telle angoisse, vint l'hôte, qui cria bien fort à eux, demandant ce que c'étoit; ils lui racontèrent comme tout leur argent avoit été dérobé; & il leur dit: Je ne fais quels gens vous êtes, n'avez-vous pas une bonne chambre qui ferme? pourquoi n'y avez-vous pas pris garde? Ils lui dirent: nous avons fermé la porte & les fenêtres & nous les avons trouvées ouvertes. L'hôte leur dit: prenez garde que vous ne vous soyez volé vous-mêmes: Il y a plusieurs gens d'étranges pays, je ne peux savoir ce que chacun peut avoir en sa pensée. Or pendant qu'il étoit en tel état, il fut où étoit Fortunatus, & vit comme sa face étoit du tout changée; il lui dit: Avez-vous perdu beau-

coup d'argent ? Fortunatus lui dit, non. Il dit, donc, pourquoi êtes-vous tant contristé pour peu de chose ? Vous vouliez hier marier la fille d'un pauvre homme ; gardez l'argent pour faire votre dépense. Fortunatus répondit à l'hôte fort tristement : ce n'est plus de perte de la bourse que de l'argent, car dedans y avoit une lettre de change de quoi on pouvoit faire un profit considérable. Quand l'hôte vit que Fortunatus étoit si angoissé, quoiqu'il fut méchant, il fut ému à compassion, & dit : Cherchons la bourse pour voir si nous ne la pourrions point trouver ; car personne ne le pourroit pas beaucoup réjouir pour une bourse vuide, & fit en sorte que les serviteurs se mirent à la chercher : alors un d'eux se coula dessous la couche, & trouva la bourse, puis dit : Voici la bourse vuide, après la porta à son Maître, puis lui demanda si c'étoit la vraie bourse. Fortunatus dit, que je vois si c'est la vraie bourse qui m'a été coupée, laquelle se trouva être la même : mais Fortunatus craignoit que pour avoir été coupée elle n'eut perdu sa valeur, & n'osoit fouiller dedans devant les gens ; car il eut été marri que l'on eût connu la vertu de sa bourse, craignant que si on l'eut sçu, que cela ne lui eût causé la mort : il s'en fut donc coucher derechef, car on voyoit bien qu'il étoit fort débile ; or dessous les draps il ouvrit sa bourse & mit la main dedans : alors il trouva qu'elle avoit autant de force & de vertu qu'auparavant, de quoi il fut fort joyeux, & néanmoins sa peur avoit été si grande, que sa couleur & sa force ne purent pas si-tôt revenir, par quoi il se tint au lit tout le long du jour. Léopoldus vint à lui pour le reconforter, & lui dit : Monseigneur, tenez-vous content, nous avons encore de beaux chevaux, des chaînes d'or & d'argent, des bagues d'or & plusieurs autres joyaux, encore que nous n'eussions point d'argent, je vous menerois bien à votre maison ; j'ai été en plusieurs Royaumes sans argent durant ma vie. Léopoldus s'imaginait qu'il

étoit bien riche dans son pays, & que l'argent qu'ils avoient perdu ne lui feroit gueres de dommage. Fortunatus lui répondit d'une voix basse : Celui qui perd son argent perd son sens ; sagesse est à préférer aux richesses ; force, santé, beauté & longue vie, ne peuvent être dérobés, & alors il se tut.

Léopoldus n'entendoit point ces paroles & ne savoit pas qu'il eût eu le choix de toutes ces choses ; aussi ne lui en demanda-t-il pas davantage, pensant qu'il ne savoit ce qu'il disoit, d'autant qu'il s'étoit évanoui de cette façon. Nonobstant lui & les autres serviteurs firent du mieux qu'ils purent, & le firent ainsi revenir & reprendre sa couleur accoutumée, commençant derechef à être joyeux. Le soir, avant souper, il commanda aux valets d'acheter de la chandelle & la laisser brûler toute la nuit, & que chacun mit son épée toute nue auprès de soi, afin qu'ils ne fussent volés derechef, ce qu'ils firent ainsi. Fortunatus fit de forts nœuds à sa bourse, & tant qu'il vécut il ne la laissa point pendre à son pourpoint, mais il la garda si bien que personne ne la lui déroba plus. Le matin il se leva, s'en fut avec Léopoldus & le reste de ses domestiques dans la place du marché, où étoient Changeurs & Marchands ; étant là, il envoya ses serviteurs à la maison pour apprêter le dîner, & panser les chevaux, puis donna de l'argent à Léopoldus, & lui dit : Allez acheter cinq bourses neuves, pendant ce temps je m'en vais à mon Changeur, & j'apporterai de l'argent ; je n'ai point de plaisir quand nous sommes ainsi sans argent. Léopoldus fit ce qu'il lui avoit ordonné, & il apporta les bourses vuides. Aussi-tôt Fortunatus mit dans une bourse cent ducats, & les donna à Léopoldus pour faire la dépense, & aussi afin qu'il les distribuât à ce que personne ne manquât de rien, & lui dit que quand il n'en auroit plus, il lui en donneroit davantage ; il donna à chaque serviteur une bourse neuve & dix du-

cats, leur disant qu'ils se tinssent joyeux, mais qu'ils ne leur arrivât plus semblable accident. Ils le remercièrent fort, & lui promirent qu'ils en auroient soin. Fortunatus, par après, mit quatre cents ducats en une bourse, & envoya à l'hôte, disant : Je vous avois dit ci-devant que je voulois donner à la fille d'un pauvre homme pour la marier. Il lui dit : J'en connois plusieurs, & je vous en amenerai un & sa fille avec lui, afin que vous les voyiez vous-même; ce que Fortunatus eut pour agréable. Donc l'hôte fut chez un homme, & lui dit, que chez lui étoit logé un homme fort riche, & qu'il vint avec la fille promptement, car il espéroit que ce seroit grandement son profit.

CHAPITRE XIX.

Comme Fortunatus donna quatre cents ducats en mariage à la fille d'un pauvre homme.

Le pere de la fille étoit un homme fort simple, lequel dit à l'hôte : Je ne désire envoyer ma fille nulle part ; car peut-être pourroit-elle tourner en honte, & à l'appétit de quelque courtoisie prostituer son honneur, & par ce moyen elle ni moi ne serions point plus avancés ; dites-lui que s'il veut faire quelque gratification, qu'il vienne ici. Ces paroles dépitèrent fort l'hôte, & le dit à Fortunatus croyant que cela le dépiteroit aussi ; mais il ouit cela fort volontiers, & dit : menez-moi à l'homme ; lors prenant Léopoldus avec lui, s'en allerent à la maison du pauvre homme, auquel il dit : J'ai entendu dire que vous avez une fille propre à marier, faites-la venir ici & sa mere aussi, & il dit : pourquoi ? Fortunatus lui dit : faites-les venir, c'est un bonheur pour elles. Il appella donc la mere & la fille, qui vinrent toutes deux, & étoient honteuses, car elles avoient de pauvres habits,

& la fille se tenoit derriere sa mere, afin que l'on ne vit tous ses haillons. Fortunatus lui dit : fille, approche; elle étoit jolie & de beau corsage. Il demanda au pere l'âge qu'elle avoit ; sa mere repondit, vingt ans. Fortunatus dit : pourquoi l'avez-vous tant laissée sans lui donner un mari ? La mere ne put attendre la réponse du pere, & dit : Il y a six ans qu'elle eût été assez grande, mais nous n'avons pas eu du bien à lui donner. Fortunatus lui dit : si je lui donnois son mariage, connoissez-vous bien quelque parti pour elle ? La mere dit : Notre voisin a un fils qui l'aime bien, si elle avoit quelque chose il la prendroit volontiers à femme. Il demanda à la fille, si ce jeune homme lui venoit à gré. Elle repondit : je n'ai point de choix, mais celui que mon pere & ma mere me donneront je le prendrai, & ne ferai rien sans leur consentement. Fortunatus envoya querir le jeune homme ; quand il fut venu il lui plut grandement, & prit sa bourse dans laquelle il y avoit quatre cents ducats & les secoua sur la table, puis dit au jeune homme, qui étoit âgé d'environ vingt ans : si vous désirez avoir la fille en mariage, & vous, jeune fille, avoir le jeune homme, je vous donnerai cet argent ; le jeune homme leur dit : Jurez premierement, & je suis tout prêt : la mere repondit pareillement, aussi est ma fille. Ainsi on les fiança en présence de leurs pere & mere ; afin de leur donner à connoître que c'étoit un mariage, il leur donna l'argent comptant comme il l'avoit apporté, & leur donna encore dix ducats, afin de faire les noces, & autres dix ducats, qu'il leur donna pour avoir des habits, dont ils en furent fort joyeux & remercièrent Fortunatus. Or après la célébration du mariage, ils retournerent au logis. Léopoldus s'émerveilloit de ce que son Seigneur étoit si libéral que d'avoir donné tant d'argent, & cependant avoir été si fâché pour un peu d'argent qu'il avoit perdu. Or l'hôte fut grandement

fâché de ce qu'il n'avoit trouvé la bourse aux quatre cens ducats ; quoiqu'il eut vilité toutes leurs malles & bougettes , & en le corrouçant contre lui-même , il disoit : puisqu'il a donné tant d'argent , il faut nécessairement qu'il en ait bien d'autre , & il faut que je fouille derechef : Or il savoit bien qu'ils laissoient brûter une grosse chandelle la nuit , qu'ils avoient à cet effet fait faire exprès ; c'est pourquoi étant parris pour aller à la Cour de l'Empereur , il se glissa derechef dans la chambre & fit des trous dans la chandelle , puis y mit de l'eau & referma les trous afin qu'elle s'éteignit d'elle-même. Or c'étoit environ le temps que la fête finissoit , qui fit penser à l'hôte que Fortunatus ne tarderoit gueres à s'en aller , & qu'il étoit temps de ne laisser passer l'occasion , parquoi il prit résolution d'affronter ses hôtes encore une fois , & pour tant mieux achever son affaire , il leur présenta à souper du meilleur vin qu'il put recouvrer & se réjouit avec eux , estimant bien que après cela ils dormiroient profondément ; parquoi après leur avoir donné le bon soir ils s'en furent coucher , ayant premierement appâté leur chandelle , & chacun d'eux mit leur épée nue sur leur lit , pensant dormir sans aucun souci , ce que ainsi ils firent.



CHAPITRE XX.

Comme le méchant hôte de Constantinople vint la nuit dans la chambre de Fortunatus , & comme Léopoldus le tua.

MAis leur hôte ne s'endormit point , car il songeoit au moyen de mieux parachever son entreprise , & comme il vit que la chandelle étoit éteinte , il se coula par le trou & vint au lit de Léopoldus ; mais Léopoldus ne dormoit point & avoit un coutelas tranchant sur son lit , lequel il prit pour en frapper le larron , & lui en donna un tel coup sur la nuque du col , qu'il ne fut ni d'un côté ni d'un autre ; mais il tomba tout roide mort. Incontinent Léopoldus appella les serviteurs , en colere , en leur demandant qui avoit éteint la chandelle ; chacun d'eux répondit que ce n'avoit pas été lui , & Léopoldus leur dit , qu'un de vous aille quérir de la lumière , & que l'autre se tienne à la porte avec l'épée toute nue , & que nul autre ne sorte ; car il y a un larron dans la chambre : un des serviteurs courut promptement , & apporta de la lumière , puis dit : fermez bien la porte qu'il ne vous échappe ; alors commencerent à chercher & trouverent l'hôte près du lit de Léopoldus , le col à demi coupé. Quand Fortunatus entendit cela , il ne fut jamais de sa vie en telle angoisse , & dit : je voudrois n'être jamais venu à Constantinople , c'étoit peu de chose de perdre tout notre bien , mais maintenant c'est fait de notre vie & de nos biens ; en outre il dit : Léopoldus qu'avez-vous fait , pour avoir tué l'hôte de la façon ? Si vous ne l'eussiez que blessé seulement , nous pourrions par notre argent sauver notre vie. Léopoldus lui répondit : c'étoit de nuit , je ne savois sur qui je touchois ; j'ai frappé sur un larron qui fouil-

loit sous mon chevet, & qui nous avoit autrefois volé notre argent; je voudrois qu'on sçut en quelle façon je l'ai tué, nous n'aurions que faire de craindre nos vies & nos biens. Fortunatus lui dit: nous ne pourrions si bien faire que de prouver que l'hôte fut larron, ses parens & amis ne laisseroient jamais passer cela à toutes nos paroles, & notre argent ne nous pourroit aider en ceci. Quand donc Fortunatus se vit en telle angoisse & perplexité, il disoit en lui-même: si j'avois quelque ami fidele à qui je puisse donner ma bourse à garder, en lui racontant comme le tout s'est passé, lorsque nous serions prisonniers, il pourroit solliciter les Juges pour nous; peut-être que la Justice y auroit égard, & que par le moyen de ce bon ami qui leur donneroit une bonne somme d'argent ils nous relâcheroient; d'un autre côté il disoit: si je donnois ma bourse à quelqu'un, il l'aideroit tant & l'auroit en si grande estime qu'il ne la voudroit rendre, & peut-être que même il conseilleroit à la Justice de ne laisser ce meurtre impuni, leur disant que ce leur seroit une grande honte, si on leur reprochoit que ceux qui viennent loger dans des logis tuent leurs hôtes sans en faire aucune punition; en sorte qu'ayant bien conclu qu'il ne seroit pas à propos de laisser jamais sortir la bourse de ses mains, quoiqu'il en pût arriver, néanmoins il étoit si fort troublé que tous ses membres en trembloient. Quand Léopoldus vit que son Seigneur & ses serviteurs étoient si fâchés, si troublés & si angoissés, il leur dit: pourquoi êtes-vous si contristés? ici n'est question de faire deuil, la chose étant arrivée de la façon, nous ne pourrions pas faire ressusciter le larron, prenons quelque bon conseil, comme nous devons nous gouverner en cette affaire. Fortunatus lui dit: je ne fais nul remede, sinon que je suis bien marié, que je n'ai choisi sagesse au lieu de richesse, ce que j'eusse bien pu faire si j'eusse voulu, car à présent en seroit bien besoin; mais si vous

savez

savez quelque bon remede, dites-le; car il en est grande saison à présent. Léopoldus leur dit; suivez-moi, & faites ce que je vous dirai, & nous en irons d'ici vie & vagues sauves. Quand ils eurent entendu les paroles du vieux Léopoldus, ils s'en réjouirent.

CHAPITRE XXI.

Comme Léopoldus jetta le mort dans un puits, qui étoit près d'une étable.

ALors Léopoldus leur dit, maintenant tenez-vous tranquilles, & que personne ne parle; cachez aussi la lumière, puis il prit l'hôte mort, le chargea sur son col, & le porta au derrière du logis, près de l'étable où il y avoit un petit puits bien profond, dans lequel il le jeta la tête devant & enfonça si avant dans l'eau qu'on ne l'eût pu voir; ceci arriva environ sur le minuit, sans que personne s'aperçut de rien, puis il revint à Fortunatus & lui dit; nous avons si bien logé notre hôte mort, que de long-temps on ne saura où il est, si je ne me soucierois-je pas beaucoup quand il auroit dit à quelqu'un qu'il devoit nous venir dérober notre argent; car personne ne sauroit comme il se seroit départi de nous: c'est pourquoi prenez courage, & soyez en repos de ce côté-là; en outre il dit aux serviteurs: allez & apprêtez les chevaux, chantez des Chançons, & prenez bien garde que personne ne fasse pas semblant d'être triste, & aussi ferons-nous de notre côté: aussi-tôt que le jour paroitra nous nous leverons, & en six heures de temps nous serons bien loin: Fortunatus fut bien aise d'entendre ces paroles, & commença à faire bonne mine & mauvais jeu. Les serviteurs faisant donc ainsi les joyeux, & les chevaux étant prêts, Fortunatus appella tous les serviteurs & servantes de la maison, puis fit appor-

F

ter de la malvoisie, qui est très-excellente audit pays, & leur en fit boire jusqu'à leur faire éclater les yeux, puis donna à chaque serviteur & servante un ducat pour leur vin; ils étoient tous bien joyeux & gaillards.

Léopoldus leur dit: nous espérons dans un mois d'ici que nous ferons de retour, & alors nous ferons encore meilleure chere. Fortunatus dit aux serviteurs & servantes. Vous direz à l'hôte & l'hôtesse, que nous leur disons adieu, & que si nous n'eussions eu crainte de troubler leur repos, nous eussions nous-mêmes porté la malvoisie dans leur lit; ainsi en riant & se jouant ils monterent à cheval, & piquerent droit vers la Turquie; ainsi ils vinrent dans la terte de l'Empereur des Turcs, en une Ville nommée Calisa; en cette Ville l'Empereur avoit un Officier qui avoit chargé de donner un guide & un passe-port aux Marchands & Pélerins pour demeurer là, où bien pour voyager dans le pays, ce que Léopoldus savoit très-bien, dont aussi-tôt qu'il fut venu-là, il vint à l'Officier, lui dit qu'il y avoit six Pélerins qui désiroient avoir un homme avec eux pour les guider, & un truchement pour aller avec eux; il lui dit, je vous donnerai assez de guides, mais je veux avoir d'un chacun quatre ducats, & pour les Serviteurs qui vous meneront, ils auront un ducat par jour, & leurs dépens. Léopoldus disputa quelque peu à l'encontre de lui, mais pourtant il n'en fit pas trop grand bruit, & lui donna l'argent; il lui donna une lettre de créance, & l'envoya à un homme entendu, par le moyen duquel il croyoit qu'ils seroient bien gardés; ainsi ils chevaucherent à travers la Turquie: Quand Fortunatus vit qu'il étoit hors de péril n'yant plus occasion de tristesse ni mélancolie même, que l'angoisse qu'il avoit eue à Constantinople étoit passée, il commença derechef à se réjouir & à prendre du plaisir, & par ainsi ils vin-

rent aussi-tôt à la Cour de l'Empereur des Turcs, où ils virent les grandes richesses, & le grand amas de gens qu'il menoit lorsqu'il alloit en campagne, & si puissant que de faire assembler un si grand nombre de gens tous ensemble, & aussi de voir tant de Chrétiens détenus, ce qui lui déplaisoit sur toutes choses. Il ne demeura pas long-temps en Cour, mais il traversa la grande & petite Valachie; là étoit le Seigneur Macole Viada, & vinrent au Royaume de Basan, delà au Royaume de Croatie, & puis au Royaume de Dalmatie en Hongrie, & de Hongrie en Pologne; delà en Dannemarck, puis en Suede, & après en Norvege, & de Norvege derechef en Suede & en Dannemarck, & delà à Prague en Bohême, de Prague dans le Duché de Saxe & à travers la Franconie, & delà à Ausbourg. Au partir de là ils s'enfurent avec plusieurs Marchands, avec lesquels ils eurent une grande familiarité, car où ils passioient Fortunatus les défrayoit: Ils vinrent en peu de temps à Venise, & virent les façons, mœurs & croyance de tous ces pays-là: Fortunatus lui-même les a couchés par écrit dans un Livre, & toutes les bagues & joyaux que les Princes lui ont donnés, il les a bien gardés, & les a apportés avec lui en Chypre. Lors donc qu'il se vit à Venise, il fut bien joyeux & satisfait. Il y a en ce lieu plusieurs riches Marchands, je veux semblablement faire voir que j'ai de l'argent: il demanda donc à voir les plus précieux joyaux qui y fussent, lesquels lui furent apportés, & entre iceux quelqu'uns lui vinrent à gré qu'il acheta: depuis les Vénitiens reçurent de lui une grande somme d'argent, & l'eurent en grande réputation: avant ce temps, il se mit à penser comment son départ de Samagusta, il avoit laissé son pere Théodose & sa mere Gratiana en fort grande pauvreté, partant il leur fit faire plusieurs beaux accoutremens, & acheta beaucoup d'us-

tenfiles, de tout ce qu'il falloit pour le ménage, il en acheta un double, puis se mit avec tout son monde dans une Galere & naviguerent en Chypre, & parvint à la Ville de Famagusta; c'étoit alors la quinziesme année de son départ: en entrant dans la Ville, il lui fut dit que son pere & sa mere étoient décédés, dont il fut grandement contristé; lors il loua une grande maison, dans laquelle il mit tous ses biens, prit davantage de serviteurs & servantes, puis commença à tenir un train honorable, étant au reste fort aimé d'un chacun & grandement estimé, non sans denner à penser à plusieurs avec étonnement d'où lui pouvoit être venu tant de richesses, car on savoit bien qu'il étoit sorti pauvre du pays.

CHAPITRE XXII.

Comme Fortunatus étant en Chypre fit bâtir une fort belle maison.

ETant à Famagusta, il acheta aussi-tôt la maison de son pere & plusieurs autres maisons, & fit abatre toutes les anciennes maisons: en la place d'icelles fit bâtir un superbe palais, beau par excellence, car il avoit vu plusieurs beaux édifices durant son voyage, auprès du Palais il fit édifier une Eglise, & joignit à icelle treize maisons, puis y fonda une Prévôté, après cela il lui vint une pensée de se marier, quand on sut qu'il desiroit prendre femme, tous furent joyeux.

Guere loin de Famagusta demouroit un Comte qui avoit trois jolies filles, le Roi lui envoya dire qu'il eût à amener ses filles à Fortunatus, & au cas qu'elles lui fussent agréables, qu'il parleroit pour lui. Le Comte n'étoit pas des plus riches, c'est pourquoi il dit au Roi: si Fortunatus desiroit

une de mes filles, Votre Majesté me conseilleroit-elle de lui en donner une? il n'a ni terre ni herbe, & quoiqu'il ait beaucoup d'argent, vous pouvez voir la grande dépense qu'il fait à bâtir, & avec peu de profit, il pourra par ce moyen tomber en pauvreté comme fit son pere, car souvent en peu de temps on dépense beaucoup d'argent. Le Roi dit au Comte, j'ai entendu dire qu'il a tant de beaux joyaux que l'on achetoit bien un Comté, & nonobstant cela il n'en expose aucun en vente, j'ai tant oui parler de lui qu'il a tant été par tous les pays étrangers, que s'il savoit que son cas ne fut bien il ne seroit point bair de si somptueux Palais: pourquoy je vous conseille de lui donner une de vos filles; que si c'est chose que vous desirez, j'y apporterai tout mon possible pour votre bien, tellement que j'espère que la chose passera outre; car Fortunatus me vient bien à gré, & desire plutôt, qu'il prenne une femme noble, qu'une roturiere; il me fâcheroit fort qu'une femme qui ne seroit point noble habitât en ce Palais si beau.

Quand le Comte vit que le Roi avoit Fortunatus à cœur, il lui dit: Sire, j'entends bien vos paroles, que votre volonté est que je donne une de mes filles à Fortunatus, vous avez en cela toute puissance sur moi, tant de ma vie que de mes biens. Quand le Roi eut oui le Comte Nimian, il lui dit: Envoyez vos filles à la Reine ma femme, & je les ferai mettre en bon état, espérant que l'une des trois lui sera agréable, & nonobstant je lui donnerai le choix de prendre celle qu'il voudra: & je ferai ce mariage, en sorte qu'il ne vous en coûtera guere pour marier votre fille; car s'il faut donner quelque chose, ce sera moi qui le donnerai, puisque vous vous êtes soumis sous moi de votre vie & de vos biens: le Comte Nimian remercia le Roi, & lui dit; tout ce que fera votre Majesté, je le tiens pour bien fait; ainsi il prit congé

du Roi, s'en retourna chez lui & raconta à sa femme tout ce qui s'étoit passé entre le Roi & lui, de quoi sa femme fut contente, excepté qu'elle ne tenoit pas Fortunatus être assez noble, & aussi qu'il devoit avoir le choix des trois filles, car elle en aimoit une plus que les autres. Le Comte lui demanda qui c'étoit; mais sa femme ne lui en voulut rien dire, & néanmoins elle fit selon sa volonté; car aussi-tôt elle fit apprêter ses filles, & leur donna une Gouvernante, serviteurs & servantes, comme il appartenoit à de si nobles Demoiselles, & vinrent ainsi à la Cour du Roi de Chypre où elles furent bien reçues, & leur fut fait grand honneur, tant du Roi que de la Reine, & apprirent les manieres & façons de faire de la Cour & autres gentilleses qui conviennent à des Demoiselles de leur qualité, quoiqu'auparavant elles y eussent été assez instruites: elles étoient très-belles, & néanmoins elles devenoient encore plus belles de jour en jour; & quand le Roi en connut le temps propre, il envoya un messager homme de qualité à Fortunatus, afin qu'il le vint trouver, sans lui dire le sujet, mais pourtant il savoit bien la bonne volonté que le Roi lui portoit, parquoi il s'appréta promptement, & s'en fut trouver sa Majesté, duquel il fut fort gracieux. puis le Roi lui dit: Fortunatus, étant mon Vassal, comme vous êtes, je veux que vous suiviez le conseil que je vous donnerai; car je vous porte bonne affection: j'ai entendu que vous avez fait bâtir un beau bâtiment, & que vous êtes en délibération de prendre femme, je crains que vous n'en preniez une qui ne me plaise point, c'est pourquoi j'ai trouvé bon de vous donner une femme de noble famille, afin que vos descendans soient honorés pour leur Noblesse. Fortunatus répondit: Roi très-débonnaire, il est bien vrai que je suis en humeur de prendre femme, mais voyant que Votre Majesté se mêle de cette affaire, pour m'être propice

& favorable, & pour m'en pourvoir d'une, je ne désire donc en faire une autre recherche; mais je me réimets & me fie du tout sur le soin qu'il plaît à Votre Majesté avoir de moi. Quant le Roi eut telle réponse de Fortunatus & du Comte Nimian; & ses filles soumises en sa puissance, il estimoit qu'il avoit beau de faire un mariage, & dit à Fortunatus: J'ai ici trois jolies filles, toutes trois sorties de Comte & Comtesse; la plus aînée a dix-huit ans, nommée Germania; la seconde a dix-sept ans, nommée Marsépia; la troisième a quatorze ans, nommée Cassandre; de ces trois je vous donnerai le choix, & ferai encore davantage, c'est que vous les verrez en particulier ou toutes trois ensemble. Fortunatus ne songea pas beaucoup, & dit: Sire, puisque vous me faites la grace de m'en donner le choix, je désire de les voir toutes ensemble, & de les ouïr parler en particulier. Le Roi dit à Fortunatus, votre désir sera accompli; & envoya dire à la Reine qu'elle eût à bien parer ses trois filles, & les mener à sa chambre, d'autant qu'il y viendrait lui-même, & ameneroit un hôte quant & lui, ce que fit la Reine en grande diligence, car elle se doutoit bien pourquoi. Quand donc le Roi jugea à peu près le temps, il prit Fortunatus tout seul & le vouloit mener avec lui, mais Fortunatus lui dit Sire, je vous supplie, si votre Majesté le permet, de laisser venir avec moi ce vieil serviteur, ce que le Roi lui permit, & laissa venir avec eux le prud'homme Léopoldus, & vint aussi à la chambre de la Reine. Alors se leva la Reine, & toutes les Demoiselles reçurent le Roi & sa compagnie, leur montrant le plus d'honneur qu'elles purent: lors le Roi fut s'asseoir, & Fortunatus se tint tout proche de lui.



CHAPITRE XXIII.

Comme le Roi presenta à Fortunatus trois Demoiselles qui étoient sœurs, & comme il choisit la plus jeune pour sa femme nommée Cassandra.

Lors le Roi dit : que les trois jeunes Demoiselles, qui se nommoient Germania, Marsépia & Cassandra s'approchènt : ainsi se leverent donc promptement & vinrent à travers la Salle ; mais avant que de venir devant le Roi, elles firent trois révérences, & se mirent à genoux devant lui, parce qu'ainsi le faisoient bien faire, comme aussi ainsi leur avoit été enjoint de faire. Le Roi les fit lever, puis commença à parler, & dit à l'aînée : Germania, dites-moi, aimeriez-vous mieux être auprès de la Reine, que d'être avec le Comte Nimian votre pere & la Comtesse votre mere ? Germania répondit au Roi : Sire, en ceci je ne dois donner aucune réponse ; car si j'en voulois faire le choix, je ne voudrois pourtant pas suivre mon conseil ; mais je suivrois mon commandement & la volonté de mon pere, puis il dit à la seconde : Marsépia, dites-moi la vérité, lequel aimeriez-vous mieux ou le Comte votre pere, ou la Comtesse votre mere ? Marsépia répondit ; Monseigneur & Roi, sur cette demande il ne faut point de réponse ; car je les aime tout deux de cœur & d'affection, si c'étoit que j'aimasse plus l'un que l'autre, j'aurois pourtant de la fâcherie que mon cœur le scut & que ma bouche le prononçât, ce qui me tourneroit à grande honte ; car je remarque en eux une affection de pere & une amitié de mere.

Alors le Roi parla à la troisieme qui étoit la plus jeune, & lui dit : Cassandra, dites-moi, s'il y avoit quelque beau Bal dans cette Salle, de Princes & de

Seigneurs,

Seigneurs, de plusieurs Dames & Demoiselles, qu'ici fût le Comte votre pere & la Comtesse votre mere, que l'un d'eux vous dit : fille, allez à la danse ; & que l'autre vous dit, n'y allez point ; auquel commandement obéirez-vous ? Sire, répondit-elle, vous savez & voyez que je suis encore fort jeune, l'entendement me viendroit avant l'âge ; c'est pourquoi votre Royale Majesté peut juger au vrai & considérer le desir des jeunes gens : partant il ne m'est convenable de donner en ceci aucune réponse ; car quand je ferois l'un & laisserois l'autre, je ne pourrois toujours faire que je n'en mécontente quelqu'un d'eux de ce que je ne voudois faire volontiers : le Roi lui dit, mais s'il en falloit faire un. Cassandra lui dit : je desire an & jour pour y penser, afin de suivre le conseil de gens sages & avisés, avant que de répondre à une telle demande.

Le Roi laissa Cassandra & ne lui demanda plus rien : Après que le Roi eut pris congé de la Reine & de tous ceux qui étoient dans la chambre, il s'en fut dans son Palais, Fortunatus & Léopoldus le suivirent, puis étant venu dans la chambre du Roi, le Roi dit à Fortunatus : Vous aviez desir de voir les trois filles & de les ouïr parler ; j'ai même fait encore davantage ; car vous les avez vu aller & parler longuement ; maintenant pensez en vous-même laquelle vous désirez pour être votre femme. Fortunatus lui dit : Sire, elles me reviennent bien toutes trois, tellement que je ne fais laquelle choisir, partant je supplie Votre Majesté de me laisser quelque peu de temps afin de me pouvoir consulter avec mon vieux serviteur Léopoldus. Le Roi répondit, je vous octroie votre requête ; ainsi ils s'enfurent en une place à l'écart, & là Fortunatus dit à Léopoldus : vous avez oui & vu trois belles personnes aussi bien que moi ; or vous savez que chacun n'est souvent bien avisé ni si sage pour son affaire propre, qu'il

G

ne doive bien demander le conseil d'autrui, c'est pourquoy je vous demande le vôtre sur cette affaire, desirant que vous me conseillez pour mon mieux comme s'il y alloit de votre vie.

Léopoldus fut bien étonné quand il se vit pris de si près, & il lui dit : Monseigneur, en ce cas on ne peut bien donner conseil, car souvent une chose plaît à quelqu'un, qui déplaira à son propre frere, celui-ci mangeroit volontiers de la chair, cet autre volontiers du poisson, c'est pourquoy en ceci nul ne vous peut mieux conseiller que vous-mêmes; car vous êtes celui-là qui doit porter le paquet. Fortunatus dit, je fais bien cela, je prends une femme pour moi, non pour autre; mais je voudrois bien que vous m'eussiez en ceci déclaré le secret de votre cœur, vous avez vu tant de monde de vos yeux, que vous pouvez remarquer à peu près l'intérieur de la personne. Léopoldus eût bien désiré ne donner aucun conseil sur cette affaire, car il disoit, si je lui conseille de prendre celle-là à laquelle il n'a le cœur porté, je crains de perdre son amitié; c'est pourquoy il lui dit : Monseigneur, elles me reviennent bien toutes trois, & les ai bien regardées tant ensemble qu'en particulier, & à leur physionomie elles me semblent être sœurs ou enfants des sœurs, & n'ai vu à leurs façons de faire que tout bien & honneur. Fortunatus lui répliqua; mais laquelle me conseillez-vous pour mon mieux? Léopoldus lui dit, je ne veux pas vous conseiller le premier, aussi ne vous déterminerez-vous pas le premier, car seroit mal-séant que ce qui vous viendroit à gré ne me plut point, pourquoy prenez de la craie & écrivez au bout de la table votre pensée, & j'écrirai semblablement la mienne à l'autre bout, de quoi Fortunatus fut content. chacun écrivit sa pensée, & après avoir regardé l'écrit l'un de l'autre, ils trouverent que chacun n'avoit écrit que Cassandra, de quoi Fortunatus fut fort joyeux de ce que Léopoldus avoit

même sentiment que lui. Léopoldus fut encore plus joyeux d'avoir conseillé à son Seigneur ce que plus il désiroit. Etant donc ainsi de même accord, Fortunatus s'en retourna au Roi, & lui dit : Sire, puisque Votre Majesté m'a tant fait honneur que de m'avoir donné le choix, de quoi je vous remercie très-humblement, il est très-raisonnable que jamais je ne mette en oubli cette bonne chose, & que je me présente devant Votre Majesté pour lui rendre le service que je lui dois, quoique je m'en sente incapable pour n'avoir jamais mérité chose envers elle, me tenant obligé dorénavant de plus en plus de vous servir en tout & par-tout : mon désir est, s'il vous plaît, que vous me donniez Cassandra; le Roi lui dit, votre désir sera accompli : dès l'heure même il demanda à la Reine de le venir trouver promptement & qu'elle amenât Cassandra, ce qu'elle fit.

 C H A P I T R E X X I V .

Comme Cassandra fut accordée en mariage à Fortunatus.

Q Uand donc la Reine fut revenue, & Cassandra avec elle, le Roi fit venir son Chapelain, & les fit épouser : mais Cassandra n'étoit point contente de ce qu'on la marioit de la façon, sans le consentement de ses parens, & sans leur présence, néanmoins le Roi le vouloit ainsi; après qu'ils furent mariés, vinrent les autres Dames & Demoiselles, & aussi les deux sœurs de la mariée, lesquelles en pleuroient bien fort : lors Fortunatus s'informa pourquoy elles pleuroient ainsi; & elles lui répondirent, qu'elles étoient propres sœurs de la mariée de pere & de mere : alors il les consola, leur disant, laissez votre tristesse & quittez la mélancolie,

tout votre chagrin se passera ; aussi-tôt il envoya un messager à Famagusta, afin qu'on lui envoyât les joyaux qu'il avoit achetés à Venise, desquels il en donna les deux plus beaux au Roi & à la Reine, après à la nouvelle mariée & à ses sœurs ; il en donna de très-beaux à toutes les Dames & Demoiselles qui étoient dans la chambre de la Reine, qui les reçurent avec un grand remerciement, puis le Roi envoya querir le Comte Nimian avec la Comtesse sa femme.

Quand Fortunatus le sçut, il fit lever Léopoldus & lui donna 15 cent Ducats, afin de les jeter dans le giron de la Comtesse & lui dire : votre Gendre, mari de votre fille, vous envoie cela, afin que vous veniez joyeusement à la noce : mais la Comtesse n'étoit pas contente qu'il avoit pris la femme la plus jeune de ses trois filles ; mais quand Leopoldus lui eut donné les quinze cent Ducats, son courroux s'apaisa ; durant ce temps le Comte s'apprete avec tous les gens bien vêtus, avec des charriots, & toutes autres choses nécessaires convenables à cette affaire selon sa puissance, & vint ainsi trouver le Roi, duquel il fut honorablement reçu, & où toutes choses étoient préparées en très-bon ordre, & où on avoit bien pourvu de bonnes viandes & de bon vin & de tout ce qu'il falloit, si bien que le Comte Nimian dit à sa femme : Nous sommes venus souvent en ce lieu, mais jamais on ne nous a montré tant de faveur & d'honneur, que si nous avons trouvé un si bon Roi & un si bon gendre par le moyen de notre fille Cassandra, nous la devons bien louer & remercier. Le Comte Nimian & la Comtesse sa femme étant venus, le Roi dit à Fortunatus, je ferai apprêter toutes choses qui seront nécessaires pour faire les nocés ici. Fortunatus répondit : Sire, permettez-moi de faire mes nocés à Famagusta en ma maison neuve, qui n'a pas encore été étrennée jusqu'à présent. Le Roi lui dit : Je ferois cela afin qu'il vous en

coûtât & au Comte Nimian moins d'argent. Fortunatus lui dit ; je ne mets point en considération ce qui me coûtera ; mais je supplie Votre Majesté d'y venir vous-même en personne à Famagusta, avec la Reine & tous vos gens, & Votre Majesté & tous les vôtres n'y reçoivent point tant d'honneur comme vous le méritez, je vous assure pourtant que vous n'aurez faite d'aucune chose, & plus que Votre Majesté ne pourra avoir en ce lieu.

CHAPITRE XXV.

Comme le Roi & la Reine livrerent la belle Cassandra dans la Maison de Fortunatus.

Lorsque le Roi eut oui Fortunatus parler de la façon, se faisant si riche, il désira volontiers voir son logis & son gouvernement, il dit ; puis-que vous le désirez ainsi, allez & apprêtez toute chose selon votre volonté, je m'en irai après, menant avec moi la Reine & votre femme, votre beau-pere & votre belle-mere, & des gens assez. Fortunatus fut bien joyeux, & en remercia le Roi, & lui dit ; ne tardez pas long-temps à venir ; car en trois jours tout sera prêt. Ainsi il marcha fort promptement à Famagusta, & eut le soin de voir ce qui manquoit. Il fit acheter tout ce qu'il avoit besoin, & après cela le Roi y vint avec grand peuple, & fut très-bien reçu de Fortunatus : il y avoit encore bien de la joie & des danses, & une belle Musique avec plusieurs sortes d'instrumens, jouant les uns après les autres jusqu'à ce qu'on eut livré la belle Cassandra dans ce beau Palais de Fortunatus, lequel étoit si plaisant, si récréatif & si beau, que celui qui y entroit en étoit tout ravi à cause des beaux ornemens qui y étoient encore, que la mere de la mariée

vit tout ce bel appareil, néanmoins n'étoit-elle pas encore contente, d'autant qu'il n'avoit en soi ni propriété, ni terres, ni herbes, & ledit à son Seigneur & Maître.

Le Comte Nimjian lui répondit : N'ayez aucun doute de cela, j'espère qu'il entretiendra l'honneur de notre fille; le lendemain matin vint le Roi avec le beau-pere & sa femme, & demandèrent le don de leur fille. Fortunatus leur dit : Je n'ai terres ni herbes, mais je lui donnerai cinq mille Ducats, argent comptant, & de cela vous achèterez ce qu'il vous plaira : le Roi leur dit, je fais bon remède pour cette affaire; il y a ici le Comte de Ligorne qui est nécessaire, & besoin d'argent comptant, il a un beau Château, & une Bourgade à trois lieues d'ici, nommée l'Achanube, au lieu appelé l'Arc-en-Ciel, nous l'achèterons de lui, avec toutes les terres & dépendantes d'icelles, alors ils envoyèrent un messager au Comte, lequel y vint & achèterent de lui ledit Château pour le prix & somme de sept mille Ducats. Lors Fortunatus donna à Léopoldus la clef du coffre qui étoit dans sa chambre, d'où il prit l'argent, & paya le Comte, qui par ce moyen vendit & transporta son droit & tout ce qui dépendoit de ladite acquisition à Cassandra en présence du Roi, quitte de toutes choses, renonçant pour toujours de rien prétendre audit Château.

Après cela fait, la mère de Cassandra commença à se réjouir, & s'appréta pour venir à l'Eglise qu'il avoit fait édifier, qui étoit bien ornée magnifiquement, & pas loin du Palais qu'il avoit fait bâtir.

Quand le service fut fini, le Roi & la Reine, l'Epoux & l'Epouse, & chacun suivant son état s'en fut au Palais à ce festin, qui étoit si somptueux & si magnifique qu'on n'en pourroit pas assez écrire, ni même en rien exprimer.

CHAPITRE XXVI.

Comme Fortunatus, à l'honneur du Roi & de la Reine, mit en avant trois joyaux de prix, afin que les Seigneurs, Chevaliers, Gentilshommes & autres courussent la Bague trois jours pour la gagner, & comme Léopoldus mourut.

Ainsi que chacun faisoit bonne chère & qu'on se réjouissoit grandement, Fortunatus qui ne pensoit uniquement qu'à procurer plaisir & récréation au Roi & à la Reine, afin qu'ils passassent le temps sans s'ennuyer, fit dire qu'il mettroit en avant trois prix, afin de joûter & tournoyer : le premier prix coûtoit six cents Ducats, & à celui-ci les Seigneurs, Chevaliers & Gentilshommes devoient courir durant l'espace de trois jours, & celui qui gagneroit le prix auroit ledit joyau. Le deuxième étoit un joyau de quatre cents ducats : à celui-ci devoient courir les habitants & bourgeois du pays, aussi par l'espace de trois jours, & qui courroit le mieux gagneroit ledit prix. Outre cela il mit encore un prix de la valeur de deux cents ducats; à celui-ci devoient courir les Ecuyers des Chevaliers, & ceux qui servoient les Seigneurs de la Ville aussi par l'espace de trois jours, & qui feroit le mieux au tournois gagneroit le prix; ainsi chacun s'évertuoit à faire de son mieux, on courroit deux ou trois heures & puis on dansoit, après on faisoit bonne chère.

Ce plaisir & toutes sortes de jeux durèrent bien quinze jours, après lequel temps le Roi n'y voulut plus demeurer, & s'en fut chez lui; chacun aussi en fit le semblable. Fortunatus eut bien désiré qu'ils fussent demeurés davantage, & spécialement son beau-pere & son épouse, mais ils n'en voulurent

rien faire ; car ils voient bien la grande dépense qu'il faisoit, craignant qu'il ne continuât toujours cette vie, & qu'après cela il ne tombât en pauvreté ; partant ils n'y voulurent demeurer davantage. Le Roi aussi s'en retournant, Fortunatus le fut conduire bien loin, le remerciant de ce qu'il s'étoit tant abaissé que d'être venu à ses nocés ; ainsi il prit humblement congé de lui & de la Reine, du Comte Nimian, son beau-pere, & de la Comtesse sa belle-mere, & de tous les autres, les remerciant fort de ce qu'ils lui avoient fait tant d'honneur. Alors ils tourna bride, & retourna voir sa femme Cassandra, & voyant que tous les forains étoient partis, fit dresser un nouveau festin, & y convia tous les Bourgeois avec leurs femmes, & leur fit un grand festin, & ce pendant l'espace de huit jours, par le moyen de quoi il acquit une grande réputation de tous ceux de Famagusta.

Or après que cette fête fut ainsi finie avec tout plaisir & récréation il se voulut réduire à vivre d'un repos paisible, & dit à Léopoldus : Mon bon ami, je n'attends de vous que votre volonté ; je vous donnerai le choix de trois choses, choisissez en laquelle vous voudrez, & puis vous l'aurez. Si vous voulez retourner à votre pays chez vous, je vous donnerai quatre Serviteurs qui vous y meneront avec tout honneur : avec cela je vous donnerai autant de bien que vous pourrez vivre honorablement tout le reste de votre vie : ou bien si vous voulez demeurer ici, à Famagusta, je vous achèterai une maison en toute propriété, je vous donnerai tant bien que vous aurez moyen d'entretenir trois serviteurs & trois servantes pour notre commodité, & n'aurez point nécessité ; ou bien si vous voulez demeurer avec moi dans mon Palais, vous n'aurez ni pis ni mieux que moi-même, choisissez lequel vous voulez, & il vous sera fait. Léopoldus le remercia des grands présents &

avantages qu'il lui faisoit, disant qu'il n'avoit jamais mérité envers lui que sur ses vieux jours, il lui arrivât tant d'honneur & contentement, puis dit : il ne seroit pas bien pour ma commodité de retourner chez moi, car je suis vieux & impuissant, & pourrois mourir en chemin, & si ainsi étoit que je fusse de retour en mon pays d'Irlande, qui est un pays rude & un air grossier, où il ne croit point de vin, ni autres fruits, à quoi je suis accoutumé, je pourrois mourir bientôt : aussi d'autre côté, si je me tenois avec vous cela ne me seroit convenable, car je suis vieux & laid, vous avez une belle jeune femme, plusieurs filles de chambres & serviteurs joliment vêtus, qui vous peuvent donner beaucoup de plaisir, ce qui me désagrèeroit & contristeroit ; car les anciennes gens ne se plaisent pas toujours à ce que font les jeunes.

Comme je ne doute point de votre grande générosité en mon endroit, c'est pourquoi je choisis & desire, moyennant que ce soit votre volonté, de me donner moyen de vivre à part, & ainsi acheter le reste de ma vie ; mais je vous prie pourtant que je ne sois éloigné de votre conseil, ce que Fortunatus lui accorda, car il prit toujours ses conseils tant qu'il vécut. Ainsi il lui acheta une maison en propre, & lui donna cent ducats par mois. Léopoldus étoit bien-aise d'être libre & n'être plus serviteur ; car il s'alloit coucher quand il vouloit ; il mangeoit & buvoit à toutes heures qui vouloit, il se levait tard ou matin, ainsi qu'il desiroit, & tout ce qu'il commandoit étoit exécuté ; & néanmoins il ne laissoit pas d'aller tous les matins à l'Eglise où Fortunatus alloit ; & tous les jours il se montrait à lui, par où Fortunatus remarquoit bien sa loyauté.

Quand donc Léopoldus eut vécu en cet état environ une demie année, devint malade & tomba en une foiblesse mortelle, & furent mandés plusieurs

Médecins bien experts & savants : mais nul ne lui put donner remède, & ainsi mourut Léopoldus, de quoi Fortunatus fut grandement contristé, & le fit enterrer honorablement en l'Eglise qu'il avoit fait édifier.

CHAPITRE XXVII.

Comme il naquit un beau-fils à Fortunatus, qui fut nommé Ampedo, & un autre par après qui fut nommé Adolofia.

Après que Fortunatus & sa femme Cassandra eurent vécu quelque temps ensemble avec plaisir & contentement, n'ayant fait d'aucune chose, Fortunatus désira d'avoir des Enfants, car il favoit bien que la vertu de sa Bourfe se perdrait s'il n'avoit un enfant légitime; néanmoins il ne le dit pas à Cassandra, mais seulement il lui fit entendre qu'il auroit bien désiré avoir des enfants.

Or quelque temps après Cassandra devint enceinte, enfanta un fils qui fut nommé Ampedo, & quelque temps encore après; elle eut un autre fils qui eut nom Adolofia, de façon que Fortunatus eut deux beaux jeunes fils, qu'il fit nourrir avec grand soin & diligence; car il les aimoit d'un grand amour, & étoit Andolofia toujours plus vif d'esprit, que son frere Ampedo, comme il paroitra ci-après; & quoique Fortunatus eut bien désiré avoir davantage d'enfants, il n'en eut pourtant point d'autres, ce qui le contristoit grandement; car il eut voulu avoir des filles.



CHAPITRE XXVIII.

Comme Fortunatus demanda congé à Cassandra pour faire un voyage en Turquie, & par le Paganisme.

Fortunatus ayant été marié avec Cassandra par l'espace de douze ans, sans espérance d'avoir plus d'enfants, il commença à s'ennuyer à Famagusta, quoiqu'il eut toutes sortes de plaisirs & contentemens, comme d'aller à la chasse, piquer chevaux, & toutes autres sortes de récréations: toutefois étant encore content de voyager, il prit en soi-même une résolution d'aller par tous les pays & Royaumes tant des Turcs que d'autres infideles & Payens, même jusqu'au pays du Prêtre-Jan, la grande Inde, Inde la mineure, & dans la petite Inde: disant, que puisqu'il avoit été par tous les Royaumes Chrétiens, qu'avant sa mort il iroit aussi voir ceux des Infideles: c'est pourquoi il dit à Cassandra, j'ai une priere à vous faire, c'est que vous me donniez congé de voyager: sa femme demandant en quel pays, il lui dit: qu'ayant vu la moitié du monde, il desiroit voir l'autre, même quand sa vie en dépendroit. Quand Cassandra vit que c'étoit à bon escient, elle fut grandement contristée & le pria de se déporter de son opinion; car, dit-elle, vous vous en repentirez, d'autant que les voyages que vous avez faits ci-devant, ça été sur les lettres des Chrétiens, & vous étiez alors jeune & fort, vous pouviez bien endurer la fatigue; mais à présent il ne m'est pas ainsi, car la vieillesse n'a pas la puissance que peut avoir la jeunesse, aussi vous êtes accoutumé au repos, & même chaque jour vous pouvez entendre comme les Payens traitent mal les Chrétiens, ne se fient nul-

ment à eux ; car ils les haïssent mortellement , & désirent leur ruine , & prennent souvent & leurs biens & leurs vies ; après lui avoir tenu tous ces propos , elle lui futa au col , & lui dit : O mon cher ami Fortunatus ! ô mon époux bien aimé ! Si l'esperance de mon cœur ! Si mon soulas ! auquel de corps & d'ame je mets tout mon espoir , je vous supplie d'avoir pitié de moi & de vos enfans bien aimés ; bannissez de votre cœur & de votre pensée ce voyage , demeurez ici près de nous. Si en quelque façon je vous ai donné de la fâcherie , ou si j'ai fait quelque chose qui vous dût déplaire , dites-le moi , & dorénavant je m'en garderai bien , vous promettant que cela n'arrivera plus ; & en disant cela , elle pleuroit amerement & étoit fort contristée. Fortunatus lui dit : Ma chere femme , ne vous contristez point tant ; ce n'est que pour un peu de temps , puis je retournerai , derechef avec plaisir & contentement ; je vous promets maintenant qu'après ce voyage , je ne sortirai plus jamais d'après de vous. Cassandra lui dit : Si j'étois bien assurée que vous retournaissiez derechef , j'attendrois votre retour avec plaisir , & si je savois où vous allez , & que ce fut entre les chrétiens , je n'en serois pas tant en peine ; mais si vous allez parmi les payens & infideles , qui sont toujours altérés du sang des chrétiens , cela me donnera bien de la fâcherie. Fortunatus lui dit : Nul que Dieu & la mort ne me peut empêcher ce voyage , & m'en allant je vous laisserai tant d'argent comptant , que si par hazard je ne revenois pas , vous & vos enfans en aurez assez pour vivre honorablement tous les jours de votre vie. Quand Cassandra vit que ni pour le prier , ni pour le flatter , rien ne profitoit , elle lui dit : O mon cher époux ! puisqu'autrement ne se peut faire , revenez le plutôt que vous pourrez , & que l'affection & l'amitié que vous nous avez toujours portée , ne parte jamais de votre cœur ; nous

prierons Dieu pour vous jour & nuit , qu'il vous maintienne en bonne sante , joie & contentement , avec le temps propice & convenable à votre voyage ; aussi qu'il vous soit bien parmi tous ceux qui auront pouvoir par les lieux où vous passerez. Fortunatus lui répondit : Ainsi soit-il. Dieu veuille que cette priere soit accomplie en mon endroit , & que je revienne plutôt que je ne me suis proposé.

 CHAPITRE XXIX.

Comme Fortunatus partit derechef de Chypre pour voir plusieurs autres pays & Royaumes , & comme il vint en Alexandrie.

Or Fortunatus fit ses adieux à sa femme & à ses enfans , puis s'embarqua dans sa propre Galere qu'il avoit fait bâtir , & arriva en Alexandrie , lui ayant été donné un guide pour aller voir tout le pays. Or , comme les payens s'enqueroient qui en étoit Seigneur , il leur fut répondu qu'il se nommoit Fortunatus , de Famagusta en Chypre , & étoit seul Seigneur de la Galere. Alors Fortunatus désira d'aller devant le Roi , disant qu'il lui vouloit faire quelque présent ; car chaque Marchand donnoit un présent au Sultan avant que de venir en Alexandrie , de quoi les serviteurs du Sultan furent bien aise d'entendre qu'il apportoit quelque chose , comme aujourd'hui cela se pratique à la Cour de plusieurs Princes , c'est que celui qui donne est toujours le bien venu ; pourquoi Fortunatus étant venu à la maison du Roi , il fit promptement élever un beau buffet , sur lequel il fit mettre ses joyaux qui étoient de grand prix , & beaux à voir : de sorte que le Sultan les ayant vus , en fut émerveillé , estimant qu'il les eut apportés là pour les vendre , & lui demanda combien il prisoit son

trésor avec ses joyaux. Fortunatus lui fit demander les joyaux lui agréoient. Il répondit : oui, très-bien de quoi Fortunatus fut bien aise, & le fit prier de prendre de lui pour don : ce que le Roi ayant ouï, il trouva bien étrange de ce qu'un seul Marchand lui fit un si grand présent ; car lesdits joyaux montoient bien à la valeur de cinq cens mille ducats, & disoit qu'une République ne pouvoit donner davantage, voir même que ce seroit trop donner, quand ce seroit Venise, Florence ou Gênes. Néanmoins il le prit en don, & toutefois il pensa en soi-même, que ce seroit trop pris pour ne rien rendre, pourquoy il commanda qu'on lui donnât cent quintaux de poivre, qui valoient autant que les joyaux qu'il lui avoit donnés & davantage. Quand les Facteurs Vénitiens & Florentins, qui étoient pour lors en Alexandrie, eurent entendu que le Roi avoit fait un si grand présent à Fortunatus, ce qui n'avoit pas encore été fait auparavant, & que tous les ans une fois, par fois deux, ils lui avoient fait des présens, avec le double plus de bien que n'avoit fait Fortunatus, même qu'ils demeuroient au pays, & lui apportoient grand profit par tout son Royaume, néanmoins il ne leur avoit jamais fait aucun présent, ni point, ni même à leur Ville, qui fut cause qu'ils portoient grande envie à Fortunatus ; néanmoins il ne laissoit pas que d'acheter beaucoup, ce qui leur faisoit croire qu'il leur faisoit grand tort à la vente & achat de leurs marchandises, estimant qu'il en rempliroit tout le pays, & qu'ils seroient contraints de la donner à meilleur marché, & avoient entr'eux comme ils pourroient le mettre en disgrâce envers le Sultan ; pourquoy ils furent trouver l'Amiral, qui est celui qui tient après le Roi le second rang dans le pays, & lui firent un grand présent, afin qu'il ne prêtât aucune faveur à Fortunatus ni à ses gens ; ce qu'ayant sçu, Fortunatus fit un autre présent encore plus grand que le leur, en

consignant toujours de plus en plus, ce que l'Amiral trouvoit fort étrange, & néanmoins il prenoit l'argent des deux parties & leur faisoit droit également ; mais il favorisoit davantage Fortunatus, car il l'affectionnoit bien plus, & eût bien voulu qu'il fût venu plusieurs Marchands comme lui. Or, quand Fortunatus eût été quelque temps en Alexandrie, & se comportant toujours fort honorablement, le Roi le convia à dîner, & quelques-uns de la Galere avec lui, & leur fit bonne chère, qui fut cause de dépitier les autres encore davantage. Semblablement aussi l'Amiral les convia, ce qui dépitait aussi les autres Nations encore plus ; car ils voyoient bien que tous leurs dons & leurs présens avoient été très-mal employés ; & le temps étant venu qu'il falloit que la Galere sortît du port d'Alexandrie, car c'est la coutume du pays que tous Navires qui viennent avec de la Marchandise dans la ville d'Alexandrie, ne peuvent pas demeurer plus long-temps dans le port que les six semaines, soit qu'ils aient acheté ou non ; ce que Fortunatus savoit très-bien, & s'étoit aussi très-bien apprêté à cet effet ; car il avoit mis un autre Patron à sa place, & lui commanda d'aller avec sa Galere & toute sa marchandise, avec tout ce qui y étoit, & de naviguer vers la Catalogne, Portugal, Angleterre, Flandres & Brabant, & étant auxdits lieux qu'ils vendissent & achetassent, & fussent de pays en un autre, & qu'ils fissent profiter leurs denrées, espérant qu'ils le feroient bien aussi ; car ils portoient tous grand nombre de Marchandises, en outre il recommanda fort soigneusement au Patron, de faire en sorte qu'il revint en Alexandrie au bout de deux ans avec sa Galere, car il étoit résolu de visiter toutes sortes de pays étrangers par l'espace de deux ans, & qu'ils fissent état qu'il seroit de retour en Alexandrie audit temps ; & en cas qu'il ne s'y trouvat, ils fissent leur compte qu'il seroit mort, & qu'alors le Patron avec

la Galere navigaient à Famagusta vers sa femme & ses enfans, leur livrant tout le bien : ce que le Patron promit d'ainfi faire, puis partit avec sa Galere.

CHAPITRE XXX.

Comme Fortunatus fut aux Indes & par plusieurs pays étrangers, & comme il vint derechef en Alexandrie.

Fortunatus étant tout seul, il s'en fut vers l'Amiral, & le pria de faire enforte envers le Sultan, qu'il lui voulût donner un guide de son pays, & un truchement, avec Lettres de recommandation aux Princes & Seigneurs des pays où il désiroit passer, comme par l'Empire des Perses, grand Kan de Cathai, & le pays du Prétejan, & plusieurs autres pays qui sont situés environ vers ces quartiers-là, ce que l'Amiral obtint du Sultan à ses frais, de quoi Fortunatus fut bien aise, & ne désiroit rien davantage; car il se soucioit bien peu d'argent. Il s'approcha donc & s'accommoda honorablement avec ceux qui le désiroient accompagner, & tout ce qu'on lui donnoit à entendre qu'il devoit faire pour accompagner ledit voyage, il le faisoit & accordoit tout, donnant argent comptant à tous ceux qui lui en demandoient pour faire toutes ses affaires, & s'équipant au reste bien richement. Ainsi il s'en fut & vint premièrement dans le pays des Perses, & le traversa; il fut ensuite par le pays du grand Kan de Cathai, & après à travers les déserts des Indes, au pays du Prétejan, qui contient en tout soixante & douze Royaumes situés tant sur le bord de la mer qu'en terre ferme, & chacun d'iceux est bien peuplé, y ayant plusieurs puissantes Villes & Bourgades.

Fortunatus fit présent au Prétejan de plusieurs
beaux

beaux joyaux qui étoient fort rares au pays, il fit aussi des présens à ses Officiers, en les priant de lui donner des lettres de recommandation pour lui & ses gens, pour aller à Calicut, au pays où croissoit le poivre. Le Roi de ce pays est très-puissant, & à cause de la grande chaleur du pays, les hommes & les femmes vont presque tout nuds. Là croit le plus beau poivre de toutes les Indes en la forme & maniere de grappes de raisin: & quand Fortunatus eut tout vu, ne pouvant aller plus avant, il se souvint de Cassandra, sa femme bien-aimée, & de ses deux fils, en sorte qu'il lui prit un grand désir de retourner chez lui: ainsi il commença à reprendre son chemin pour s'en retourner, & passa par plusieurs pays étrangers, où il n'avoit point été auparavant, & vint vers la mer, puis navigant à la Ville du Lameth; étant-là il acheta un Chameau, puis il chevaucha ainsi au travers du grand désert vers Sainte Catherine sur la Montagne de Sinaï, & de-là à travers le désert jusqu'en Jérusalem pour visiter la Sainte Cité, & c'étoit alors le temps, à deux mois près, qu'il se devoit rendre à sa Galere au lieu où il l'avoit laissée: c'est pourquoi il se hâta d'aller en Alexandrie, & aussi pour remercier le Sultan de ses Lettres de recommandation: ainsi il vint derechef à l'Amiral, lequel fut fort joyeux de sa venue, & lui fit grande démonstration d'amitié, lors lui fit mention comment il avoit été en tant de divers pays. Or quand Fortunatus eût été huit jours en Alexandrie, ayant pardévers lui quantité de toutes sortes de bêtes sauvages & bien rares, dequoi il fut fort envié; mais tôt après il vit revenir la Galere en Alexandrie, & on lui donna un sauf-conduit comme auparavant: ceux-ci donc avoient beaucoup gagné, & étoit sa Galere tellement remplie de toutes sortes de bonnes marchandises qu'elle surpassoit en valeur trois fois autant que quand Fortunatus étoit parti, de quoi

il fut bien joyeux, principalement à cause que tous ses gens étoient frais & en bonne disposition, lesquels lui rapportèrent aussi des Lettres de sa femme Cassandre, comme elle & ses deux fils se portoit bien, ce qu'ayant entendu Fortunatus, il commanda à ses Facteurs qu'au plutôt ils eussent à vendre la marchandise, ce qu'ils firent, & la donnerent à bon marché; car qui fait bon prix aide à vendre, celui qui vend une chose le prix qu'on lui offre a aussi bientôt fait. Or les autres Galeres furent six semaines dans Alexandrie; mais eux firent leurs dépêches en trois semaines, suivant en cela la volonté de leur Seigneur. Quand le Roi sut que Fortunatus s'étoit hâté de la façon, & qu'il devoit s'en aller, il ne voulut point que Fortunatus partit de-là sans qu'il lui eut fait un festin, & se fut réjoui avec lui; pourquoy il le pria le soir. Le lendemain le jour étant venu, Fortunatus commanda à un chacun de ses gens de s'embarquer dans la Galere, & qu'ils sortissent du Havre, & le missent en rade. Durant ce temps-là vint l'Amiral, & prit Fortunatus par la main, puis s'en furent ensemble au Palais du Roi, lequel le reçut fort amiablement, & demanda ce qui lui étoit arrivé dans les pays étrangers où il avoit été; ce que Fortunatus lui récita de point en point, & le remercia de ses Lettres de recommandation qu'il lui avoit données, lui disant que cela lui avoit été un grand soulagement, étant près des autres Seigneurs. Ainsi qu'ils devoient ensemble, il fut préparé un somptueux festin à l'occasion de Fortunatus.



CHAPITRE XXXI.

Comme Fortunatus fut invité du Roi à un festin, & reçu avec grand honneur, & comme il fit des présens à ses Officiers, ce qui l'obligea à lui montrer ses joyaux; entre lesquels étoit son souhaitant Chapeau, que Fortunatus lui enleva.

Quand donc ils eurent mangé, Fortunatus eut désir de faire des présens aux Officiers de la Maison du Roi, ce que le Roi lui permit de faire; alors il ouvrit sa bourse par-dessous la table, afin que personne ne vit rien, & qu'on ne put remarquer sa vertu, & après qu'il eut donné beaucoup à un chacun, le Roi s'ébahi comment il pouvoit avoir tant porté d'or sur lui, & le tint à grand honneur de ce qu'il avoit donné à ses Officiers, & lui dit: vous êtes un homme d'honneur, & méritez d'être honoré; venez-vous-en avec moi, & je vous montrerai tout ce que j'ai. Alors il le mena dans une tour de pierre qui étoit très-bien voûtée, & sur ladite voûte y avoit une façon de grenier dans lequel étoient tant de beaux joyaux & de si grands monceaux d'or & d'argent monnoyé, que c'étoit comme du grain qu'on met ordinairement en un grenier; après il le mena en un autre grenier qui étoit plein de précieux joyaux d'or, & là il y avoit de grands coffres pleins d'or monnoyé; après cela dans un autre grenier qui étoit bien gardé, il y avoit de grands coffres pleins de précieux joyaux & toutes sortes de beaux ornemens à son usage, lorsqu'il se vouloit montrer en sa Royale Majesté: ces joyaux étoient sans nombre; mais entr'autres choses il y avoit deux Chandeliers d'or sur lesquels étoient posés deux grosses Escarboucles, dont Fortunatus s'émerveilla grandement, prisant les joyaux.

Quand le Roi vit qu'il en faisoit tant d'état, il lui dit : J'ai encore un joyau dans ma chambre où je couche, que j'aime mieux que tout ce que vous avez vu. Fortunatus lui dit : Que peut être cela si précieux ? Je vous le ferai voir, dit le Roi, & le mena dans sa chambre qui étoit magnifique & bien parée ; de sa chambre on voyoit jusqu'en pleine mer. Le Soudan ouvrit un coffre & en prit un feutre de chapeau sans poil, & dit à Fortunatus : J'aime mieux ce Chapeau que tous les joyaux que vous avez vus ; car n'ayant point de joyaux, j'en aurois tôt recouvert, mais un tel Chapeau ne pourrois-jamais recouvrer. Fortunatus lui dit : ô Sire ! si ce n'étoit chose qui fut contre la volonté de votre Majesté, je desirerois fort favoir quelle vertu peut avoir le petit Chapeau que vous prizez tant. Le Roi lui dit : Je vous le dirai ; il a tant de vertu que, quand je le mets sur ma tête, moi, ou bien qui que ce soit, où il desire être, il y est tout aussi-tôt, & en cela j'ai plus de plaisir que je n'ai de tous mes trésors ; car, quand mes Serviteurs sont à la chasse, & qu'il m'ennuie que je n'y sois aussi, je mets mon petit chapeau sur ma tête, & je me souhaite près d'eux, j'y suis incontinent : quand il y a quelque bête sauvage que l'on chasse dans la forêt, j'y suis tout aussi-tôt & la fais tomber dans les mains des chasseurs ; même quand j'ai quelques ennemis, & que tous mes gens d'armes sont en la campagne, quand je veux je suis aussi-tôt vers eux, puis quand je veux je suis dans mon Palais, chose que ne pourroient faire tous mes joyaux ensemble. Fortunatus dit au Roi : Je vous prie de me dire si le Maître qui a fait le Chapeau vit encore. Le Roi dit : de cela je n'en fais rien. Cependant Fortunatus disoit en soi-même : ah ! si je pouvois avoir ce Chapeau, que cela seroit bien avec ma bourse ; puis dit au Roi, je crois que puisque ce chapeau avoit tant de vertu, qu'il doit être bien pesant quand quelqu'un l'a sur sa tête. Le Roi

lui dit : il n'est pas plus pesant qu'un autre Chapeau, & lui fit ôter le sien, au lieu duquel il mit ledit Chapeau sur sa tête, & lui dit : que vous en semble ? Est-il plus pesant qu'un autre chapeau ? Fortunatus lui répondit : certainement je n'eusse jamais pensé qu'il eût été si léger, ni que vous eussiez été si bon que de me l'avoir mis sur la tête, & disant cela, il se souleva dans sa Galere, dans laquelle il fut tout aussi-tôt ; il commanda à l'heure même de faire voile ; car ils avoient vent arriere, pourquoi il fut en peu de temps bien loin. Or le Roi ayant vu que Fortunatus avoit enlevé le joyau qu'il aimoit le mieux, & étant à la fenêtre de sa chambre le voyant partir, il commanda en diligence à tous ses gens de poursuivre promptement Fortunatus, & l'amener prisonnier ; car il lui feroit perdre la vie pour l'avoir volé de la façon. Ainsi ils firent voile après lui, mais avant qu'ils fussent prêts, la Galere, étoit hors de leur vue, & après l'avoir poursuivie pendant quelques jours, ne la pouvant trouver, ils craignirent de rencontrer les écumeurs de mer de Chrétiens, car il n'étoient point bien appareillés au combat, pourquoi ils ne voulurent passer outre, & s'en retournerent, puis dirent au Roi qu'ils n'avoient jamais pu attraper la Galere, pourquoi le Roi fut grandement triste.

Quand les Florentins, Vénitiens & Génois eurent oui dire que Fortunatus s'en étoit allé & qu'il avoit enlevé le joyau que le Roi aimoit le plus, ils en furent bien joyeux, & dirent l'un à l'autre que c'étoit bien employé, ce que Fortunatus avoit fait au Roi, lequel ne savoit quel honneur ni quelle chere lui faire, mais il l'a bien mérité ; nous sommes maintenant bien assurés qu'il ne reviendra plus dans ces quartiers, & qu'il ne nous fera plus de dommage en vendant & achetant comme il a fait.

Quand donc le Roi eut perdu son joyau, il lui prit un grand desir de le ravoir, & no savoit comment il

devoit manier, car il disoit : si je lui envoie mon Amiral, ou quelqu'un des Seigneurs de ce Royaume, ils ne seront point bien venus entre les Chrétiens, & peut-être qu'ils pourront être pris en chemin; & partant il résolut d'aller en Chypre, vers Fortunatus un Ambassadeur Chrétien, pourquoy il pria le Général des Vénitiens de le vouloir servir en un voyage, lui disant ce que c'étoit. Le Général lui dit qu'il étoit près d'aller pour son service par-tout où il lui commanderoit, pourquoy il fit apprêter un navire & mit dedans des mariniers chrétiens, & leur commanda de naviguer en Chypre vers Fortunatus, & lui dire qu'il lui renvoie le Chapeau qu'il lui avoit fait voir de bonne foi, & qu'il lui fera grandement obligé, & lui enverroit la charge de sa Galere de bonnes épiceries; qu'au cas qu'il ne le voutut, il s'en plaindroit au Roi de Chypre, & le prieroit de lui rapporter, ou de lui renvoyer son Chapeau.

Le Général étoit Vénitien, nommé Marcholandus, lequel promit au Roi de faire fidelement son message, & qu'il feroit toute la diligence à lui possible: ainsi le Roi lui donna beaucoup de biens, & fit apprêter le Navire richement, & lui promit de grands présens en cas qu'il lui apportât son Chapeau, car il en étoit en telle fâcherie, qu'il n'en pouvoit reposer ni nuit ni jour, & étoient tous les Officiers contraints d'en être aussi bien fâchés; ils avoient fait grand état de Fortunatus, quand il leur avoit fait des présens, mais ayant ainsi contristé leur Roi, il disoient que c'étoit le plus méchant homme du monde.



C H A P I T R E XXXII.

Comme le Sultan envoya un Ambassadeur à Fortunatus, afin de ravoir son Chapeau, mais il fut contraint de s'en revenir sans rien faire.

M Archolandus, quelque temps après, arriva en Chypre, & vint au havre de Famagusta; mais Fortunatus étoit arrivé dix jours auparavant. Vous pouvez penser avec quelle joie il fut reçu de la chere femme Cassandra, & quel plaisir il eut d'eux de retourner en sa maison en santé & prospérité; toute la Ville en menoit joie avec lui, car il y en avoit plusieurs qui avoient des parens des amis qui étoient revenus avec Fortunatus, qui avoient apporté pour profit. Quand donc Marcholandus eut mis pied à terre il fut étonné de voir que dans la Ville chacun étoit bien joyeux. Or Fortunatus ayant entendu dire que le Roi d'Alexandrie avoit envoyé un Ambassadeur à Famagusta, se douta bien pourquoy il étoit venu, & nonobstant il lui fit apprêter un beau logis, & le fit munir de tout ce qui étoit besoin, & tout ce qui y étoit dépensé, Fortunatus le payoit. Or après que Marcholandus eut été trois jours à Famagusta, il fit dire à Fortunatus qu'il avoit un message à lui faire: comme Fortunatus lui eût permis de venir devers lui, il vint dans ce beau Palais; puis il lui dit: Le Roi de Babylone, d'Aquir & d'Alexandrie m'envoie vers vous, Fortunatus, avec ses affectionnées recommandations, afin qu'il vous plaise me faire tant d'honneur de me rendre si heureux messager, que par moi vous lui renvoyiez son Chapeau. Fortunatus lui dit: je m'étonnois que le Roi n'étoit plus sage & avisé, c'est qu'après m'avoir donné à connoître la vertu de ce Chapeau, lui-même me le

mit sur la tête, & cela fut cause que je me trouvai jamais en telle perplexité, chose que je n'oublierai jamais; car si tant eût été que j'eusse manqué à me mettre droit dans ma Galere qui étoit au milieu de la mer, c'en étoit fait de ma vie que j'estime plus que tous les Domaines du Sultan, & partant ne suis-je pas délibéré de me desaisir de ce Chapeau tant que je vivrai; Marcholandus entendant parler Fortunatus de la façon, il usa d'une autre invention, pensant l'attirer par lui promettre de grands biens en lui proposant telles & semblables paroles. Fortunatus, laissez-vous commander à sa raison: que pensez-vous faire avec ce Chapeau? je ferai en sorte que vous & vos enfans aurez bien mieux qu'il ne vaut, chose qui vous sera plus profitable que ce vieux & laid Chapeau; pour moi si j'avois en ma possession un sac plein de tels petits Chapeaux, & qu'un chacun d'eux eut la même vertu que celui que vous avez, je les donnerois pour la tierce partie de ce que vous pourrez avoir par mon moyen: parquoi permettez que je sois heureux messager, & je vous promets que le Roi remplira votre Galere de très-bonnes épiceries, c'est à savoir, poivre, gingembre, noix de muscade, cannelle, & cloux de girofle, qui vaudront bien à cent mille ducats, & ne vous desaisissez point du Chapeau que vous ne soyez payé, & que sa Galere ne vous ait apporté ce que je vous promets, & si vous êtes en cette opinion, j'irai moi-même en Alexandrie avec votre Galere, & la ramènerai chargée, me promettant aussi que quand je reviendrai, & vous apporterai ce que je vous ai promis, vous me donnerez le joyau du Roi; & croyez qu'en quelque partie du monde que vous puissiez aller, que l'on ne trouvera jamais personne qui en donne le tiers de ce qu'en donnera le Roi, & si ce n'eût été que le Chapeau a été à lui, ce qui l'occasionne de l'aimer ainsi, il ne prendroit pas tant de peine à le recouvre

recouvrer. Là-dessus répondit Fortunatus en peu de paroles, & dit: Je desire l'amitié du Roi & de vous aussi, mais néanmoins personne ne pourra jamais avoir le Chapeau qui est entre mes mains; j'ai, outre celui-ci, encore un autre joyau que j'aime fort, & de quoi je fais grand état, il faut qu'ils demeurent avec moi tant que je vivrai. Marcholandus ayant ouï cela, fut au Roi de Chypre, qui étoit le Souverain Seigneur de Fortunatus, & fit sa plainte à l'encontre de lui, le priant de faire en sorte envers Fortunatus qu'il voulût restituer le joyau lequel il avoit deshonnêtement ravi, & en cas qu'il ne le fit il craignoit fort qu'il s'ensuivit une grande guerre. Le Roi répondit à Marcholandus & lui dit: J'ai des Princes & des Seigneurs dans mon Royaume qui sont sous moi, quand je les prie ils font ce que je leur commande; c'est pourquoi si le Sultan a quelque chose à l'encontre de Fortunatus, il le peut déclarer à la Justice, & je le ferai juger suivant la coutume, ce qu'elle fera suivant le droit & raison. Lors jugea Marcholandus en soi-même que les Payens n'auroient guere de justice en ce lieu, pourquoi il fit apprêter sa Galere pour s'en retourner. Nonobstant ce qui s'étoit passé, Fortunatus fut si débonnaire, qu'il l'invita à dîner, & lui fit faire bonne chère, puis lui fit présent de plusieurs beaux joyaux, & ravitailla sa Galere de bonne viande & de bonne boisson, puis lui dit: dites au Sultan, que s'il avoit le petit Chapeau & qu'il m'appartint, qu'il ne me le rendroit pas, nul de ses gens ne lui donneroit ce conseil-là, aussi on ne m'a pas conseillé de lui renvoyer. Marcholandus remercia Fortunatus de l'honneur & des présens qu'il lui avoit faits, disant qu'il rapporteroit au Sultan tout ce qui s'étoit passé; ainsi il s'en retourna sans effectuer ce qu'il avoit proposé. Or quand Fortunatus eut eu ce contentement d'avoir été par tout le monde, & étant maintenant content, il commença à tenir un état &

un rang honorable, il eleva ses deux fils es grands états & dignités, & leur donna plusieurs Précepteurs & Serviteurs en plusieurs sciences, comme de monter à cheval, faire des armes, courir à la lance, & à plusieurs autres fortes d'exercices, auxquels exercices son plus jeune fils étoit fort adonné, & se comportoit honnêtement: enforte que Fortunatus mit plusieurs prix en avant, afin de faire exercer la jeunesse aux Joutes & Tournois, & à rompre des Lances; mais toujours son plus jeune fils emportoit le prix, si bien qu'un chacun disoit tout haut qu'Andolofia faisoit un très-grand honneur à tout le pays, & faut croire qu'en tout ceci Fortunatus avoit un singulier plaisir: il vécut ainsi très-long-temps avec son petit Chapeau, à la challe aux oiseaux avec son fils Andolofia & avec Cassandra sa chere femme: après avoir vécu ensemble plusieurs années, Cassandra tomba malade d'une maladie mortelle, de quoi elle mourut, nonobstant que tous les Medecins firent leur possible, ce qui attrista tant Fortunatus qu'il tomba en une fâcheuse maladie, commençant peu à peu son corps à sécher & à venir en langueur; quand donc il vit que la maladie le gaignoit de plus en plus, il envoya chercher les plus habiles Medecins qui se pussent recouvrer es pays éloignés, leur promettant de grands biens s'ils lui pouvoient faire recouvrer la santé; mais nul ne put l'assurer de sa guérison entiere, mais bien lui promettoient de faire leur possible, & tout cela ne servit de rien à Fortunatus.

CHAPITRE XXXIII.

Comme Fortunatus mourut, & étant en son lit appella ses deux fils, leur donnant à connoître la vertu de sa Bourse & de son Chapeau.

ETant donc ainsi en lit mortel, il fit venir vers lui Ampedo & Andolofia ses deux fils, & leur dit: Voyez, mes Enfans, comme votre mere qui après vous avoir élevés avec tant de soin, est allée de cette vie à l'autre, & aussi le temps est venu qu'il faut que je m'en aille d'ici; c'est pourquoy je vous dirai comment il faut que vous vous comportiez après ma mort, afin que vous demeuriez avec vos biens & honneurs, comme je luis aussi demeuré jusqu'à présent; & leur donna à connoître comme il avoit deux joyaux, sçavoir la Bourse & la vertu qu'elle avoit, & que cette vertu ne dureroit qu'autant qu'ils vivroient, & son petit Chapeau, leur faisant entendre les grands biens que le Sultan lui offroit pour ravoit ledit Chapeau, & leur commanda de ne séparer lesdits joyaux l'un d'avec l'autre, & qu'ils ne parlassent à personne de la Bourse, quelque bon ami que ce fût; car j'ai eu en ma possession la Bourse par l'espace de soixante ans, & je ne l'ai jamais dit à personne qu'à vous; en outre j'ai une autre chose à dire, mes enfans; c'est qu'à l'honneur de la Demoiselle qui m'a donné la bienheureuse Bourse, dorénavant un certain jour de l'année, qui est le premier jour de Juin, vous donniez à quelque pauvre fille qui n'a aucun bien de ses prédécesseurs, quatre cens pieces d'or ayant cours au pays pour la marier & mettre en honneur, & ce sera celui qui aura la bourse; ce que j'ai fait tant que j'ai été en vie, & que je l'ai eue.

Or après qu'il eut dit cela, quelque temps après



il expira , & ses deux fils le firent honorablement ensevelir & enterrer dans la belle Eglise qu'il avoit fait faire lui-même. Quand donc leur Seigneur & Pere fut mort , ils en porterent le deuil , & firent une grande solemnité au bout de l'an , ainsi qu'il apparte- noit : dans cette année-là , Andolofia ne put s'exer- cer à piquer chevaux , ni faire autre exercice en Cour , ainsi qu'on a accoutumé de faire ; il se mit à lire les livres de son Pere , il trouva là-dessus comme il avoit voyagé par tous les Royaumes Chrétiens , & par nombre de pays & terres entre les Payens , choses où il prenoit grande délectation & plaisir , dont il eut si grand desir , qu'il prit en soi une résolution de voyager semblablement comme lui , & dit à son frere Ampedo : mon cher frere , par où commencerons-nous ? allons nous promener par le monde , & ac- quérir de l'honneur comme notre Pere a fait : n'avez-vous point lu comme il a traversé tant de Royaumes & Terres étrangères ? vous le pouvez bien lire si vous voulez. Ampedo répondit benignement à son frere , celui qui voudra s'aller promener qu'il le fasse , mais pour moi je n'en ai nulle envie , car je pourrois venir en lieu où je n'aurois pas si bon temps que j'ai ici : c'est pourquoi je veux demeurer à Famagusta , & achever ma vie dans ce beau Palais. Andolofia lui dit : si vous avez ce sentiment-là , partageons les deux joyaux. Ampedo lui demanda s'il vouloit déjà rom- pre les commandemens de leur Pere & s'il ne savoit pas sa dernière volonté , qui étoit qu'on n'eût à sépa- rer ses joyaux l'un de l'autre. Andolofia lui dit : je n'ai point d'égard à ce commandement , c'est pour- quoi je veux partager. Ampedo voyant sa volonté lui dit : prenez le Chapeau & allez où vous aviserez bon être : Andolofia lui dit : prenez-le vous-même , & demeurez ici ; ainsi ils ne pouvoient s'accorder , car chacun vouloit avoir la bourse. Andolofia dit : je fais un bon remede à ceci , il ne faut point enfreindre

le commandement de notre Pere , & ne point parta- ger. Tirons de la bourse tant d'or que nous en em- plissions deux grands coffres que vous garderez & en ferez bonne chere ; car vous ne les pourrez pas dépenser en toute votre vie ; vous garderez aussi le Chapeau , avec lequel vous prendrez votre plaisir & me laisserez la bourse ; je m'en irai promener pour acquérir de l'honneur ; je serai hors d'ici durant six ans , & quand je serai de retour , je vous laisserai la bourse six autres années , par ainsi appartiendra tou- jours à nous deux par ensemble , & par ce moyen re- cevrons du profit. Ampedo qui étoit un bon prud'home , se laissa emporter à l'opinion de son frere , ainsi qu'il avoit proposé.

CHAPITRE XXXIV.

Comme Andolofia sortit de Famagusta avec sa bourse , & étant bien monté & équipé , vint à la Cour du Roi de France.

QUand donc Andolofia eut la bourse , il fut gran- dement joyeux en son cœur , & avec bon cou- rage s'apprete avec deux bons serviteurs & de bons chevaux : puis prit congé de son frere & sortit de Famagusta avec quatre hommes bien accordés , & s'embarqua dans sa propre Galere , puis navigua jus- qu'au Havre d'Aiguemorte , auquel lieu il mit pied à terre : delà il s'achemina jusqu'à la Cour de France , auquel lieu il s'accosta de plusieurs nobles Seigneurs , Comtes & Barons ; car il étoit magnifique , dont plusieurs personnes de toutes conditions gagnèrent avec lui , tellement que par ce moyen il acquit beau- coup d'honneur & d'estime ; il servoit le Roi comme s'il eût été gagé sous lui. Or en ce temps il vit que l'on s'exerça à courir la Lance , à tourner , à piquer

les chevaux, escrimier, sauteur, & à faire semblables exercices, auxquels il se portoit si vaillamment qu'il surpassoit tous les autres. Or après avoir tournoyé, on le mit à danser avec les Dames & Demoiselles, comme on fait coutumièrement, & s'y comporta si agréablement & si gaiement que toutes demandoient qui étoit ce Gentilhomme; il leur fut répondu qu'il se nommoit Andolosia de Famagusta en l'Isle de Chypre, & est Gentilhomme de bon lignage: ainsi il fut bien venu des femmes, le Roi même le convia pour venir dîner à la Cour, auquel lieu vint & se maintint si bravement avec sa compagnie aux yeux de toute la Noblesse, que son maintien leur fut fort agréable; après cela il convia tous les Nobles & toutes leurs Femmes, & leur fit apprêter un somptueux dîner, de façon que les Dames l'eurent en fort grande estime; lors ils crurent de plus en plus qu'il étoit descendu de noble race: il y avoit un Gentilhomme à la Cour du Roi, qui avoit une femme excellente en beauté, ce Gentilhomme étoit ordinairement compagnon d'Andolosia aux Tournois, qui étoit bien souvent avec lui, ce qui donna lieu à Andolosia de faire de grandes dépenses pour gagner son amitié.

CHAPITRE XXXV.

Comme Andolosia quitta la Cour de France pour passer en celle d'Espagne, & ce qui s'y passa.

Andolosia suivant le cours de ses Voyages, passa de la Cour de France en celle d'Espagne, dont il trouva les vêtements si beaux, qu'il voulut que lui & tous ses gens se vêtissent à la mode de ce pays, & fit connoissance avec la Noblesse, puis se mit aussi au service du Roi, & s'exerçoit en toutes

sortes d'exercices louables, & mit en avant prix & joyaux, puis y convia les Dames.

Or comme le Roi étoit aux champs au devant de ses ennemis, il s'en fut aussi-tôt avec lui, ayant pris cent soldats à sa solde, & sans ses serviteurs, au moyen de quoi il servit si bien le Roi qu'il le prit en grande amitié; & comme il vouloit être toujours des premiers à la charge, faisant plusieurs grands faits d'armes, le Roi le fit son Chevalier. Il y avoit à la Cour un vieux Comte qui avoit une fille unique prête à marier, le Roi vouloit absolument qu'Andolosia la prit en mariage, dit qu'il le feroit Comte; mais cette fille ne revenoit point à Andolosia, car Andolosia ne se forçoit ni du Comte ni de ses richesses, il étoit assez riche & avoir assez d'argent en sa bourse. Quand donc il eut été quelques années auprès du Roi, il prit congé de lui, ce que le Roi lui octroya gracieusement, lui disant que toutes fois & quantes qu'il voudroit revenir qu'il le trouveroit toujours favorable pour son bien. Après cela Andolosia fit marché pour tous ses gens, afin de s'embarquer dans un Navire, puis naviguerent en Angleterre, dont plusieurs furent joyeux, qui étoient à la Cour du Roi de France & d'Espagne, pour ne voir pompes & magnificences qu'il faisoit ordinairement, mais cela ne procédoit que d'envie: plusieurs aussi étoient tristes & fâchés de ce qu'ils n'avoient plus la jouissance de sa personne. Quand donc il fut venu en la Ville de Londres, il loua une grande & belle maison, & acheta tout ce qui lui convenoit, puis commença à tenir maison ouverte, tout ainsi que s'il eût été quelque Duc; il pria la Noblesse, lui fit des présents, il courut à la Lance & aux Tournois; mais en toutes ses actions chevalereuses eut le prix, qui étoit roujeurs donné, tant par les hommes que par les femmes: quand le Roi l'eut oui ainsi raconter, il lui fit demander s'il vouloit aussi demeurer à la

Cour. Andolofia fit réponse qu'il étoit content de le servir de sa vie & de ses biens. Or quelque temps après il arriva que le Roi d'Angleterre eut guerre, contre le Roi d'Ecosse, & Andolofia s'en fut avec lui à ses propres frais avec plusieurs gens de guerre & fit tant qu'il fut pris pardeffus tous les autres, & combien qu'il ne fut pas Anglois de Nation, ils lui firent pourtant beaucoup d'honneur à cause de la grande hardiesse & valeur qu'il avoit montrée à la guerre.

Quand la guerre eut pris fin, & que la bataille eut été gagnée, & que chacun fut retourné chez soi, Andolofia aussi revint à Londres, & fut reçu avec tout honneur, tant du Roi que des Dames & de tout le peuple.

CHAPITRE XXXVI.

Comme Andolofia retourna de la guerre d'Ecosse avec le Roi d'Angleterre, & comme le Roi l'invita à dîner.

Après que tous les gens de guerre furent congédiés, le Roi convia Andolofia à dîner avec lui. La Reine & sa fille nommée Agripina, qui étoit la plus jolie qui fût dans toute l'Angleterre : aussi-tôt qu'Andolofia l'eut vue & considérée, il en fut bien amoureux, si bien qu'il n'en put ni boire ni manger, alors il commença à courir la Lance & aller aux Tournois pour le service de la Reine & de sa fille. Quelque temps après il les pria avec toutes les Dames de la Cour, & leur fit un somptueux & magnifique festin, puis fit un beau présent à la Reine & à Agripina sa fille, de quoi le Roi fut averti : c'est pourquoy comme un jour Andolofia vint en Cour, le Roi lui dit : La Reine m'a dit que vous l'aviez

invitée à un somptueux festin, quand est-ce que vous me voulez convier ? Andolofia répondit au Roi : Sire, si tant étoit que votre Majesté ne voulut mépriser votre très-humble serviteur, ce me seroit un grand honneur & contentement. Le Roi lui dit : J'irai demain matin moi dixième ; de quoi Andolofia fut bien aise, s'en fut en toute diligence à sa maison, & fit apprêter le tout magnifiquement ; quand tout fut prêt, voici venir le Roi accompagné des Comtes & Barons, lequel trouva un si somptueux & magnifique dîner, qu'il en fut tout surpris, comme aussi furent tous les autres qui étoient venus avec lui. Le Roi disoit en soi-même : il faut que je fasse quitter à Andolofia toutes ses grandes pompes & dépenses superflues, partant il fit faire une défense secrète, que personne n'eût à vendre à Andolofia ni à ses gens aucun bois afin qu'il n'eût aucun moyen de faire cuire sa viande, & après lui fit dire le jour même qu'il iroit dîner derechef avec lui, lequel fut très-joyeux & avoit à cet effet fait acheter toutes choses nécessaires ; mais il fut fâché quand il sçut que le bois lui manquoit, ne sachant pas qui lui avoit fait faire cette piece, d'où cela lui pouvoit être arrivé, ni ce qu'il devoit faire pour apprêter ses viandes ; partant il envoya ses Serviteurs vers les Vénitiens qui demeuroient à Londres, acheter d'eux du clou de girofle, noix de muscade & de la canelle, & les renversant contre terre, y mirent le feu, & par ce moyen il fit cuire & apprêter toutes ses viandes, comme si c'eût été d'autre bois ; & étant environ sur le midi, le Roi jugeant que le dîner ne pouvoit être encore prêt, monta néanmoins à cheval avec les Seigneurs qui y avoient été auparavant avec lui, & chevauchèrent promptement vers le logis d'Andolofia, & en approchant ils sentirent une odeur si suave qu'ils s'en émerveilloient. Le Roi étant arrivé fit demander si le dîner étoit

prêt : on lui dit qu'oui, & que tout étoit cuit avec de bonnes épiceries, ce que le Roi trouva fort étrange, & si le Roi fut bien traité la première fois, il le fut encore mieux à la deuxième; & quand le dîner fut fini, les serviteurs tant du Roi que autres Seigneurs venus avec lui vinrent jusqu'au nombre de cinq cent chevaux pour quérir le Roi, auxquels Andolofia fit présent de six écus à chacun d'eux, de quoi les serviteurs furent forts joyeux, & après cela le Roi s'en retourna chez lui, & étant arrivé à son Palais la Reine le vint voir, & lui raconta comme Andolofia l'avoit si magnifiquement traité, & que toutes les viandes étoient cuites avec des épiceries au lieu d'autre bois; qu'il avoit fait présent, tant à ses serviteurs qu'à tous les autres, de six écus chacun; qu'il étoit bien ébahi d'où lui pouvoit venir tant d'argent, car il n'y avoit chose qui y fut épargnée. La Reine lui dit: Je ne connois personne qui pourroit mieux découvrir cela qu'Agripina, notre fille, laquelle il aime parfaitement, & croit que tout ce qu'elle lui demandera il lui dira. Le Roi lui dit: Faites en ceci diligence de le savoir, ce que la Reine lui promit de faire. Or, la Reine étant retournée à sa chambre, demanda bien secrètement Agripina, & lui raconta comme Andolofia vivoit si magnifiquement, de quoi le Roi étoit fort surpris d'où lui pouvoit venir tant d'argent & tant de biens, vu qu'il ne possédoit ni terres ni herbes, & lui dit: j'aperçois qu'il vous aime fortement, ce que je reconnois à sa façon de faire. C'est pourquoi, quand il retournera vers vous, je vous donnerai du temps davantage, afin de parler à lui sur ce sujet, & pour savoir d'où lui peut venir tant de richesses. Agripina lui promit de s'en informer au mieux qu'il lui seroit possible.



 CHAPITRE XXXVII.

Comme Agripina ôta la bourse à Andolofia.

QUand Andolofia fut revenu à la Cour, il fut très-bien reçu, & introduit aussi-tôt à la chambre des femmes, de quoi il reçut un très-grand contentement; mais c'étoit un fait à la main, afin qu'il eût plus de commodité de causer plus particulièrement avec Agripina.

Quand donc ils furent eux tous seuls, Agripina commença à lui dire: Andolofia, on parle beaucoup de votre honneur, comme vous avez si bien traité le Roi, & même avez fait des présents à tous ses serviteurs; mais je vous prie de me dire si vous n'avez point peur que l'argent ne vous manque. Andolofia répondit: Ma chère Dame, l'argent ne peut pas me manquer tant que je vivrai. Agripina lui dit: Votre père vous en a donc bien laissé? Andolofia lui répondit: Je suis aussi riche qu'étoit feu mon père, & jamais mon père ne fut plus riche que moi; son contentement étoit de voyager par plusieurs pays étrangers, moi je prends tout mon plaisir de voir les Dames.

Agripina lui répondit: J'ai entendu que vous avez été à la Cour de plusieurs Rois, où il y a plusieurs belles Dames & Demoiselles, ne vites-vous point personne qui vous fût agréable? Andolofia lui répondit: J'ai servi en six Royaumes, j'y ai vu plusieurs grandes Dames, mais vous les surpassez, tant en beauté, sagesse, que bonnes grâces, & par-là vous avez tellement gagné mon cœur, que je ne puis nullement vous le dissimuler, vous suppliant de ne le vouloir mépriser: après cela, tout ce que vous demanderez de moi je vous l'octroierai de bon cœur.

Agripina lui dit : Andolofia , si vous me voulez dire en vérité d'où vous peut provenir tant d'argent & une si immense richesse que vous possédez maintenant , je ferai tout ce que vous voudrez : quand Andolofia eut oui cela , il en fut bien joyeux , & lui dit : ma très-bien aimée Agripina , ce que vous me demanderez je vous en dirai pure vérité , moyennant que vous me teniez fidélité , & que de votre côté vous accomplissiez votre promesse que vous me faites. Elle lui dit : ô Andolofia ! ne doutez nullement de ma promesse , car ce que ma bouche vous promet je vous le tiendrai par effet. Quand Andolofia eut entendu ces paroles , il tira sa bourse bien fortunée de son sein , & la montra à Agripina , & puis lui dit : aussi tant que j'aurai cette bourse , je ne manquerai jamais d'argent : puis lui compta à l'instant mille écus , & lui dit : je vous fais présent de ces écus , que si vous en voulez davantage je vous les donnerai ; croyez-moi à présent , je vous ai déclaré la vérité. Elle répondit : je vois & connois la vérité , ne m'émerveillez plus de votre grand état. Il lui dit : maintenant tenez votre promesse , comme j'ai tenu la mienne ; elle lui dit , je le ferai : mais aussi-tôt qu'Andolofia fut parti , Agripina courut à la Reine avec les mille écus , & lui dit avec grande joie , comme elle s'étoit informée à Andolofia d'où il prenoit tant d'argent , & ce qu'il avoit dit , de quoi la Reine fut bien aise , laquelle étoit une femme subtile & avisée , puis elle dit à Agripina ; savez-vous bien quelle façon de bourse c'est , & la grandeur & couleur d'icelle ? elle dit que oui , on fit venir à l'heure même une Bourfiere , & firent faire une bourse selon la forme & façon de celle d'Andolofia , & la liffier comme si elle eût été vieille : la Reine envoya promptement quérir son Médecin , & lui fit faire un breuvage pour faire dormir une personne sept ou huit heures sans se réveiller , non plus que s'il

étoit mort : quand le breuvage fut fait , ils le portèrent en la chambre où couchoit Agripina , & instruisirent la fille de Chambre , que quand Andolofia viendrait qu'elle eût à le recevoir joyeusement , & le conduire dans la chambre d'Agripina , laquelle viendrait vers lui par après , comme ils parleroient ensemble , elle mettroit devant eux plusieurs sortes de confitures qui étoient appareillées à cet effet , & qu'elle lui donnât à boire de ce breuvage dans la tasse d'Andolofia , ce qu'elle fit ainsi qu'on lui avoit ordonné.

Or la nuit étant venue , Andolofia s'en vint bien secrettement , il fut incontinent mené à la chambre d'Agripina , laquelle se vint seoir auprès de lui , où ils discoururent joyeusement l'un avec l'autre : alors on commença à apporter les confitures , & leur verser à boire , Agripina prit la tasse , & dit à Andolofia : Je bois à vous d'amitié , elle la prit , but selon son désir ; aussi il lui fut apporté plusieurs fois à boire jusqu'à ce qu'il eut bu tout le breuvage , qui lui causa un tel sommeil qu'il tomba contre terre , sans sentir. Agripina voyant tout cela , courut promptement , & découfit son pourpoint , puis lui ôta sa bourse bien fortunée , & en coufit une autre en sa place ; Agripina apporta de bon matin la bourse à la Reine sa mere , & l'essayant pour voir si elle étoit encore véritable , & l'ayant entre les mains en tirèrent plusieurs piéces d'or , tellement qu'elles reconnurent qu'il n'y avoit aucune manque : la Reine apporta au Roi son tablier tout plein de piéces , & lui dit , comment ils avoient surpris Andolofia ; le Roi pria la Reine d'obtenir d'Agripina de lui donner sa bourse , d'autant qu'elle la pourroit perdre ; la Reine le fut dire à Agripina , mais elle ne le voulut , car dit-elle , quand je lui ôtai , si par aventure il se fût réveillé , il m'eût peut-être tuée , & avec juste raison.

Quand Andolofia eut très-long temps dormi , & se fut réveillé il regarda tout autour de lui , & ne

vit personne que la femme de Chambre à qui il dit ; où est Agripina ? cette femme répondit , Madame vient de se lever pour quelque affaire ; mais vous Mr. pourquoi avez-vous tant dormi ? je vous ai voulu éveiller par plusieurs fois , mais vous n'avez rien répondu ; car certes vous dormiez si fort que si je n'eusse pas senti votre respiration , j'eusse cru que vous eussiez été mort ; quand Andolofia fut qu'il avoit perdu sa mie Agripina pour avoir trop dormi , il commença à jurer & à maudire. La femme de Chambre prenoit peine à l'appaiser , en lui disant : Monseigneur , ôtez cette perturbation hors de votre cœur , c'est chose qui se peut reconvrer une autre fois. Andolofia dit , forte édentée , que ne m'as-tu éveillé à temps ? si quelqu'un m'eût tant soit peu remué , je me fusse éveillé tout aussi-tôt ; elle jura qu'on avoit fait tout ce qu'on avoit pu pour l'éveiller , & lui dit de bonnes paroles pour l'appaiser , car le soir auparavant il lui avoit fait présent de trois cens écus , & avec douces paroles le tira hors de la chambre , & après hors la maison du Roi. Andolofia revint donc vers ses gens , n'étant pas si joyeux que de coutume , car il étoit fâché d'avoir dormi durant les Matines , se doutant peu pourtant d'avoir en dormant perdu la bienheureuse bourse.



CHAPITRE XXXVIII.

Comme Andolofia fut éperdu quand il connu avoit perdu sa bourse, & comme il donna congé à tous ses Serviteurs, & s'en alla bien secretement.

LE Roi desiroit volontiers d'avoir une semblable bourse, estimant qu'Andolofia en eut encore une autre, ou qu'il auroit été un grand sot de l'avoir si mal gardée ; pour en savoir la vérité , il fit dire à Andolofia qu'il desiroit derechef aller dîner avec lui : Andolofia entendant la volomé du Roi, appella son serviteur , à qui d'ordinaire il donnoit quatre cents écus , pour faire la provision qui étoit nécessaire , & lui dit qu'il apprêta bien à dîner d'autant que le Roi viendroit dîner avec lui. Son serviteur lui dit : Monsieur, je crains de n'avoir pas assez d'argent, car il y a de grands frais.

Andolofia qui n'étoit en grand souci de cela , tira sa bourse de son sein , & vouloit donner encore quatre cents écus à son serviteur ; mais comme il eut tâté dedans sa bourse suivant la coutume , il ne trouva rien dedans : alors il leva les yeux au Ciel , & regardoit tantôt d'un côté de la muraille & tantôt d'un autre , puis se mit à tourner & retourner la bourse , & la renverser sans dessus dessous , mais il n'y avoit plus d'argent dedans. Pourquoi c'étoit pitié & compassion que de le voir en cet état ; puis vint se souvenir des admonitions que son pere lui avoit faites & à son frere , au lit de la mort , qu'ils n'eussent à déclarer à personne le secret de la bourse tant qu'ils vivoient , mais ne l'ayant fait , toutes ces bonances & magnificences étoient maintenant terminées , pourquoi il appella tous les serviteurs & leur donna congé , puis il leur dit : il y a près de dix ans que je suis

votre Seigneur, & vous ai toujours entretenu hon-
 nêtement, & ne vous ayant laissé manquer de rien,
 & je ne suis redevable à personne pour vous avoir
 toujours payé d'avance; mais le temps est venu que
 je ne puis tenir un si grand train, & pourtant je
 vous remets en votre liberté, & vous tiens quitte
 de la promesse que vous m'avez faite; que chacun
 donc se pourvoie dorénavant comme il pourra;
 car je ne puis tarder davantage, aussi n'ai-je plus
 d'argent que cent-soixante écus, desquels je vous en
 donne à chacun d'eux, & votre cheval & harnois.
 Quand ses serviteurs entendirent les raisons, ils s'éton-
 nerent grandement, & s'entre-regardoient, étant fort
 étonnés comment si grandes magnificences & bom-
 bances étoient si-tôt finies, toutefois un d'entr'eux
 lui dit: Monseigneur, si quelqu'un vous a offensé en
 quelque sorte dites-le nous, & il mourra par nos
 mains, quand il seroit le Roi en personne, & quand
 même nous y devrions tous perdre la vie. Andolofia
 leur dit. Je ne désire point que personne se mette en
 peine pour l'amour de moi. Ils lui dirent, nous ne
 partirons point ainsi d'avec vous, nous vendrons
 plutôt nos chevaux & tout ce que nous avons, &
 nous ne vous abandonnerons point. Andolofia leur
 dit. Je vous remercie tous, loyaux serviteurs, de votre
 offre, si la fortune retourne de mon côté, je vous ré-
 compenserai, mais faites cependant ce que je vous ai
 dit, & sellez mon cheval promptement, je ne désire
 point que personne vienne avec moi. Les Serviteurs
 voyant cela furent grandement contristés & déplaisants
 pour leur Seigneur, avec lequel ils avoient eu si bon
 temps. Ils lui amenerent son cheval, & il fit tant par
 ses journées, tantôt par mer tantôt par terre, qu'il
 arriva à Famagusta près de son frere Ampedo.

CHAPITRE XXXIX.

*Comme Andolofia étant de retour en sa maison, se
 plaint à son frere d'avoir perdu sa bourse.*

ETant donc devant ce beau Palais, il se mit à frap-
 per à la porte, laquelle lui fut promptement ou-
 verte, & quand Ampedo sceut que son frere étoit
 revenu, il en fut bien joyeux, espérant qu'il auroit
 sa part du plaisir avec la bourse, & que doréna-
 vant il ne s'épargneroit point autant qu'il avoit fait
 depuis dix ans, pourquoi il s'en fut au-devant de son
 frere, le recevant en fort grande joie, & lui deman-
 dant comment il étoit ainsi revenu tout seul, & où il
 avoit laissé tous ses gens, il lui dit: je les ai tous
 laissés, & remercie Dieu de ce que je suis venu jus-
 qu'ici. Ampedo lui dit: cher frere, dites-moi donc
 comme la chose s'est passée; car cela ne contente
 point de vous voir revenir de la façon: il lui dit,
 dinons promptement, quand ils eurent diné, ils s'en
 furent ensemble en une chambre à part.

Andolofia vit son frere avec un triste maintien, &
 lui dit: ô mon cher frere! je vous apporte de tristes
 nouvelles, de ce que j'ai si mal menagé mon affaire,
 que j'en ai perdu la bienheureuse bourse; j'en ai
 une grande tristesse dans le cœur, mais je n'y puis
 que faire. Ampedo ayant oui cela s'attrista du profond
 de son cœur, & lui dit avec grand regret: vous a-t-
 elle été prise de force, ou bien si vous l'aviez perdue?
 il répondit: J'ai transgressé le commandement de notre
 Pere, qu'il nous fit quand il fit son testament, l'ayant
 dit à une personne que j'aimois, & aussi-tôt qu'elle
 l'a sçu elle trouva le moyen de me l'ôter, Ampedo
 lui dit: Vous vouliez voir les pays étrangers, main-
 tenant vous voyez ce qui est arrivé.

Andolosia lui dit : ô cher frere ! j'ai tant de tristesse au cœur, que je commence à m'ennuyer de vivre.

CHAPITRE XL.

Comme Andolosia emprunta de son frere le chapeau de souhait, & avec celui se souhaita en Angleterre, & comme il enleva Agrippina.

Quand Ampedo l'eut oui plaindre de la façon, il commença à le consoler & lui dit : cher frere, ne vous affligez point le cœur, nous avons encore deux coffres pleins de ducats, outre cela le petit Chapeau nous en écrirons au Sultan qui nous donnera pour celui de grands biens, si bien que nous en aurons assez toute notre vie pour tenir un train honorable, & laisser aller la bourse. Andolosia lui dit : l'eusse bien désiré que vous m'eussiez prêté le petit Chapeau, espérant & croyant bien que par son moyen je pourrois recouvrer leur bourle. Ampedo lui dit : on dit en commun proverbe, que qui perd son bien perd son sens, ce que j'apperçois bien en vous ; car maintenant que vous avez perdu tout notre bien, vous voudriez aussi perdre le petit Chapeau, mais par mon conseil vous ne l'emporterez point ; mais je consens que vous y preniez votre plaisir. Aussi-tôt qu'Andolosia vit que son frere ne vouloit point permettre qu'il prit le petit Chapeau, il dit en soi-même qu'il prendroit un autre conseil ; & cependant il dit à Ampedo : mon très-cher frere, maintenant si j'ai mal fait, je veux dorénavant faire mieux & désirer suivre votre volonté ; puis envoya tous les serviteurs de son frere à la chasse, leur disant qu'il seroit aussi bientôt après eux ; quand ils furent tous

partis, Andolosia dit à son frere ; mon très-cher frere, je vous prie de me prêter le Chapeau, car je m'en vais chasser, son frere qui étoit homme assez libre, lui apporta ledit Chapeau, & aussi-tôt qu'il l'eut il quitta la chasse & tous les chasseurs & se rendit à Gènes : étant arrivé, il s'enquêta où étoient tous les plus beaux joyaux qui fussent-là, & les fit venir dans son hôtellerie, auquel lieu étant, & s'étant enquis du prix il les mit tous dans un mouchoir, comme pour savoir combien ils pesoient, & puis se partit de là tout aussitôt sans rien payer, & tout ainsi qu'il avoit fait à Gènes, il en fit de même à Florence & à Venise, & ainsi il recouvrit tous les plus beaux joyaux qui fussent dans ces trois Villes-là, sans argent : quand donc il fut bien muni de ces joyaux, il s'en fut à Londres, & ayant sçu le temps qu'Agrippina devoit aller à l'Eglise, il s'en fut, & même rue par où elle devoit passer, il dressa une table, & mit ses joyaux sur icelle, quand donc Agrippina s'en fut à l'Eglise avec plusieurs serviteurs & servantes, tant devant que derriere elle, & entre iceux étoit sa Gouvernante ou femme de Chambre qui lui avoit donné le breuvage pour le faire dormir ; Andolosia la reconnut fort bien, mais elle point du tout ; car il avoit mis sur son nez un autre nez qui étoit si industrieusement fait, que personne ne l'eut pu reconnoître, & étant Agrippina près de lui, il prit deux beaux anneaux & les donna aux deux plus anciennés Filles de chambre qu'il savoit être toujours auprès d'Agrippina, en les priant doucement & incitant de faire tant pour lui que de persuader Agrippina de le faire venir chez elle, pour lui faire vendre une partie de ses joyaux, & qu'il en apporteroit de si beaux qu'elle n'en avoit jamais vû aucuns de semblables. Or quand Agrippina fut sortie de l'Eglise ; ses servantes lui monterent ces deux beaux anneaux, & lui dirent qu'un Marchand qui avoit de si riches pierres précieuses, étoit devant l'Eglise, &

leur en avoit fait présent, afin de faire enforte vers elle que de l'envoyer querir; car il disoit avoir de très-beaux joyaux, & Agrippina dit: à voir le présent qu'il vous a fait, je doute bien qu'il doit avoir de très-précieux joyaux, commandez qu'il vienne; car il me tarde déjà qu'il soit venu, afin de les voir. Il vint donc incontinent, & fut mené au Palais dans une allée devant la chambre d'Agrippina, où il étala ses joyaux qui agréoient bien Agrippina, & en marchanda quelques-uns quelle desiroit bien avoir. Or il y en avoit parmi eux qui valloient bien mille écus & plus, de quoi Agrippina n'offroit pas moitié de la somme.

Le Marchand dit: Madame, j'ai toujours ouï dire que vous étiez la plus riche fille du Roi qui soit au monde, aussi ai-je recherché les plus beaux & les plus riches joyaux qui se puissent recouvrer pour les apporter, mais vous m'en offiez trop peu; ils me coûtent certes bien davantage, je vous prie d'avoir égard à la peine que j'ai prise d'avoir tant voyagé, & avec tant de risques, que j'ai plusieurs fois pensé perdre la vie pour l'amour desdits joyaux; mettez donc ensemble, Madame, ceux qui vous agréent, je ferai tout possible pour vous contenter: elle mit donc à part celui qu'elle vouloit avoir, petits & grands, jusqu'au nombre de dix piéces, & puis après elle fit son compte, & revenoit à quelques 50,000 écus, mais elle n'en vouloit pas tant donner, mais il disoit en soi-même, le compte seroit bientôt fait, si seulement vous apportiez ma bourse: néanmoins Agrippina les fit valoir jusqu'à 4,000 écus. Alors elle les mit dedans son tablier, & s'en fut dedans sa chambre où étoit sa bien fortunée bourse, & l'ayant prise la noua bien fortement après sa ceinture, & sortit ainsi de sa chambre pour payer son Marchand, qui rangea à côté, afin qu'Agrippina s'approchât de lui, & ayant commencé à compter, il la prit entre ses bras, & se souhaita avec elle en un désert aussi-tôt qu'il eut fait ce sou-

hait, ils furent élevés au travers de l'air, & vinrent en une ile toute déserte & toute stérile, en un morc'étoit un désert fort affreux, qui étoit sur la frontiere en Irlande; & se trouverent dessous un arbre chargé de grosses pommes, & c'étoit Agrippina sous l'arbre ayant encore les joyaux qu'elle avoit achetés dans son giron, & la bienheureuse bourse à sa ceinture; puis regardant en haut; & ayant vu ces pommes sur sa tête, Agrippina dit au Marchand: ô Dieu! ami, dites-moi où nous sommes, & comment nous sommes venus en ce lieu? je suis si débile que le cœur me fend, je vous prie de me donner une de ces pommes pour me fortifier le cœur, ne sachant que ce fut Andolofia; alors elle posa les joyaux qui étoient encore dans son giron, & Andolofia prit le petit Chapeau qui étoit sur sa tête, & le mit sur la tête d'Agrippina, de peur qu'en montant sur l'arbre il ne tombât rien sur sa tête qui lui put mal faire, & étant Andolofia sur l'arbre, regardant où étoient les grosses, elle ne sachant où elle étoit, ni ce qui lui étoit arrivé, commença à souhaiter, & dit: ô Dieu! si j'étois maintenant dans ma chambre; & aussi-tôt qu'elle eut dit ces mots, son corps s'en vint parmi l'air, & vint sans perte ni dommage derechef dans sa chambre: le Roi & la Reine & toute la Cour en furent fort joyeux, & lui demandèrent où elle avoit été, & où étoit le Marchand qui l'avoit ainsi enlevée; elle dit: je l'ai laissé sur un arbre, & ne m'en demandez point davantage, car je desire reposer, je suis bien lassé & débile. Or quand Andolofia étant encore sur l'arbre, vit qu'Agrippina étoit partie avec le petit Chapeau, & avec tous les yeux qu'il avoit recouvert en trois puissantes Villes, il se mit à maudire l'arbre & son fruit, & dit: ô mort felonne! que ne m'as-tu retranché le jour avant que je vinsse en si grande angoisse & perplexité? & tantôt disent cela, tantôt allant d'un côté & puis de l'autre, la nuit devint si obscure

qu'il ne voyoit plus clair : alors il s'allit sous un arbre pour se reposer , mais il ne put jamais dormir d'angoisse qu'il avoit , car il ne croyoit autrement , sinon de mourir dans le désert : ainsi qu'il se tenoit-il comme un homme désespéré qui aimoit mieux mourir que de vivre , & quand le jour fut venu il se leva & se mit à se promener ; mais il ne voyoit ni n'oyoit personne , & voyant un arbre qui portoit de fort belles Pommes rouges , & étant poussé de la faim , il en abattit deux qu'il mangea sans tarder , & les ayant mangées il vint à sa tête deux longues cornes semblables à une chevre : voyant cela , il courut avec ses cornes contre l'arbre , pensant par ce moyen les faire sortir , mais c'étoit pour néant , ce qui l'occasionna de crier à haute voix : ô moi , homme misérable ! ô moi homme infortuné ! d'où vient qu'il y a tant d'hommes sur la face de la terre , & qu'en ce lieu nul ne me donne avis ni secours , afin que je puisse derechef voir quelques créatures humaines ? ô Dieu tout-puissant ! aidez-moi à mon très-grand besoin , & dans la nécessité où je me vois réduit.

CHAPITRE XLI.

Comme Andolofia trouva un vieil Hermite qui lui enseigna un remède pour ôter ses cornes.

Comme Andolofia faisoit de si grandes exclamations , il entendit un vieil Hermite , qui avoit bien demeuré trente ans dans le désert , qui entendant le cri qu'il faisoit , vint vers Andolofia , & lui dit : ô pauvre & misérable créature ! qui vous a amené ici ; ou que cherchez-vous en ce désert ? il lui répondit ; cher frere , ce m'est une grande fâcherie que je suis venu en ce désert : le fier Hermite lui dit : depuis trente ans je n'ai oui ni vu personne , &

je voudrois que ne fussiez jamais venu ici : Andolofia qui étoit fort débile , demanda au frere s'il n'avoit point à manger : le frere le mena à sa hutte où il n'y avoit ni pain ni vin , & n'avoit autre chose que des racines & de l'eau de quoi il vivoit , mais ce n'étoit pas viandes pour Andolofia ; le frere lui dit , je vous enseignerai où vous trouverez assez à boire & à manger : après cela Andolofia lui dit : mais que ferai-je pour ôter les cornes que j'ai ? on me prendra pour un monstre ? Le frere le mena en un chemin peu éloigné de son Cloître , lui apporta deux pommes d'un autre arbre , & lui dit : prenez & mangez des pommes. Aussi-tôt qu'Andolofia eut mangé des pommes , ses cornes aussi-tôt commencerent à disparaître , & ayant vu cela , il s'informa comment cela se pouvoit faire que ces cornes lui fussent venues si promptement , & qu'aussi promptement elles étoient disparues. Le bon Hermite dit : le Créateur qui a créé le Ciel & la Terre , & tout ce qui est en iceux , & qui par conséquent a cru ces arbres , leur a donné une nature qu'ils portaient tels fruits , & par toute la terre ne se trouve le semblable , que seulement en un désert : Andolofia lui dit : je vous prie de me permettre de prendre quelques-unes de ces pommes , & de les emporter quant & moi. L'Hermite lui dit : Mon ami , prenez-en ce qu'il vous plaira , & ne me les demandez point aussi ne m'appartiennent-elles point , & n'ai rien qu'une pauvre ame , mais si je la puis rendre au Créateur , qui me l'a donnée , j'aurai assez bien cheminé en ce monde : Je remarque bien en vous , que votre esprit est grandement préoccupé des choses temporelles & périssables , mettez tout cela hors de votre cœur & vous tournez vers Dieu , car c'est une grande perte que l'ame pour un petit plaisir que l'on a ici en cette vie transitoire. Ces paroles ne touchèrent pas beaucoup le cœur d'Andolofia , pensant toujours à la grande perte qu'il avoit faite , & prit

bon nombre de pommes qui ont venir les cornes, & en prit aussi d'autres qui les font disparaître, & dit au frere : maintenant enseignez-moi le chemin pour trouver quelque personne : le frere le mit sur un chemin, & lui dit maintenant suivez ce chemin, & vous trouverez au bout un bourg où vous trouverez à boire & à manger, il remercia l'Hermite, & prit congé de lui & vint au Bourg où il but & mangea, & revint ainsi en lui-même ; & étant donc ainsi ravigoté, il demanda le chemin pour aller promptement à Londres ; il lui fut dit qu'il étoit encore en Irlande, qu'il falloit qu'il passât premierement en Ecosse, & puis qu'il viendroit en Anglererte : quand Andolofia eut entendu qu'il étoit encore si loin de Londres, il en fut bien fâché, étant en crainte pour les pommes qu'il portoit, appréhendant qu'elles ne vinssent à se pourrir pour demeurer trop-long-temps par le chemin : mais il lui fut dit, que s'il vouloit passer promptement à Londres, il allât en une grand Ville, non loin de là où il y avoit au Havre des Navires pour passer en Anglererte, Flandres & Ecosse ; là il trouva des Navires qui étoient de Londres où il s'embarqua, & en peu de temps vint à Londres, & étant arrivé il se changea un œil, & se mit de grands cheveux sur la tête afin de n'être connu, & prit une petite table qu'il mit devant l'Eglise par où il favoit bien qu'Agrippina devoit passer, & mit les Pommes dessus un linge blanc, & cria Pommes de Dames, Pommes de Dames ; & quand quelqu'un lui demandoit combien valoit une Pomme, il répondoit trois écus la piece, tellement que personne n'en acheta, aussi si quelqu'un en eût acheté cela l'eût fâché. Or entr'autres voicy arriver Agrippina avec ses Demoiselles, ses serviteurs & sa Gouvernante avec elle. Andolofia cria derechef, Pommes de Dames : Agrippina lui dit, combien piece ? il dit, trois écus elle lui dit : quelle vertu ont ces Pommes que vous les faites tant ; il lui répondit, elles don-

nent

nent à la personne beauté & un esprit vif. Quand Agrippina eut entendu cela, elle commanda aussi tôt à sa Gouvernante, qui étoit aussi la femme de chambre, qu'elle en achetât deux, ce qu'elle fit ; après quoi Andolofia pria la mercerie, car personne n'en vouloit plus acheter : mais aussi tôt qu'Agrippina fut à la maison, elle ne tarda gueres à manger les deux Pommes, & aussi-tôt qu'elle les eut mangées, il lui crut deux grandes cornes au front, & en eut si grand mal à la tête, qu'elle fut contrainte de se tenir sur son lit couchée ; mais quand les cornes furent parvenues à leur grandeur, & que sa tête lui pesoit fort, elle se leva, & se mit devant un miroir ; se voyant si contrefaite d'avoir ainsi deux grandes cornes, elle les prit avec ses mains, pensant les arracher ; mais ne le pouvant faire, elle appella deux Demoiselles, qui en la voyant ainsi encornée, s'écrierent par une grande douleur, & parlant comme si elles eussent vu l'esprit malin : Agrippina avoit si grande peur, qu'elle ne pouvoit parler. Elles lui dirent : ô Dieu ! Madame, d'où vient ceci, que votre noble personne est ainsi défigurée ? Elle répondit : je n'en fais rien ; mais je crois que c'est un châtement de Dieu, ou bien cela me vient des pommes de Dames que ce méchant Mercier m'a vendues ; & maintenant aidez-moi, & cherchez quelque remede pour m'ôter ces cornes. Ses Femmes de chambre se mirent à les tirer avec un déplaisir incroyable ; mais tout cela ne servoit de rien, tellement que tant plus elle alloit en avant, & tant plus sa tristesse augmentoit & s'exclamoit, disant : ô moi, créature infortunée ! que me profite que je sois fille de roi & la plus riche Demoiselle qui soit sur la terre, étant nommée la plus belle de toutes les femmes, & qu'à présent j'aie des cornes comme les bêtes ! pourquoi suis-je jamais née ? Si on ne me peut ôter cette difformité, je m'irai noyer dans la Tamise. Sa principale Fille de chambre commença à la consoler, & lui dit : Mada-

L

me, vous ne devez ainsi vous désespérer, il a été possible qu'elles soient ainsi crues, il sera possible aussi qu'elles puissent décroître; c'est pourquoi il faut envoyer quérir les plus savants Médecins qu'on pourra, peut-être qu'ils sauront ou trouveront par écrit par quelles raisons elles sont crues, & par quel moyen on les pourra faire sortir. Ces raisons la réjouissant tant soit peu, elle lui dit: Ne dites rien à personne de ceci; & si quelqu'un me demande, dites que personne ne vienne vers moi. Alors la Gouvernante ou Femme de chambre, fit une grande diligence pour trouver des Médecins, & leur conta comme elle avoit un ami à qui deux cornes étoient crues à la tête, & vouloit favoir d'eux, s'ils avoient le moyen de les faire disparaître. Quand les Médecins eurent entendu cela, ils furent grandement étonnés de ce qu'à une seule personne fussent crues deux si grandes cornes, chacun d'eux avoit un extrême desir de voir le personnage. La Femme de chambre leur dit: vous ne pouvez voir la personne si vous n'avez moyen pour lui aider, & si quelqu'un le peut faire, il en sera bien récompensé; néanmoins nul d'eux n'osa promettre de lui pouvoir ôter ses cornes, quelque grande promesse qu'on leur pût faire, car ils n'avoient jamais oui parler d'une si grande merveille, & lui dirent franchement qu'ils ne le pouvoient faire, dont elle fut très-mal contente, & s'en retourna à la maison.

CHAPITRE XLII.

Comme Andolofia s'habilla en Médecin, & ôta une partie des cornes à la fille du Roi d'Angleterre, & par son moyen recouvra son chapeau & sa bourse.

ALors elle rencontra Andolofia, qui étoit habillé en Médecin, avec une grande robe d'écarlate,

& un grand bonnet rouge, avec un grand nez contrefait, qui lui dit: Ma mie, j'ai su que vous avez fait recherche de Médecins très-fameux & experts, avez-vous trouvé quelque remède selon votre desir? Ne vous déplaira-t-il point si je vous demande ici, si vous n'avez aussi que faire de moi; car je suis aussi Docteur en médecine, & si vous desirez quelque chose vous me le pouvez bien dire, car il faudroit que le mal fut bien grand, ou que ce fut un très-grand défaut en la nature si je ne le guériffois: la Femme de chambre entendant ceci fut joyeuse, c'est pourquoi elle lui dit, qu'il y avoit un grand Personnage qui avoit reçu un grand inconvenient; c'est qu'il lui étoit venu deux grandes cornes à la tête, semblables aux chevres; & si vous savez un remède, vous serez très-bien satisfait, car la personne ne manque pas de biens & d'argent. Le Docteur se souria quelque peu, & lui dit: à cela ai-je tres-bonne connoissance, ayant une science à cet effet, afin d'ôter les cornes sans aucune grande peine, mais il faut que cela coûte de l'argent, & je sais aussi l'occasion pour quoi les cornes croissent de telle façon: elle lui dit, Seigneur, faites-moi une grace, dites-moi donc d'où procède ce merveilleux défaut. Le Docteur lui répondit: il vient de ceci, c'est que si une personne a joué quelque mauvais tour à une autre par fallace, tromperie & infidélité, & puis qu'elle s'en réjouisse & fasse paroître ouvertement sa joie, il est force que cela sorte par quelque endroit & est fort bon pour celui qui doit avoir cela, que cela creve par-là, car si par hasard cela ne venoit à sortir, il faudroit que la personne mourût; car cela lui feroit sortir le cœur du ventre. Il n'y a pas deux ans passés qu'étant à la Cour du Roi d'Espagne, il y avoit un Comte riche & fort puissant, qui avoit une fille fort tendre & délicate de complexion, à qui il étoit venu deux grandes cornes, lesquelles je fis sortir, & l'ai guérie entiere-ment.

Quand la Gouvernante entendit le Docteur parler de la façon, elle lui demanda où étoit sa maison, & qu'en peu de temps elle l'iroit trouver, il lui dit: je n'ai encore loué aucune maison, car il n'y a que trois jours que je suis arrivé ici, & me tiens à l'Hôtellerie du Signe, auquel lieu vous me pourrez demander: On me donne ordinairement le Docteur au grand nez, & quoique j'aie un autre nom, je suis pourrant mieux connu sous celui-là: cela dit, la Fille de chambre s'en fut promptement dans la maison avec une joie n'importe à la triste Agripina, lui disant: ma chere Dame, réjouissez-vous, & ayez bon courage, tout va bien, & elle lui raconta comment elle lui avoit parlé à trois Docteurs, qui s'en étoient allés sans aucune consolation d'eux, mais qu'après elle en avoit trouvé un qui lui avoit donné bonne espérance, & lui raconta tout ce que le Docteur lui avoit dit, & qu'il savoit très bien la maniere de lui aider, & comme il avoit guéri la fille d'un Comte, & m'a aussi raconté la raison pourquoi les cornes lui croissoient de la façon, ce qui me semble chose croyable: la triste Fille du Roi, qui étoit couchée sur son lit, dit à la Gouvernante; pourquoi n'avez-vous pas amené ce Docteur avec vous? vous savez très-bien que je désire avec passion que ces cornes me soient ôtées; allez, courez & me l'amenez: dites-lui qu'il apporte avec lui tout ce qui est nécessaire pour ma guérison, & qu'il n'épargne rien; portez-lui cent écus, & s'il en veut davantage, donnez lui-en autant qu'il en demandera. Elle s'y en fut promptement & trouva le Docteur, & lui donna les cent écus, & lui dit: faites le mieux que vous pourrez à la personne que je vous menerai, & prenez garde de n'y aller que de nuit, & il ne le faut dire à personne; car son propre pere ni sa mere n'en savent rien. Le Docteur l'assura de cela, promettant de ne le divulguer, mais, dit-il, il faut que j'aïlle premierement chez l'Apothicaire pour acheter

tout ce qui n'est de besoin, pourtant vous pouvez revenir ici dans deux heures de temps. Elle répondit: je vous attendrai donc ici, car je n'ose retourner sans vous. Ainsi le Docteur, tout déguisé, s'en fut avec son grand nez contrefait chez un Apothicaire, & acheta quelque peu de rhubarbe, puis la pila avec une moitié de pomme & du sucre, & y mit aussi d'autres choses qui avoient une bonne odeur, & acheta aussitôt une boîte avec de l'onguent d'une bonne senteur, & du musc avec du baume; il s'en vint ainsi trouver celle qui l'attendoit, qui le mena de nuit dans la chambre d'Agripina, qui étoit couchée sur son lit, derrière le jardin. Agripina dit aussitôt, avec une parole foible: foyez le bien venu, comme étant déjà beaucoup malade. Le Docteur lui dit: Madame, ayez bon courage; car avec l'aide de ma science vous serez bientôt guérie; ça tôt maintenant levez-vous, & me faites voir votre mal, afin qu'en le touchant j'avise par après un remede. Agripina étoit fort honteuse, vu qu'elle étoit contrainte de montrer ses cornes, & néanmoins elle se leva. Le Docteur prit les cornes, & les mania à son aise. Il dit: faut prendre la peau d'un Singe & en faire à chaque corne une petite chaussette, & la mettre bien chaudement dessus, & je les ferai tenir en chaleur. La Fille de chambre fut aussitôt querir un Singe qui étoit chez le Roi, le fit tuer, & l'écorcha promptement, & de la peau en fit deux chaussettes, suivant le conseil de son savant Médecin; quand cela fut fait, le Médecin enveloppa les cornes avec la peau du Singe, & tira les chaussettes pardessus, & dit: Madame, ce que j'ai fait présent aux cornes les fera amollir & affoiblir, faut qu'elles s'évacuent par le bas; c'est pourquoi j'ai apporté certaine conserve que vous mangerez, après cela vous dormirez quelque peu, puis après vous sentirez un certain commencement d'amendement. Agripina faisoit tout ainsi qu'un patient, lequel désireroit être

guéri, & ce que le Docteur lui donna étoit la moitié d'une pomme, de celles qui faisoient disparoître les cornes. Après qu'elle eut mangé cela, & eut bien dormi quelque peu, la force de la rhubarbe commença à opérer dans son corps, & faire une forte opération. Quand elle fut remise en son lit, le Docteur dit: voyons si la médecine a fait quelque'effet. Il tâta les chaufses; alors les cornes se trouverent diminuées d'un quart. Agrippina étoit tellement en colere à l'encontre des cornes, qu'elle ne les vouloit tâter; mais quand on lui dit qu'elles étoient diminuées, elle les voulut tâter, & sentit très-bien qu'elles étoient diminuées, plus courtes & plus petites, de quoi elle fut bien joyeuse, & pria le Docteur d'y faire de son mieux. Il lui dit: je reviendrai encore ce soir, & apporterai le remede nécessaire. Alors il s'en fut chez l'Apothicaire, fit apprêter derechef une autre moitié de pomme, mais il y donna un autre goût; & étant derechef retourné vers Agrippina, il oignit les cornes & fit rappêrissier les chaufsettes, afin qu'elles vinsent justement à la grandeur des cornes, puis lui donna une conserve pour la faire dormir & lui faire évacuer par le bas; après cela il regarda les cornes, & s'apperçut qu'elles étoient encore rentrées de moitié, dont Agrippina fut fort joyeuse, & pria le Docteur de ne la quitter au besoin, & qu'il fit son possible pour l'achever de guérir, qu'elle le récompenseroit de sa peine. Il lui dit qu'il y apporteroit tout ce qu'il pourroit, ainsi qu'il avoit fait les deux nuits premières, qu'il en feroit autant à la troisième. Etant aussi auprès d'elle comme elle dormoit, il disoit en soi-même: Si elle me veut donner deux ou trois mille écus pour mon salaire, elle croira m'avoir donné beaucoup, comme c'est la vérité; mais non pourtant, ce n'est rien auprès de ce qu'elle a à moi: c'est pourquoi, avant que de lui ôter le reste de ses cornes, je veux parler à elle d'une autre façon; je lui dirai mon intention; que si elle ne le veut faire, pen-

sant que je lui ôterai totalement ses cornes; alors je lui ferai une autre recette, qui les lui rendra aussi grandes qu'auparavant; puis après je m'en irai à Bruges en Flandres, & lui manderai que si elle veut être quitte de ses cornes, elle me vienne trouver, qu'elle apporte avec elle ce que je desire le plus, qui est le petit Chapeau, & qu'elle me donne tous les ans autant que je puisse tenir un rang honorable comme un grand Seigneur. Et comme il pensoit à ces choses, vint la Gouvernante avec une chandelle, qui vouloit voir ce que faisoit Agrippina, mais elle dormoit.

CHAPITRE XLIII.

Comme Andolofia se baissa pour ramasser son bonnet qui tomba par terre, & trouva le petit chapeau.

LE Docteur avoit ôté le bonnet hors de sa tête, lequel tomba aussi-tôt de sa main, & comme il se baissoit pour le prendre, il vit sous la couche, contre terre, son petit chapeau, dont nul ne faisoit pas grand état, car personne ne connoissoit la vertu qu'il avoit. Agrippina même n'en savoit rien, ni que par la vertu d'icelui elle fut sortie du désert & venue chez elle; car si elle eût su cela, elle l'eût bien mieux gardé. Alors le Docteur envoya la Gouvernante d'Agrippina querir une certaine boîte dans quoi il y avoit quelque médecine, & pendant qu'elle y étoit allée, il recueillit le petit chapeau en grande hâte, & avec une grande joie, le cacha sous sa grande robe, & disoit en lui-même: ô! si je pouvois aussi avoir la bourse, & en ce moment-là s'éveilla aussi Agrippina, qui s'abaissa. Alors vint le Docteur, qui ôta les chaufsettes des cornes, lesquelles se trouverent fort petites, de quoi Agrippina fut très-aise, & la Gouvernante lui dit: c'est à faire à une autre nuit, puis vous serez guérie, &

nous ferons dépêtrés de ce laid Docteur ; il a un si vilain nez, qu'il est capable d'effrayer une personne ; & encore que le Docteur eut arrêté en soi-même de parler à Agripina, il n'en voulut pourtant rien faire, quand il eut recouvert le petit chapeau, mais seulement il dit à Agripina : Madame, vous voyez bien combien il vous est amandé, & maintenant reste la plus grande difficulté, qui est de pouvoir arracher la racine des cornes de la tête, faudra avoir d'excellentes drogues pour le faire, & si je ne les puis trouver ici, je serai contraint de faire plusieurs voyages en divers pays étrangers, ou bien il faut que j'y envoie un Docteur qui s'y connoisse, & fasse ainsi que je lui dirai, & cela ne se peut faire sans grands frais ; ainsi, je desirerois bien savoir quel salaire vous me donnerez, quand vous ferez garantie de vos cornes, & que votre tête fera aussi vive qu'elle fut jamais. Agripina lui répondit : Je trouve que votre science est bonne & droite, c'est pourquoy je vous prie de me vouloir aider, & n'épargnez point l'argent. Le Docteur lui dit : vous me dites bien que je n'épargne point l'argent, mais il faut bien que je l'épargne, quand je n'en ai point. Agripina étoit riche & avare, quoiqu'elle eût la bourse où jamais l'argent ne manquoit ; néanmoins elle s'en fut fort gentiment au coffre qui étoit près de son lit, où étoient les plus beaux & riches joyaux qu'elle eût, & aussi la bourse attachée à une forte ceinture avec quoi elle la ceignoit, & vint avec sur une table qui étoit tout auprès de sa fenêtre ; aussi-tôt Agripina commença à compter de l'or. Lorsqu'elle en eut tiré & compté environ trois cens écus, le Docteur fouilla sous sa robe, comme s'il eût voulu chercher sa bourse pour y mettre l'argent ; mais il prit le petit chapeau, le mit sur sa tête, embrassa étroitement Agripina, se souhaitant avec elle dans un désert où il n'y eût personne, ce qui advint à l'heure même selon son souhait, le tout par la force & vertu

du petit chapeau. Or, étant Agripina ainsi enlevée, sa Gouvernante courut à la Reine sa mere, & dit qu'Agripina étoit partie de research, & lui raconta tout ce qui lui étoit arrivé touchant les cornes & avec le Médecin ; comme elle & le Médecin avoient été enlevés par ensemble, dont la Reine en fut grandement troublée de douleur ; mais néanmoins elle dit qu'elle étoit bien revenue une fois, & espéroit qu'elle reviendrait bien pour la seconde fois, puisqu'elle avoit la bourse avec elle, qu'il ne lui manqueroit point d'argent pour payer un chacun juiqu'à tant qu'elle fût de retour, & commença à se consoler. Mais comme elle tarδοit plusieurs jours sans revenir, la Reine se sentit grandement contristée en son cœur d'avoir ainsi perdu sa belle fille, & s'en vint toute triste au Roi son mari, lui raconta tout ce qui lui étoit arrivé, & comme le Docteur en Médecine l'avoit enlevée. Le Roi dit : Certes, c'est un sage Docteur ; il fait & peut mieux que les autres Docteurs ; ce n'est autre qu'Andolosia, lequel vous avez si faussement trompé : je vois bien que la fortune lui a voulu octroyer cette faveur, & lui a donné une telle sagesse, qu'ayant perdu sa bourse il la puisse retrouver. Or, il y a plusieurs personnages en Angleterre, mais nul d'eux n'est Roi que moi, Dieu m'ayant voulu prêter cette faveur, & aussi il a octroyé à Andolosia d'avoir seul la bourse & nuls autres ; mais je voudrois bien que nous eussions notre fille. La Reine lui dit : je vous supplie bien, Sire, d'envoyer des Messagers par-tout pour en faire la recherche & savoir où elle est, afin qu'elle ne vienne en pauvreté ou nécessité. Le Roi lui dit : Je n'enverrai personne ; car cela nous seroit une honte de ne l'avoir mieux gardée. Or, étant donc Andolosia en un désert où il ne demuroit personne, & Agripina toute seule avec lui. Il jetta bas sa robe de Docteur contre terre, & ôta tout aussi-tôt son grand nez contraire, & vint marchant de grande colere vers Agri-

pina, & se fit connoître à elle, qui s'apercevant qu'elle étoit Andolosia, en eut le cœur si tellement troublé qu'elle n'en put pas parler; car ses yeux lui étincelloient de grand courroux, dont il étoit rempli, sembloit qu'il lui vouloit ôter la vie, & prit à l'instant un couteau, & lui coupa la ceinture dont elle étoit ceinte, & détournâ son pourpoint, & coufit sa bourse au lieu où elle avoit été auparavant: ce que la pauvre Agripina étoit forcée de voir; de crainte & d'angoisse qu'elle avoit, son beau corps trembloit comme la feuille. Après cela Agripina commença à lui dire, étant en grande colere: ô faulx & déloyale fille! maintenant vous me rendrez compte de votre infidélité, & aussi de l'ingratitude que vous m'avez montrée, quand vous me prîtes ma bourse en coufant en son lieu & place une bourse commune, & maintenant voici qu'elle est dans sa propre place: que maintenant votre Mere vous conseille, que votre fille de Chambre vous vienne aider, & lui commandez quelque bon breuvage, afin de me faire dormir; mais certainement si toutes ces deux maudites sorcieres étoient près de vous, elles ne pourroient avec toutes leurs fineses & inventions, m'ôter derechef ma bourse: ô Agripina! comment s'est-il pu trouver dans votre cœur de m'avoir montré une si grande déloyauté, vous ayant été si loyal? Je vous eusse donné mon cœur, ma vie & mes biens: comment avez-vous été si dure, qu'ayant fait pour votre amour tant d'actions généreuses, & avoir rompu tant de lances aux Tournois, vous m'aviez réduit en pauvreté, sans avoir eu compassion de moi? Le Roi & la Reine se font moqués de moi, me croyant fou, ce que je n'ai encore oublié; car par le mal qui m'est advenu par vous j'étois presque venu en tel désespoir que je me voulois pendre, & si j'eusse fait cela, n'eussiez-vous pas été cause de la perte de mon âme, de mon corps, biens & honneurs? & lorsque vous teniez la bien

fortunée bourse dans vos mains, & que vous saviez bien que je n'avois point d'argent, de sorte qu'il fallut donner congé à tous mes gens, que je fus contraint, faute d'argent, de m'en retourner tout seul à la maison, ne deviez-vous pas m'envoyer pour faire mes dépens, afin que j'eusse eu le moyen de retourner honorablement parmi mes amis? Et maintenant, jugez-en vous-même, s'il n'est pas convenable que je vous guerdonne comme vous m'avez guerdonné. Agripina demeura grandement effrayée de ce discours, ne sachant ce qu'elle vouloit dire, regarda vers le Ciel & d'un cœur tremblant commença à parler, disant: ô Andolosia! Chevalier de toute bonté; je sçai que j'ai grandement failli en votre endroit; mais je vous supplie très-affectueusement de considérer l'infirmité, l'ignorance, l'instabilité de la nature des Femmes, aussi bien puisqu'à la personne des Hommes il y a de l'instabilité, & ne vouloit prendre en fait à la rigueur, ne décochant les traits de votre colere à l'encontre de moi, pauvre fille, faites-le bien pour le mal, ainsi est-il bien convenable à un preux & hardi Chevalier comme vous êtes. Il lui répondit, & dit: la honte & dommage que vous m'avez fait me tient si fort au cœur, que je ne puis me commander que je ne mette la main sur vous. Agripina dit, ô mon cher Andolosia! ne mettez point cela en votre pensée, grande honte vous feroit quand on parlera de vous, & qu'on dira que vous avez mis la main sur une pauvre fille toute seule dans un désert très-affreux, comme si elle étoit votre prisonniere; certainement quand on dira cela de vous, cela flétrira votre bonne renommée, & fera une grande breche à votre valeur, aussi la blâmera-t-on. Andolosia lui dit: bien, pour cette fois j'adoucirai ma colere. Je vous jure foi de Chevalier que je ne vous ferai tort ni à votre vie ni à votre honneur, mais vous avez encore une marque de moi qu'il faut que vous portiez, afin que vous vous

souveniez de moi. Agripina avoit eu tant de peur de perdre la vie, que ses cornes n'étoient plus présentes à son esprit; mais après qu'Andolofia l'eût assurée de sa vie & de son honneur, elle reprit courage, & dit: plût à Dieu que je fusse garantie de ces cornes, & que je fusse au palais de mon pere! Quand Andolofia entendit qu'Agripina commençoit à souhaiter, & voyant que le petit chapeau n'étoit pas loin d'elle, il courut promptement & l'ôta de-là; car si elle l'eût eu sur sa tête, elle s'en fût retournée à la maison: donc il prit le petit chapeau & le lia à sa ceinture, tellement que Agripina remarqua bien qu'il aimoit grandement ce petit chapeau, & que par la vertu d'icelui elle avoit été transportée deux fois; c'est pourquoi elle en fut bien contristée, disant en elle-même: j'ai eu ces deux joyaux en ma possession, & je ne les ai sçu garder. Elle n'osoit faire semblant devant Andolofia d'être courroucée, mais seulement elle le pria de la garantir de ses cornes, puis de la faire retourner en la maison de son pere. Il lui dit: c'est pour néant; il faut que vous portiez les cornes tant que vous vivrez, & volontiers je vous ferai retourner au Palais de votre pere; mais je n'y entrerai pas. Elle le pria encore une fois, même jusqu'à trois fois, mais tout cela ne lui servit de rien.

CHAPITRE XLIV.

Comme Andolofia mit Agripina dans un Cloître, & comme il la recommanda à l'Abbesse.

Quand donc Agripina vit que nulles prieres & supplications n'avoient aucun lieu en son endroit, elle dit à Andolofia: faut-il donc que je porte toujours ces cornes & demeure ainsi toujours défigurée? Je ne désire donc plus retourner en Angleterre avec mille

personnes de connoissance & ne voir jamais mes pere & mere ou autres parens ou amis que j'ai; mais transportez-moi en quelques pays étrangers où je ne puisse être connue de personne. Andolofia lui dit: Vous ne serez nulle part mieux qu'avec votre pere & votre mere; mais elle ne le voulut point, & le pria de la mettre plutot dans quelque Cloître de femmes, afin qu'elle fut sequestrée du monde. Il dit, est-ce tout de bon & à bon escient que vous le dites? Elle lui répondit oui; ainsi il la transporta, par la vertu de son petit chapeau, en Irlande, qui n'est gueres loin du bout du monde, & assez près du Purgatoire de Saint-Patrice, sur un pré loin de toutes sortes de personnes, en un beau & grand Cloître de femmes, auquel lieu il n'y avoit que des femmes de noble extraction; il la laissa assise sur le pré, & s'en fut au Cloître à l'Abbesse, & lui dit qu'il avoit amené une jeune Dame, personne de bien & honneur, qui étoit très-aimable, hormis ce qui lui étoit venu sur la tête, ce qui la rendoit si honteuse, qu'elle ne desiroit jamais s'en retourner pour voir ses amis, mais bien souhaitoit être en ce lieu pour n'être connue de personne; c'est pourquoi si vous la voulez recevoir de la façon, je paierai la pension au triple. L'Abbesse lui dit: Si vous voulez payer la pension, il faut deux cens écus, car je donne à chacune une servante & tout ce qui est nécessaire; si donc vous voulez payer sa pension, comme vous dites, amenez-là. Andolofia fut querir Agripina, & la mena à l'Abbesse, qui aussi-tôt la reçut.

Lors Agripina la remercia si honnêtement & de si bonne grace, que l'Abbesse vit bien qu'elle étoit de grande Noblesse, de même sa stature & son maintien lui fut agréable; elle étoit marrie que cette jeune fille avoit ces maudites cornes sur la tête, & lui dit ainsi: Agripina, souhaitez-vous faire votre demeure en ce Cloître? Agripina répondit humblement, oui, Madame. L'Abbesse dit: vous me ferez bien obéissante,

& tous les jours vous irez à Matines, & par-tout où je vous commanderai, & ce que vous ne savez point vous l'apprendrez. Ce n'est pas ici un Ordre rigoureux, qui empêche de se marier, car on le peut faire qui veut; mais l'argent qui se donne pour la pension ne se rend point. Agripina lui répondit: je ne desire changer ni apporter confusion à votre Ordre, ni à toutes vos honnêtes conversations, façons & coutumes. Alors Andolosia compta à l'Abbesse six cens écus & la pria de traiter Agrippina du tout au mieux qu'il lui seroit possible. L'Abbesse promit de faire son devoir, étant fort joyeuse d'avoir reçu tant d'argent de lui; ainsi Andolosia prit congé de l'Abbesse, puis dit à Agripina: marchez, & faites fortir votre ami: ainsi il s'en fut; & comme ils furent près de la porte du Cloître, Andolosia lui dit: Dieu vous puisse garder de mal & vous maintienne toujours sage, vertueuse & en bonne tanté, & vous donne la grace que dans ce Cloître vous puissiez acquérir honneur. Agripina dit *Amen*, puis commença à pleurer amèrement, & lui dit: ô vertueux & preux Chevalier! ayez souvenance de moi dans peu de temps, & venez ici & me délivrez; car je ne puis point servir Dieu ni le monde, tant que j'aurai ces cornes. Ces paroles touchèrent fort le cœur d'Andolosia; mais il ne lui donna pourtant point de réponse; seulement Andolosia dit: la volonté de Dieu soit faite; ainsi fit son chemin. La triste Agripina ferma la porte & vint à l'Abbesse, qui lui donna une chambre & une servante pour la servir. Ainsi Agripina vivoit toute seule, servant Dieu de son mieux, quoique son cœur ne fût pas bien porté aux prieres, ni à la lecture. Or, étant dehors, Andolosia mit aussitôt son petit chapeau sur sa tête, & souhaita d'un pays en un autre, jusqu'à ce qu'il vint à Bruges en Flandres. Là, Andolosia oubliant toutes ses peines & travaux, & la tristesse qu'il avoit eue en son cœur, commença à se réjouir, tenant un train honorable; il

acheta trente-six beaux chevaux, & prit à son service beaucoup de serviteurs qu'il fit tous habiller d'une même parure, & commença à courir la lance, & s'exercer à toutes fortes d'exercices de chevalier; après cela il se mit à cheminer par l'Allemagne, visitant tous les pays qui étoient de l'Empire; de-là s'en fut à Venise, Florence & Gènes; puis il manda les Marchands auxquels il avoit enlevé les joyaux sans payer, & les paya argent comptant; après il s'embarqua avec tous ses gens & chevaux dans un navire, & navigua en bonne prospérité à Famagusta sa patrie, vers son frere, qui le reçut joyeusement, étant bien-aise de le voir revenir en bon équipage. Or, après qu'ils eurent diné, Andolosia mena Ampedo son frere, dans une chambre, où il lui demanda comment il s'étoit porté. Andolosia raconta tout ce qui s'étoit passé, & comme il avoit perdu la bourse & le chapeau. Ampedo ayant entendu cela, en fut, au commencement de son discours, si fort troublé, qu'il en demeura évanoui avant qu'il eut achevé de parler; mais après qu'il fut revenu à lui, Andolosia lui dit: qu'à la vérité il les avoit perdus une fois, mais qu'avec subtilité il les avoit recouverts, & pourtant, dit-il, ne vous en fâchez point davantage; puis tira la bourse de son pourpoint & le petit chapeau de sa valise, & les livra à son frere, disant: tenez, mon frere, voilà les deux joyaux, prenez-les & y prenez plaisir de votre part selon votre desir & volonté, je vous les laisse de bon cœur, sans vous y apporter aucun empêchement. Ampedo lui dit: Je ne veux point avoir la bourse, car qui l'a est toujours en péril & inquiétude, ce que j'ai bien connu, comme il arriva à notre pere. Quand Andolosia eut entendu cela, il en fut bien aise, à cause que la bourse lui demuroit, & trouva bon de ne lui parler plus de chose qui lui pût donner de fâcherie, car cela lui pourroit bien apporter la mort. Après cela il commença derechef à prendre son plaisir, à piquer

chevaux, tourner, danser & semblables exercices; enforte qu'il fut fort parlé d'un chacun, & le commun peuple le pria de demeurer près d'eux, & quand il eut été quelque espace de tems à Famagusta, il monta à cheval avec son train, & s'en fut vers le Roi pour y passer son temps: il fut très-bien reçu tant du Roi que de toute sa Cour, puis le Roi lui demanda où il avoit été si long-temps; il lui nomma plusieurs Royaumes par où il avoit passé; le Roi lui demanda s'il avoit été en Angleterre depuis peu, il répondit que oui. Et le Roi lui répartit, qu'il avoit entendu dire que le Roi d'Angleterre avoit une fille unique nommée Agripina, & eut fort désiré que son fils l'eût épousée; mais les nouvelles font ici que cette fille est perdue: dites-moi, ne me sauriez-vous dire si elle n'est point encore recouvrée? Sire, dit-il, de cela je n'en puis assurer votre Majesté; il est vrai qu'il y a une très-belle fille, très-excellente en beauté, mais par quelque certain art de Negromancie, elle est venue en Irlande en un cloître de Femmes, dans lequel il n'y a que des Demoiselles, auquel lieu j'ai parlé à elle il n'y a pas long-tems. Le Roi lui dit, n'est-il point possible que son Pere la puisse tirer de-là? je suis vieil & désirerois fort de pourvoir mon fils & assurer mon Royaume avant ma mort. Andolofia lui répondit: Sire, pour l'amour de vous & de votre fils qui mérite tout honneur, j'y ferai de mon mieux en cette affaire, je ferai enforte que dans peu de temps elle sera dans le Palais de son Pere. Le Roi le pria de faire, & qu'il n'épargnera point d'argent, qu'en ce faisant il obligerait lui & les siens. Andolofia répondit: Sire, apprêtez quelqu'Ambassade honorable, & l'envoyez quinze jours après mon départ, par ainsi ils trouveront la fille revenue chez son pere. Le Roi lui dit: mon bon ami Andolofia, mettez fin à cette affaire, & qu'il n'y ait point de faute, car j'y enverrai une Ambassade honorable & magnifique qui ne perdra point sa peine. Il lui dit, n'en ayez point

point de souci davantage, mais faites tirer le portrait de votre fils au naturel, & l'envoyez par votre Ambassadeur, & soyez assuré que le Roi & la Reine s'en réjouiront, & qu'ils auront bonne volonté de donner leur fille à un si beau Prince.

Or quand le fils du Roi eut sçu qu'Andolofia devoit être envoyé vers son épouse, il s'en fut vers lui, & le pria d'y apporter tout ce qu'il pourroit pour mettre en effet ladite affaire, & qu'il ne laissât rien en arriere, car il avoit oui parler de la beauté & perfection d'Agripina. Andolofia lui promit d'y apporter tout ce qu'il pourroit, puis ayant pris conge de lui, il retourna derechef à Famagusta, & pria son frere de lui prêter son petit chapeau, qu'il reviendrait en bref, ce qu'Ampedo lui promit de prendre, & recommanda ses gens au Maître d'Hôtel, afin qu'il eût à les bien traiter & qu'ils se fissent toujours joyeux, & qu'il seroit bientôt de retour: ainsi avec son petit chapeau il se souvint au désert où croissent les pommes qui font venir les cornes, & celles qui les font disparaître, à l'instant il y fut; étant proche des arbres, il y avoit de fort belles pommes; mais il ne les pouvoit discerner de celles qui les faisoient disparaître, & n'osoit s'enhardir d'en manger; toutefois il ne désiroit s'en retourner sans pommes, car il n'eût pu garantir Agripina de ses cornes; néanmoins il mangea une pomme à son choix, dont tout soudain lui vint des cornes, après il mangea une pomme d'un autre arbre, & soudain les cornes disparurent; puis il prit quelques-unes de ces pommes, & s'en fut avec, & vint en Irlande devant le Monastere, heurta à la porte, qui à l'heure même lui fut ouverte, & venant vers l'Abbesse, il dit qu'il désiroit parler à Agripina: l'Abbesse envoya querir Agrippina fort volontiers, d'autant qu'elle connoissoit bien Andolofia; mais Agripina ne reçut point Andolofia avec joie, d'autant qu'elle ne savoit pas pourquoi il venoit, pourtant fut bien étonnée de le voir, & Andolofia

dit à l'Abbesse : Madame , permettez à Agripina de parler avec moi en particulier quelque peu de temps ; ce qu'elle accorda volontiers : alors ils se retirerent à part, & puis il lui dit : Agripina , vos cornes ne vous gênent peut-être pas autant comme quand je partis d'avec vous : Agripina répondit , c'est encore pire ; mais si je vous les ôtois, où désireriez-vous être ! Agripina dit , je ne voudrois être autre part qu'avec le Roi mon pere & la Reine ma mere. Il donna une pomme à manger , & la fit après reposer quelque peu , puis la fit relever , & à l'instant il se trouva que les cornes étoient disparues ; après cela sa servante la coëffa , lui nouant les cheveux comme auparavant, & puis vint de cette façon devant l'Abbesse , qui ayant considéré Agripina , non sans étonnement la voyant si bien ornée , je fis dire à tous ceux & celles qui étoient dans le Monastere , afin de venir voir Agripina , dont ils furent grandement étonnés , & principalement de ce qu'en si peu de temps ses cornes étoient ainsi disparues. Andolosia leur dit , ne vous en étonnez point , Dieu peut faire toutes choses , & nul ne peut contre sa volonté. Agripina est d'extraction Royale , je la veux derechef livrer entre les mains de son pere & de sa mere , avant qu'un mois se passe , & même épousera le fils d'un Roi , aussi beau jeune homme qui soit sur la terre. Agripina remarquoit bientôt qu'il disoit : Alors Andolosia donna cent écus à l'Abbesse pour un mémorial , & la remercia de ce qu'elle avoit fait un si bon traitement à Agripina , semblablement les remercia toutes bien humblement , & ayant pris congé d'eux , sortirent du Monastere , & étant aux champs , Andolosia avec son petit chapeau porta Agripina à Londres près le Palais Royal , puis retourna derechef en son pays , & vint à Famagusta vers son frere.

CHAPITRE XLV.

Comme la belle Agripina par le conseil que lui avoit donné Andolosia , fut menée au jeune Roi du Chypre.

ET tant donc Agripina de retour , le Roi & la Reine l'ayant sçu , ils en furent grandement joyeux , & ensemble toute la Cour en fit de grandes réjouissances , de ce que la fille perdue étoit retrouvée , la vêtirent & ornerent de bien précieux vêtemens , étant en ce plaisir-là , l'Ambassadeur vint au Roi , qui étoit de la part du Roi de Chypre , un train fort magnifique , pour prier le Roi de donner Agripina en mariage à son fils ; l'Ambassadeur fut très-bien reçu , & après avoir été quatre jours le Roi , l'envoya querir. Alors ils vinrent en bon ordre suivant leurs états & conditions , à savoir , un Duc deux Comtes , plusieurs Chevaliers & Ecuyers , qui parlerent & firent mention du mariage. Quand la Reine entendit que l'on tenoit conseil touchant Agripina , elle fut bien marrie , de ce qu'on la vouloit marier à un jeune homme dont on ne connoissoit aucunement les mœurs , & même s'il étoit beau ou laid ; & les Ambassadeurs ayant oui cela , ils prièrent le Roi de faire entrer la Reine , & étant entrée , ils lui apporterent le portrait au vif , lequel étoit très-beau , & le laisserent voir ? Quand ils l'eurent vu , le Roi demanda , s'il étoit ainsi ; alors ils affirmèrent au Roi qu'il étoit ainsi , & étoit encore mieux , étant dispos de ses membres , & beau de stature , n'ayant encore atteint l'âge de vingt-quatre ans , ce qui contenta grandement le Roi & la Reine , qui prit le portrait de la main du Roi , & le porta devant Agripina , lui disant qu'on lui vouloit donner en mariage un jeune Roi , encore plus beau

qu'il n'étoit représenté en ce portrait, ainsi qu'elle pouvoit avoir entendu d'Andolosia, ce qu'Agripina crut voyant le portrait, & consentit à ce que le Roi & la Reine feroient : Quand donc le Roi & la Reine eurent connu le sentiment d'Agripina, ils passerent outre, & en parlerent si avant avec ceux de Chypre, que le mariage fut conclu & arrêté.

Alors le Roi fit apprêter plusieurs Navires avec un grand nombre de peuple, provisions & tout ce qui étoit nécessaire, & fit accourir sa fille de beaux & précieux vêtements, de beaux & riches joyaux, selon sa qualité, & lui donna aussi une belle suite de filles & femmes. Le Navire étant prêt & chargé, Agripina prit congé du Roi son pere & de la Reine sa mere, & lui dit : Je demande votre bénédiction, puisqu'il faut que je perde votre présence : le Roi lui dit : Dieu vous veuille défendre de tous maux, & vous octroie de même qu'à tous ceux qui vous favoriseront, paix, santé, longue vie & joie parfaite, bonne volonté & amour envers toutes sortes de personnes. La Reine sa mere ne lui en pouvoit plus souhaiter davantage : ainsi s'embarqua Agripina avec tous ceux qui devoient aller avec elle ; & plusieurs personnes étoient contristées de ce que cette jeune Reine se partit ainsi sans espérance de la revoir jamais.

Ainsi ils firent voile, & arriverent en prospérité & santé à Famagusta en Chypre, auquel lieu le Roi avoit établi une Duchesse & deux Comtesses, avec plusieurs Dames & Demoiselles, qui reçurent la Reine avec grand honneur. Il y avoit plusieurs sortes de viandes & breuvages apprêtés, chacun en eut à sa suffisance, les naturels du pays aussi bien que les étrangers, & tous étoient joyeux autant les jeunes que les vieux, de ce qu'à leur jeune Prince étoit venu une si jolie femme. Et après ceci furent apprêtés plusieurs beaux chevaux & chariots, dont chacun monta dessus suivant son rang, & vinrent de cette façon à Méduse,

où le Roi tenoit sa Cour, auquel lieu il avoit mandé d'y venir tous les riches puissans de son Royaume, tant hommes que femmes du pays ou étrangers ; & encore qu'on eût été bien reçu à Famagusta, ils furent reçus deux fois plus honorablement à Méduse par la Reine & ses Demoiselles, & par après du Roi & de tous ses gens, avec toute sorte de joie & de contentement, selon l'usage du pays. Ainsi chevauchèrent avec grand plaisir du Palais Royal, lequel étoit orné de toutes sortes de beaux ornemens précieux, auquel lieu on commença à tenir une fête ouverte, car tous les Seigneurs & Vassaux qui étoient en l'Isle de Chypre vinrent bien montés, & apportèrent de beaux dons & les présentèrent à leur Roi, chacun selon sa puissance, & on commença à faire les noces qui durèrent six semaines & six jours, & chacun eut à suffisance. Andolosia fit présent entr'autres choses d'un Navire chargé de malvoisie & muscadelle qui y fut bue comme une boisson ordinaire, tant elle étoit superflue, & n'y avoit faute de rien aussi long-temps que dura la noce.

CHAPITRE XLVI.

Comme Andolosia acquit un grand crédit envers les Dames, à la haine de plusieurs Grands.

Cependant que, duroit la noce, les Seigneurs & Gentilshommes ne faisoient que courir la bague, tournoyer & piquer chevaux, pendant leurs plaisirs & récréations, où tous les soirs on donnoit le prix à celui qui avoit le mieux fait, & ce qui se faisoit lorsqu'on étoit à la danse ; car la jeune Reine mettoit un chapeau de fleurs sur sa tête, & après cela chacun mettoit grande peine pour honorer Agripina en cedit Tournois. Andolosia fit aussi grande preuve de sa va-

leur, & fit tant en toutes sortes d'exercices, que plusieurs fois le prix lui fut ajugé, tant par les hommes que par les femmes; mais à la fin que ce vint de donner le prix qu'Andolosia en avoit mérité par droit, il fut donné par faveur au Comte Théodore, qui étoit Anglois de nation, & qui étoit venu avec Agripina, de quoi Andolosia ne fit pas beaucoup d'état; quoiqu'un chacun disoit qu'Andolosia l'avoit mérité; quand le Comte Théodore eut entendu cela, il en reçut un grand dépit, & conçut une grande envie contre lui: c'est pourquoi il s'en fut & fit action avec le Comte de Limosi, qui avoit son château en une petite Ile près de Famagusta, pour outrager Andolosia & le tuer, afin qu'il n'affronta plus aucuns Comtes ni Gentilshommes de la Cour du Roi, & furent bientôt tous deux d'accord, & firent leur entreprise secrètement, arrêtant entr'eux qu'à la fin de cette fête, quand Andolosia retourneroit à Famagusta, ils l'attaqueroient sur le chemin, mettroient à mort tous ses gens & le mettroient prisonnier au Château du Comte de Limosi, hors les Terres du Roi, & là lui donneroient des tortures, de cette façon il seroit contraint de leur donner tant d'argent, qu'ils en auroient assez pour tenir un train raisonnable aussi bien que lui: ainsi ils firent suivant l'accord fait entr'eux.

CHAPITRE XLVII.

Comme Andolosia s'en retournant à Famagusta, fut surpris, & tous ses gens tués.

Après donc que la Fête fut passée, Andolosia retournant à Famagusta, les Comtes ayant interposé certains gardements sur le chemin, trouverent Andolosia, tuèrent tous les gens, le menerent en Pisle de Limosi, dans un Château où il étoit si bien

gardé qu'il n'en pouvoit nullement sortir; Adonc il promit à ceux qui le gardoient de grands biens, moyennant qu'ils lui aidassent à le faire sortir de là; mais ils ne s'y osèrent fier; croyant que quand il en seroit dehors, il ne tiendrait pas sa promesse: il n'osoit leur laisser voir sa bourse, craignant que quand ils l'auroient entre les mains ils ne se l'ouciéroient plus de lui, c'est pourquoi il étoit en grande perplexité: les nouvelles vinrent incontinent au Roi comme tous les gens d'Andolosia avoient été tués, & personne ne savoit si Andolosia étoit mort ou vif, & ainsi on ne savoit qui avoit fait cela; car les deux Comtes qui l'avoient fait, s'en étoient retournés à la Cour du Roi, se tenant cois comme n'en sachant rien.

Or étant Andolosia perdu de la façon, les nouvelles en vinrent aussi à Ampedo son frere, pourquoi il envoya vers le Roi, le priant de lui prêter aide pour recouvrer son frere; le Roi lui répondit, que cela le contristoit grandement de la perte de son frere, & qu'il feroit diligence de le chercher où il étoit, & qu'il n'y épargneroit rien, quand même il lui devroit coûter la moitié de son Royaume.

CHAPITRE XLVIII.

Comme Ampedo mit en pieces le petit chapeau, puis le brûla, afin que personne n'en eut aucun plaisir après lui.

Quand Ampedo vit qu'il avoit perdu son frere à l'occasion de la bourse, & croyant aussi qu'on mettroit peine à lui ôter son petit chapeau, il dit en soi-même; il n'en sera pas ainsi, & se levant par grande colere, il prit le petit chapeau, & le mit en pieces, puis le jeta dans le feu, & se tint auprès jusqu'à ce qu'il fut tout consumé, afin que personne n'en eût

jamais aucun plaisir ; cependant il envoyoit toujours des Messagers par devers le Roi , mais autant qu'il en envoyoit , pas un ne retournoit avec bonnes nouvelles de son frere pour savoir où il pouvoit être , chose qui lui fut si dure au cœur , qu'il tomba en une maladie mortelle ; si bien que nul Médecin ne le put aucunement guérir , ainsi il mourut .

Quelque temps après quand les deux Comtes surent que le Roi étoit si fâché à l'occasion d'Andolofia son vaillant Chevalier , ils firent aussi semblant d'en être bien tristes . Le Roi fit une criée , que si quelqu'un pouvoit dire quelque chose d'Andolofia qu'il auroit donné cent Ducats d'argent comptant , soit qu'il fût mort ou vif ; chacun se tint coi . Or quelque temps après le Comte de Limosi prit congé du Roi , & à son Château où Andolofia étoit prisonnier , qui voyant le Comte se réjouir , le pria de lui faire la faveur de lui aider à sortir de prison , lui disant qu'il ne savoit de qui il étoit prisonnier , & que s'il avoit fait tort à quelqu'un , il désiroit le satisfaire de corps & de biens . Le Comte lui dit : Andolofia vous n'avez pas été amené ici pour être relâché , vous êtes mon prisonnier , & il faut que vous me disiez d'où vous vient tout l'argent que vous dépensez tous les ans ; car si vous ne le faites , je vous donnerai de si grands tourmens que vous serez obligé de me le dire : quand Andolofia l'eut oui parler de la façon , il fut bien effrayé & grandement contristé , ne sachant ce qu'il devoit dire , sinon qu'il lui dit : à Famagusta en ma maison il y a un puits secret que mon pere m'a montré avant sa mort , & autant que j'y prends d'argent il y en revient ; faites-moi porter à Famagusta comme un prisonnier , & je vous montrerai le puits ; le Comte ne se laissa pas abuser de ceci , mais l'ôta des ceps , & lui donna bien fort la question , le laissant ainsi long temps l'entretenant toujours sur la matiere de quoi il lui avoit parlé ; Et ayant sçu la vérité il lui ôta sa bourse , l'es-

saya

faya & la trouva véritable : Alors il fit mettre derechef le pauvre Andolofia aux ceps , le recommanda à un en qui il se fioit : puis le Comte s'acquitta envers tous ceux à qui il devoit une grande somme d'argent , & se nettoya de toutes ses dettes , & ayant bien fourni son château de tout , s'en revint à la Cour du Roi vers son compagnon le Comte Théodore , qui le reçut fort joyeusement , & eurent maints propos entre eux deux , & entr'autres choses comme Andolofia avoit été traité , aussi comme il avoit en sa bourse le moyen des peines & grands tourmens qu'il lui avoit fait endurer , & comme il étoit enterre : le Comte Théodore lui dit : cela ne me plaît point tant qu'il demeure en vie , je l'aimerois mieux mort que vif ; j'ai entendu dire à la Cour du Roi , qu'il est Docteur en Négromancie , & qu'il peut voler en l'air , que si tant est qu'il puisse sortir de nos mains , & qu'il raconte comme nous l'avons traité , nous viendrons à tomber en l'indignation du Roi , ou bien il nous ôtera la vie . Le Comte de Limosi lui dit : il est si fort emprisonné qu'il ne nous peut point apporter de dommage ; ainsi ils s'en furent ensemble tirer argent de la bourse autant qu'ils voulurent : chacun eut bien désiré avoir la bourse en sa puissance ; mais ils accorderent par ensemble qu'ils auroient la chose alternativement , & qu'un d'eux l'auroit six mois , & puis l'autre autant : attendu que le Comte de Limosi étoit le plus âgé , il auroit la bourse les premiers six mois : quand donc ils eurent argent à suffisance , ils n'osèrent pas pourtant beaucoup paroître ni le mettre en usage , afin que l'on n'eût aucun soupçon sur eux : or comme ils vivoient ainsi en tout plaisir & contentement , le Comte Théodore disoit toujours qu'il vaudroit mieux qu'Andolofia fut mort que vif : car c'étoit son intention que s'il avoit une fois la bourse en son pouvoir , il s'en iroit si loin qu'il n'auroit nulle crainte du Roi ni du Comte de Limosi . Le Comte Théodore voulut donc

N

avoir une lettre pour pouvoir entrer dans la prison où étoit Andolofia, le Comte fit ce qu'il voulut, & lui donna lettre & serviteurs: Alors le Comte Théodore prit congé du Roi, disant qu'il vouloit voir quelque pays, ce qui lui fut permis: ainsi il vint en l'isle de Limosi, & entra dans la prison du Château, où il vit le misérable Andolofia dont les membres étoient pourris dans le ceps. Andolofia voyant le Comte Théodore, reçut quelque consolation, croyant que le Comte Limosi l'eut envoyé pour le délivrer, & qu'ils ne demanderoient plus rien ayant la bourse.

CHAPITRE XLIX.

Comme Andolofia fut étranglé dans la prison.

LE Comte lui dit alors, dites-moi, Andolofia, n'avez-vous plus de bourse comme celle que vous avez donnée à mon compagnon? donnez-m'en aussi une: il lui dit; Monseigneur, je n'en ai point d'autre, si j'en avois une autre, elle ne vous seroit pas refusée. Il lui répartit aussi-tôt: on dit que vous êtes Docteur en Négromancie, que vous allez par l'air & conjurez le diable; que ne les conjurez-vous maintenant, afin qu'ils vous viennent aider: Il lui dit Monseigneur, je ne puis faire cela & ne l'ai jamais pu faire, & seulement avec la bourse que vous avez, j'ai pris mon plaisir & mon contentement, que je vous laisse & à votre Compagnon, sans jamais intenter aucune action sur ce sujet, vous suppliant que vous me fassiez sortir de cette prison, afin que je ne meure misérablement. Le Comte lui dit: voulez-vous maintenant penser à votre salut? que ne le faîtes-vous quand vous étiez en si grande autorité devant le Roi & la Reine, qui vous montreroient tant d'honneur? Où sont les belles Dames que vous avez si bien servies, qui vous

donnoient tous les prix? dites-leur maintenant qu'elles vous viennent aider: Je vois bien que vous desirez sortir de la prison, mais qu'il ne vous ennuie point, je vous en ferai sortir. Il envoya chercher le Geolier, & lui promit cinquante ducats pour qu'il étranglât Andolofia, ce qu'il ne voulut faire, disant que c'étoit un homme si foible & si débile qu'il ne pouvoit plus être long-temps sans mourir, & partant, dit-il, je ne veux point commettre tel péché: le Comte lui dit donne moi une corde, & je l'étranglerai moi-même, car je ne partirai pas d'ici qu'il ne soit mort: Le Geolier n'en voulut rien faire; il prit sa ceinture, & la mit au col d'Andolofia: puis avec son poignard il tor-dit si fort la ceinture qu'il étrangla le bon Andolofia, ensuite il donna de l'argent au Serviteur, afin de l'ôter de-là, & lui ne fit pas long son séjour au Château, mais s'en retourna en Chypre à la Cour du Roi, & vint à son compagnon le Comte de Limosi, lequel lui donna la bien-venue, puis lui demanda comment le tout alloit, & comme l'Isle de Limosi lui sembloit belle; il lui dit qu'elle lui plaisoit bien; & le Comte lui demanda en secret ce qu'il avoit fait touchant Andolofia. Le Comte lui répondit: il va ainsi qu'Andolofia ne vous fera plus de dommage, je l'ai fait mourir moi-même de mes propres mains; car je n'aurois point eu de repos jusqu'à ce qu'il eut été mort, dont j'en suis maintenant assuré.

Or il croyoit avoir bien fait, mais il ne sçavoit pas le mal qu'il avoit commis; ceci dura trois jours qu'il n'avoit ôté nul argent de la bourse, & en ce temps s'expirèrent les six mois; alors le Comte Théodore devoit avoir la bourse aussi six mois durant; ainsi s'en fut joyeux à son compagnon le Comte de Limosi, & lui dit, qu'il apporta la bourse pour y prendre de l'argent pour avoir ses provisions, & qu'il la lui laissât pour être son temps venu qu'il la devoit avoir. Le Comte ne la lui refusa, lui disant qu'il le feroit volon-

tiers, & lui dit : quand j'ai la bourse à la main, j'ai compassion d'Andolofia, je voudrois que vous ne l'eussiez point fait mourir; car il fut bientôt mort tout seul: il répondit un homme mort n'apporte point de disention. Ainsi s'en furent ensemble en une chambre où la bourse étoit dans un coffre, le Comte de Limosi l'apporta & la mit sur la table: le Comte Théodore la prit & voulut compter de l'argent comme il avoit fait autrefois, mais n'en sortoit rien: il ne savoit pas que la bourse devoit perdre sa force & sa vertu après qu'Ampedo & Andolofia seroient morts. Eux voyant qu'il ne sortoit nul argent de la bourse, s'entre-regardèrent, & le Comte Théodore dit avec une grande colere: O faux Comte! me voulez-vous ainsi me tromper, & me donner une simple bourse commune pour la fortune bourse? je ne vous laisserai passer cela, pourquoi dépêchez-vous, & m'apportez la riche bourse: il répondit que c'étoit la même bourse qu'il avoit ôtée à Andolofia, & qu'il n'en avoit point d'autre; mais de ce que la bourse ne rendoit son effet comme de coutume, il n'en pouvoit que juger. Le Comte Théodore pourtant ne se contenta pas de cela, car plus il alloit en avant, plus il étoit rempli d'ire & de colere, & lui dit: vous faites comme un méchant homme, mais il ne vous en prendra point de bien; & disant cela, il tira son épée. Le Comte de Limosi voyant cela, prit aussi son épée, & commencerent à faire un tel tintamarre & si merveilleux bruit, que les serviteurs enfoncerent la porte, & voyant leurs Seigneurs se battre de la façon, ils se mirent entre deux & les séparèrent; mais le Comte de Limosi étoit blessé à mort, ce que virent bien les serviteurs & en blâmerent fort le Comte Théodore. La nouvelle en vint à la Cour du Roi, que les deux Comtes qui n'avoient toujours été qu'un, s'étoient battus & bien blessés. Le Roi voulut qu'on les amenât prisonniers pour entendre l'occasion de cette dispute;

obéissant au commandement du Roi, & voulant mener les deux Comtes, on ne put amener le Comte de Limosi, mais on amena le Comte Théodore.

CHAPITRE L.

Comme les deux Comtes eurent dispute, par ce moyen fut révélé leur meurtre, pourquoy ils furent mis sur une roue.

ALors l'on demanda au Comte Théodore, pourquoy eux qui avoient été si bons amis, s'étoient ainsi entrepris; d'autant que le Comte ne le vouloit dire, il fut mis à la question, qui occasionna qu'il déclara le tout, & comment il avoit maltraité Andolofia. Quand le Roi entendit qu'il avoit si cruellement traité le bon Andolofia, il en fut grandement contristé en son cœur & fut irrité, & sans beaucoup penser, donna leur Sentence; savoir, qu'ils seroient roués; & que si le Comte de Limosi étoit debile, on le feroit porter pour en faire justice, & que s'il étoit déjà mort, on le mettroit sur la roue. Tout ainsi que la Sentence fut prononcée, aussi fut elle exécutée, & ils furent tous deux rompus. C'étoit-là la juste punition qu'ils avoient méritée envers le bon Andolofia. Or quand les meurtriers furent morts, le Roi envoya promptement ses gens en l'Isle de Limosi, & prirent le Château, places & Bourgades, & tout le pays, principalement le Château où le bon Andolofia avoit été prisonnier: là ils prirent hommes & femmes, & tous ceux qui avoient eu connoissance du meurtre, qui y avoient trempé & ne l'avoient déclaré, furent tous pendus, sans en apprendre un seul à merci: ils apprirent aussi que non loin du Château on avoit jetté le corps d'Andolofia dans une fosse pleine d'eau: ils le tirèrent hors, & le conduisirent

à Famagusta en grand honneur, afin de l'enterrer dans la belle Eglise que son Pere avoit fait edifier. Les deux Rois & les deux Reines porterent le deuil du loyal Andolofia ; & comme Ampedo & Andolofia n'avoient point d'enfants ni de parents pour leur succéder, le jeune Roi prit pour lui ce beau & plaifant Palais, & y trouva de grands biens & un grand nombre de meubles, de joyaux precieux & d'argent comptant, auquel Palais il fit venir la femme Agripina, & s'y tinrent ensemble jusqu'au trespas de son Pere.

F I N.



T A B L E

D E S C H A P I T R E S.

C H A P I T R E P R E M I E R.

- C**omme Fortunatus fut né, & le commencement de son bonheur & malheur, Page 7.
 Comme Fortunatus sans le congé de son pere ni de sa mere, s'en alla avec un Seigneur de Flandres, Chap. 2. p. 11.
 Comme Fortunatus gagna deux prix aux Joütes & Tournois qui se firent aux nocés de son Seigneur, Chap. 3. p. 13.
 Comme Fortunatus ayant peur qu'on ne le fit Eunuque, s'en alla en cachette en grande diligence, Chap. 4. p. 28.
 Comme Fortunatus vint à Londres, Chap. 5. p. 20.
 Comme Fortunatus ayant fréquenté mauvaise compagnie, avec laquelle il dépensa tout son argent, se trouva réduit en grande pauvreté, Chap. 6. p. 22.
 Comme Fortunatus fut voir son amie, desirant qu'elle lui prêta de l'argent, Chap. 7. p. 23.
 Comme le méchant Andreas, après avoir massacré un Gentilhomme, le jettâ dans le privé, puis s'enfuit, & Jérôme Robert & toute sa famille furent mis prisonniers, Chap. 8. p. 28.
 Comme Jérôme Robert & tous ceux de sa maison furent pendus, Chap. 9. p. 33.
 Comme les joyaux du Roi furent trouvés à la maison du Gentilhomme, sous un lit., Chap. 10. p. 34.

T A B L E.

- Comme la femme du Gentilhomme livra les joyaux au Roi, Chap. 11. p. 36.
- Comme Fortunatus s'égara dans un bois, & comme toute la nuit il dormoit en grande peur & frayeur, Chap. 12. p. 38.
- Comme dame Fortune donna une bourse à Fortunatus, dans laquelle il y avoit toujours de l'argent, Chap. 13. p. 40.
- Comme Fortunatus vint faire grande chere à la Taverne, & comme il acheta de beaux chevaux qu'un Comte voulut avoir, à cause de quoi il fut pris prisonnier, & fut en bien plus grand danger qu'il n'avoit encore été, Chap. 14. p. 42.
- Comme Fortunatus fut pris, & examiné qui lui avoit donné la Bourse, Chap. 15. p. 44.
- Comme Fortunatus se tint à Angers, pour voir les triomphes de la Cour, Chap. 16. p. 47.
- Comme Fortunatus fut en Irlande avec son serviteur, & comme ils furent ensemble voir le Purgatoire de Saint-Patrice, Chap. 17. p. 51.
- Comme Fortunatus vint de Venise à Constantinople, pour voir le couronnement d'un Empereur, & comme son hôte coupa sa bourse & celles de ses gens, Chap. 18. p. 55.
- Comme Fortunatus donna quatre cents ducats en mariage à la fille d'un pauvre homme, Chap. 19. p. 60.
- Comme le méchant Hôte à Constantinoble vint la nuit dans la chambre de Fortunatus, & comme Léopoldus le tua, Chap. 20. p. 63.
- Comme Léopoldus jetta le mort dans un puits, qui étoit près d'une étable, Chap. 21. p. 65.
- Comme Fortunatus étant en Chypre fit bâtir une fort belle maison, Chap. 22. p. 68.
- Comme le Roi présenta à Fortunatus trois Demoiselles qui étoient seules, & comme il choisit la plus jeune pour sa femme nommée Cassandra, Ch. 23. p. 72.
- Comme

D E S C H A P I T R E S.

- Comme Cassandra fut accordée en mariage à Fortunatus, Chap. 24. p. 75.
- Comme le Roi & la Reine livrerent la belle Cassandra dans la Maïsson de Fortunatus, Ch. 25. p. 77.
- Comme Fortunatus, à l'honneur du Roi & de la Reine, mit en avant trois joyaux de prix, afin que les Seigneurs, Chevaliers, Gentilshommes & autres courussent la Bagie trois jours pour la gagner, & comme Léopoldus mourut, Chap. 26. p. 79.
- Comme il naquit un beau fils à Fortunatus, qui fut nommé Anpedo, & un autre par après qui fut nommé Andolofia, Chap. 27. p. 82.
- Comme Fortunatus demanda congé à Cassandra pour faire un voyage en Turquie, & par le Paganisme, Chap. 28. p. 83.
- Comme Fortunatus partit derochef de Chypre pour voir plusieurs autres pays & Royaumes, & comme il vint en Alexandrie, Chap. 29. p. 85.
- Comme Fortunatus fut aux Indes & par plusieurs pays étrangers, & comme il vint derochef en Alexandrie, Chap. 30. p. 88.
- Comme Fortunatus fut invité du Roi à un festin, & reçu avec grand honneur, & comme il fit des présens à ses Officiers, ce qui l'obligea à lui montrer ses joyaux, entre lesquels étoit son souhaitant Chapeau, que Fortunatus lui envoya, Ch. 31. p. 91.
- Comme le Sultan envoya un Ambassadeur à Fortunatus, afin de ravoit son Chapeau, mais il fut contraint de s'en revenir sans rien faire, Chap. 32. p. 95.
- Comme Fortunatus mourut, & étant en son lit appella ses deux fils, leur donnant à connoître la vertu de sa Bourse & de son Chapeau, Chap. 33. p. 99.
- Comme Andolofia sortit de Famagusta avec sa bourse, & étant bien monté & équipé, vint à la Cour du Roi de France, Chap. 34. p. 101.

T A B L E.

- Comme Andolosia quitta la Cour de France pour
passer en celle d'Espagne, & ce qui s'y passa,
Chap. 35. p. 102.
- Comme Andolosia retourna de la guerre d'Ecosse avec
le Roi d'Angleterre, & comme le Roi l'invita à
dîner. Chap. 36. p. 104.
- Comme Agripina ôta la bourse à Andolosia,
Chap. 37. p. 107.
- Comme Andolosia fut éperdu quand il connut avoir
perdu sa bourse, & comme il donna congé à tous
ses Serviteurs, & s'en alla bien secrettement,
Chap. 38. p. 111.
- Comme Andolosia étant de retour en sa maison, se
plaignit à son frere d'avoir perdu sa bourse,
Chap. 39. p. 113.
- Comme Andolosia emprunta de son frere le chapeau de
souhait, & avec celui se souhaita en Angleterre, &
comme il enleva Agrippina, Chap. 40. p. 114.
- Comme Andolosia trouva un vieil Hermite qui lui
enseigna un remede pour ôter ses cornes,
Chap. 41 p. 118.
- Comme Andolosia s'habilla en Médecin, & ôta une
partie des cornes à la fille du Roi d'Angleterre, &
par ce moyen recouvra son chapeau & sa bourse,
Chap. 42. p. 122.
- Comme Andolosia se baissa pour ramasser son bonnet
qui tomba par terre, & trouva le petit chapeau,
Chap. 43. p. 127.
- Comme Andolosia mit Agripina dans un violin & la
recommanda à l'Abbesse, Chap. 44. p. 142.
- Comme la belle Agripina, par le Conseil que lui avoit
donné Andolosia, fut menée au jeune Roi de Chy-
pre, Chap. 45. p. 139.
- Comme Andolosia acquit un grand crédit envers
les Dames, & la haine de plusieurs Grands,
Chap. 46. p. 141.
- Comme Andolosia s'en retournant à Famagusta, fut

D E S C H A P I T R E S.

- surpris, & tous ses gens tués, Chap. 47. p. 142.
- Comme Ampedo mit en pieces le petit chapeau & le
brûla, afin que personne n'en eut aucun plaisir après
lui, Chap. 48. p. 143.
- Comme Andolosia fut étranglé dans la prison,
Chap. 49. p. 146.
- Comme les deux Comtes ayant eu dispute, par ce
moyen fut révéle leur meurtre, pour quoi ils furent
mis sur une roue. Chap. 50. p. 49.

Fia de la table.



